


MARIO FRANCIS

LEONIS

L'ÎLE DES OUBLIÉS



LES  INTOUCHABLES

MARIO FRANCIS

LEONIS – 10

L'Île des Oubliés



LES **I**NTOUCHABLES

1

LA CRUE

La sécheresse était terminée. L'allégresse avait remplacé l'inquiétude dans le cœur des habitants de la glorieuse Égypte. En quelques semaines, les eaux gorgées de limon du Nil en crue s'étaient répandues comme un onguent sur les terres brûlées par le soleil. Le peuple était en liesse. Il chantait, dansait et louait Osiris pour sa générosité coutumière. Cette année-là, encore, la vie serait semée sur les rives du grand fleuve. Cette année-là, encore, le désert funeste avait été forcé de regagner ses frontières.

Cette période était surtout consacrée aux réjouissances, aux offrandes et aux prières. Elle n'était toutefois pas exempte de corvées ; si la crue annuelle était attendue comme l'aube de chaque jour, il était très rare que le Nil quittât son lit sans déjouer quelques-unes des savantes anticipations des hommes. Chaque nouvelle inondation entraînait le réaménagement de milliers de digues et de canaux d'irrigation. Sur la berge, telles des fourmis après le passage d'un violent orage, des équipes d'ouvriers s'empressaient de reconstruire ce que l'eau avait emporté. C'était dans la joie, la reconnaissance et l'humilité que les gens accomplissaient cette besogne. Nul ne pouvait ignorer que, sans le Nil, l'Égypte n'aurait jamais été ce qu'elle était. Les modestes choses que le grand fleuve détruisait n'étaient rien en comparaison des bienfaits qu'il répandait, depuis toujours, sur la terre bénie des pharaons.

L'après-midi tirait à sa fin. Sur un chemin étroit et surélevé qui sillonnait une zone submergée du Fayoum, trois ouvriers se dirigeaient vers le nord. Le trio était composé de deux adolescents et d'un petit homme trapu au visage parcheminé. Visiblement exténués, ils allaient pieds nus, d'un pas tramant et

le dos voûté. Ils portaient de longues tuniques maculées de boue. Une ânesse rousse, tout aussi crottée que les travailleurs, transportait leurs outils. L'un des jeunes marcheurs était coiffé d'une pièce d'étoffe jaunâtre et effilochée. Il passa un doigt sous sa coiffe rudimentaire. Une mèche de cheveux cuivrés glissa sur son front luisant de sueur. Le garçon expira bruyamment avant de maugréer :

— Puis-je enfin me débarrasser de ce ridicule morceau de tissu ? Le camp ne doit plus être très loin, à présent. J'ai trop chaud avec cette chose sur la tête.

L'autre adolescent posa ses yeux verts sur la figure grimaçante de son grincheux camarade. En souriant, il jeta :

— Patience, mon vieux Montu. Tu as déjà connu des moments plus difficiles, non ?

— J'aimerais bien te voir à ma place, Leonis, riposta à voix basse le dénommé Montu. Aux yeux des adorateurs d'Apophis, ta tête a beaucoup plus de valeur que la mienne. Pourtant, tu ne fais rien pour la soustraire aux regards.

— C'est vrai, Montu. Seulement, ma chevelure n'a rien de particulier. Elle est noire et lisse comme celle de la plupart des habitants des Deux-Terres¹. Et puis, mon visage est si sale que ma sœur Tati elle-même aurait du mal à me reconnaître. Quant à toi, même si ta figure est aussi crasseuse que la mienne, tes cheveux pourraient nous trahir. Tu es encore plus roux que ton ânesse. Les adorateurs d'Apophis savent que le fidèle ami du sauveur de l'Empire a les cheveux roux. Nos ennemis ont certainement posté des observateurs dans le Fayoum. Si tu te dévoilais la tête, ces gaillards ne tarderaient pas à nous identifier.

— Quelquefois, j'ai envie de me raser le crâne. Pourquoi fallait-il que je naisse avec de tels cheveux ? Je suis sans doute le seul garçon au monde à posséder une tête pareille. À cause d'elle, j'ai toujours attiré les regards et les moqueries. Lorsque mes parents m'ont vendu, le marchand d'esclaves a demandé à mon père s'il était possible de faire fondre mes cheveux pour en

1 Les deux-terres : le royaume comportait la Basse-Égypte et la Haute-Égypte ; le pharaon régnait sur les Deux-Terres.

extraire du cuivre. Tu ne peux pas t'imaginer à quel point j'étais effrayé ! À l'époque, je n'étais qu'un gamin. Maintenant, je sais que ce marchand plaisantait, mais je t'assure que j'ai vraiment eu peur que ce vilain type tente l'expérience.

Le petit homme trapu s'immobilisa et fit un signe discret de la main. Il se tourna ensuite vers les jeunes gens pour annoncer :

— Le camp des combattants du lion se trouve quelque part à l'intérieur de ces marais qui nous entourent. Cette partie du Fayoum ne s'assèche jamais. Ici, les murs de papyrus sont toujours très hauts. Il est sans doute inutile de vous préciser que cette zone est peuplée de crocodiles bien gras. Il s'agissait assurément du lieu idéal pour établir notre repaire. Personne ne pourrait nous suivre dans ces marécages. Au crépuscule, une petite barque viendra à notre rencontre.

— Qu'allons-nous faire de mon ânesse, lieutenant Djer ? s'inquiéta Montu. Je n'ai encore jamais vu un âne voyager dans une petite barque, et il est hors de question que je laisse cette brave bête se perdre dans les marais pour servir de repas aux crocodiles !

— Ne t'en fais pas, mon garçon, répondit l'homme, tout a été prévu. Nous devons installer un campement dans un bois de sycomores situé non loin d'ici. Sous le couvert des arbres, nous changerons de vêtements. Trois soldats sont déjà postés là-bas. Demain, ces hommes enfileront nos repoussantes tuniques et rentreront à Memphis avec ton ânesse. Bien entendu, Montu, l'un d'eux aura la tête recouverte de ce morceau d'étoffe que tu affectionnes tant. Au fond, c'est simple : trois ouvriers et un âne feront halte pour la nuit et, demain, trois ouvriers et le même âne reprendront la route. Si quelqu'un a remarqué notre présence, ce qui serait fort étonnant, il ne se rendra pas compte de la substitution.

— C'est ingénieux, observa Leonis. À ce que je vois, notre cher ami Menna ne laisse rien au hasard.

Le lieutenant opina du chef pour affirmer :

— À Memphis, j'ai eu l'honneur de discuter longuement avec le commandant Menna. En dépit de sa jeunesse, il m'a vivement impressionné. À mon avis, il sera un très habile chef de troupes.

J'ai hâte de voir ce qu'il a fait de ce vieux camp militaire. Il y a au moins vingt ans que je n'y ai pas mis les pieds.

— Vous n'avez pas encore visité les nouvelles installations ? s'étonna Montu.

— Non, dit Djer sur un ton rêveur. Je découvrirai ces installations en même temps que vous. Ensuite, de longs mois passeront avant que je puisse revoir le Nil. Les soldats qui occupent le camp ont d'abord accepté de se soumettre aux règles strictes du commandant Menna. Mis à part une dizaine d'hommes qui s'occuperont du ravitaillement, les nôtres ne seront pas autorisés à franchir les limites du repaire. Lorsqu'ils le feront, ce sera pour attaquer les adorateurs d'Apophis. Il en ira de même pour moi. J'ai dit à mes proches que je partais en mission secrète. Ma femme était furieuse. Elle a hurlé que j'étais trop vieux pour reprendre les armes. Il faut dire que je possède tout ce qu'un homme peut désirer. J'aurais pu rester dans la capitale. Depuis cinq ans, ma tâche consistait à veiller au ravitaillement des troupes. Je vis très bien. Ma demeure est luxueuse, j'emploie un scribe et des serviteurs ; je possède aussi quelques terres et du bétail. Malgré tout, lorsque Mykérinos m'a entretenu de la responsabilité qu'il voulait me confier, je n'ai pas hésité un instant. Je suis un guerrier. Par le passé, j'ai accompli de nombreuses missions qui ont fait ma renommée. Le jour où l'indigne pharaon Baka a été chassé du trône d'Égypte, j'étais parmi les combattants qui ont investi le palais royal de Memphis. J'ai également dirigé plusieurs expéditions dans le pays de Khoush². Je connais même la langue des habitants de ce pays. Je suis l'un des plus adroits stratèges de l'Empire. J'aurai bientôt cinquante ans. Mon épouse a bien raison lorsqu'elle dit que je suis trop âgé pour combattre. Cependant, quand il s'agit de planifier un assaut, je vous assure qu'il n'y a pas meilleur homme que moi. Je me rends au camp pour voir à l'entraînement de notre corps d'élite. Lorsque j'en aurai terminé avec ces combattants, vous pouvez être certains

² Khoush : nom que donnaient les anciens égyptiens à la Nubie. Dans l'ancien empire, le pays de Khoush était situé au sud de la première cataracte du Nil.

qu'ils me détesteront. Toutefois, je vous promets que l'empire d'Égypte n'aura jamais disposé de soldats plus dévoués et plus redoutables. Chacun d'eux voudra donner sa vie pour anéantir l'ennemi. Le jour de l'affrontement, les infâmes hordes de Baka se noieront dans leur propre sang.

Le lieutenant Djer termina son discours en laissant échapper un petit rire grinçant. Leonis fronça légèrement les sourcils. Les paroles du militaire n'étaient pas de celles qu'il aimait entendre. Près d'un an s'était écoulé depuis que l'adolescent avait été reconnu comme l'enfant-lion annoncé par l'oracle de Bouto. Depuis ce jour, il avait vécu une foule d'aventures périlleuses. Sa volonté et son adresse avaient été mises à rude épreuve. Il n'eût pas osé le dire, mais il savait, hors de tout doute, que les faits d'armes du lieutenant n'avaient été que peu de chose en comparaison des actes que Menna, Montu et lui-même avaient accomplis. Leonis et ses compagnons avaient assisté à des scènes horribles. Ils avaient été soumis à la puissance des dieux et ils avaient maintes fois défié la mort. Au cours de cette consécution d'éprouvants périples, le tempérament du sauveur de l'Empire s'était grandement raffermi. À présent, il comprenait qu'il fallait quelquefois avoir recours à la violence pour riposter à la violence. Pourtant, il n'arrivait toujours pas à saisir ce qui poussait certains hommes à éprouver de la joie à l'idée de répandre le sang de leurs semblables. De toute évidence, le lieutenant Djer était un brillant homme de guerre, mais, dans l'esprit de l'enfant-lion, la férocité de ce personnage suscitait davantage d'antipathie que d'admiration.

Il y avait plus d'un mois que Leonis et Montu n'avaient pas revu leur ami Menna. Deux semaines auparavant, Sia, la sorcière d'Horus, avait également quitté le palais royal de Memphis pour rallier le repaire des combattants du lion. Le sauveur de l'Empire s'apprêtait à rejoindre ses inappréciables alliés pour leur communiquer une nouvelle de la plus haute importance : le troisième coffre contenant trois des douze bijoux de la table solaire avait été ouvert. Les magnifiques effigies du lion, du héron et de la vache se trouvaient bel et bien à l'intérieur. Neuf des douze bijoux avaient déjà été retrouvés. Il ne restait plus qu'un coffre à découvrir pour livrer à Rê

l'offrande suprême qui apaiserait sa colère. Le grand cataclysme promis par le dieu-soleil serait ainsi évité. L'enfant-lion avait la certitude qu'il verrait bientôt le dénouement de son éprouvante mission.

Comme prévu, le précieux coffre que les aventuriers avaient récemment rapporté du temple de Sobek contenait aussi un rouleau de papyrus. Les hiéroglyphes tracés sur ce rouleau indiquaient l'endroit où les trois derniers bijoux avaient été dissimulés. Leonis pouvait prévoir que son prochain voyage serait long. Il s'agirait cependant du dernier de cette difficile quête. Dans quelques jours, Menna, Montu et Sia l'accompagneraient au palais. Là-bas, le vizir Hemiounou s'affairait déjà à préparer leur ultime expédition. Le cœur du sauveur de l'Empire était gonflé d'espérance. La réussite de sa quête préserverait le peuple d'Égypte du grand cataclysme. La gloire et la richesse seraient alors à sa portée. Leonis avait néanmoins la ferme intention de renoncer à l'or et aux honneurs. Lorsque les douze bijoux seraient enfin réunis sur la table solaire, il demanderait la main de la princesse Esa. Depuis peu, Pharaon savait que le cœur de sa fille vénérée battait pour l'enfant-lion³. Mykérinos avait promis de tout mettre en œuvre pour faire entendre raison à la princesse. Le sauveur de l'Empire ne possédait pas le divin sang des rois. En s'unissant à lui, Esa commettrait un impardonnable sacrilège. Mais Pharaon avait assuré que si, en dépit de tout cela, la princesse s'entêtait à vouloir épouser Leonis, il ne s'opposerait pas à cette union. Les amoureux seraient toutefois contraints à l'exil. L'enfant-lion se moquait bien de vivre au-delà des frontières de la glorieuse Égypte. Il connaissait maintenant l'endroit exact où se trouvait le bonheur. Ce lieu, c'était le monde, pourvu qu'il y évoluât en serrant la main de sa belle dans la sienne. Depuis cette dramatique soirée où il l'avait délivrée de l'envoûtement du puissant sorcier Merab, Leonis n'avait pas revu Esa. Le garçon savait qu'il ne la reverrait pas avant très longtemps. Bien sûr, cette évidence le tourmentait. Cependant, une autre vérité venait alléger son âme : le cœur d'Esa lui appartenait. Rien ni

³ Voir le royaume d'Esa.

personne ne parviendrait à lui ravir l'amour de la princesse. Car l'enfant-lion l'avait vu, cet amour. Il l'avait touché et, dorénavant, jusqu'à son dernier souffle, chaque pore de sa peau serait imprégné de sa douce chaleur. Esa aimait Leonis. Leonis aimait Esa. C'était plus fort que tout.

Le trio de faux ouvriers atteignit le bois de sycomores, Leonis inspira profondément. Il se sentait heureux. La crue annuelle transformait toute chose. Une fraîcheur agréable caressait sa peau. L'eau et la brise ravivaient les odeurs inhumées par la sécheresse. Les oiseaux semblaient sortir d'une longue captivité. Ils célébraient la vie en piaillant à tue-tête. Pour l'enfant-lion, le renouveau avait une signification toute particulière. En effet, trois jours plus tôt, l'étoile Sopdet s'était levée. Étendu sur la terrasse de sa belle demeure, l'adolescent avait guetté son apparition. En apercevant Sopdet, il avait d'abord souri. Ensuite, une buée de larmes était venue troubler son regard. Il était ému. Car, sous l'œil scintillant de l'astre divin, Leonis venait d'avoir quinze ans.

2

LES COMBATTANTS DU LION

Leonis, Montu et le lieutenant Djer avaient revêtu des tuniques propres. Les hommes qui le lendemain devraient rentrer à Memphis avec l'ânesse rousse s'étaient aussitôt manifestés. Ces individus étaient des soldats de la garde royale. Ils ne soupçonnaient même pas l'existence du camp des combattants du lion. On leur avait ordonné de rejoindre cet endroit précis du Fayoum, qui était, depuis longtemps déjà, un point de ralliement bien connu des troupes. L'essentiel de leur mission consistait à ne pas se faire repérer en se rendant sur les lieux. Comme l'avait mentionné Djer, ces soldats se déguiseraient en travailleurs pour regagner la capitale à l'aube du jour suivant. Le bois de sycomores était peuplé de hauts buissons au feuillage abondant. La rencontre ne pouvait guère avoir de témoin. L'un des combattants alluma un feu, quelques paroles banales furent échangées ; puis, d'un signe du menton, Djer convia Leonis et Montu à le suivre. Ils marchèrent un long moment sur une bande de terre pelée et ferme qui longeait la bordure spongieuse du marécage. Ils firent halte au pied d'un grand arbre sombre, rongé et tordu. Le lieutenant déclara :

— Nous devons patienter ici. La barque viendra lorsque le divin Atoum⁴ aura atteint les derniers instants de son périple.

Montu regarda le ciel et s'adossa contre l'arbre. En étouffant un bâillement, il fit remarquer :

4 Dans l'Égypte ancienne, le soleil était la personnification du dieu Rê. Du midi au couchant, Rê devenait atoum-Rê. Ce vieillard, illustrant le déclin de la vie, était le symbole de la fin du jour.

— Le soleil ne se couchera que dans une heure. Si j'avais su, j'aurais apporté un petit quelque chose à manger. Cette longue marche m'a ouvert l'appétit.

La marche n'y est pour rien, mon vieux, répliqua l'enfant-lion. Ton appétit est toujours ouvert. Je me demande si...

Le sauveur de l'Empire fut interrompu par le lieutenant Djer. Ce dernier venait de s'accroupir promptement. Il gesticulait pour inviter les jeunes amis à faire de même. Ceux-ci obéirent sans attendre. En chuchotant, le militaire expliqua :

— Une embarcation vient par ici. Vous entendez ?

— Non, admit Leonis sur le même ton.

— Il est trop tôt pour qu'il s'agisse de notre barque, ajouta Djer.

— C'est probablement un crocodile, avança Montu.

— Les crocodiles ne rament pas, dit l'homme, et j'entends clairement le bruit d'une rame qui touche l'eau. Il n'y a qu'un rameur. C'est peut-être un chasseur...

Les adolescents s'entrecroisèrent avec stupéfaction. Si le lieutenant ne faisait pas erreur, c'était qu'il possédait un sens de l'ouïe hors du commun ! Ils se concentrèrent, mais, parmi les cris d'oiseaux, le bruissement des feuilles et les coassements d'une multitude de grenouilles, ils ne distinguèrent rien qui pouvait ressembler au bruit d'une rame. Un instant plus tard, cependant, un raclement bien perceptible se fit entendre. Le nez d'une barque apparut entre deux hauts murs de papyrus. La petite embarcation parcourut encore la distance de quelques coudées en glissant sur l'onde calme. Lorsque Leonis et Montu reconnurent le personnage qui la manœuvrait, ils se dressèrent d'un bond. C'était Menna ! À son tour, le jeune combattant aperçut ses compagnons. Il leur adressa un large sourire avant de lancer :

— Bienvenue au paradis des crocodiles, des hippopotames et des moustiques, mes braves ! Vous semblez perdus. Avez-vous besoin d'un guide ?

— C'est possible, répondit Montu. Nous cherchons l'Égypte. Pourriez-vous nous dire si elle est encore loin, étranger ?

En riant, Menna donna un habile coup de rame pour orienter la barque vers ses amis. Le lieutenant Djer ne semblait pas apprécier l'humour des jeunes gens. Il jeta froidement :

— Vous arrivez plus tôt que prévu, commandant...

— Vous avez raison, acquiesça Menna. Je comptais vous attendre ici. J'étais impatient de retrouver mes compagnons. Il me tardait également de vous accueillir, lieutenant Djer. J'ai été ravi et honoré d'apprendre que vous acceptiez de vous joindre à nos troupes. Vous êtes un être d'exception.

Le petit homme hocha la tête, bomba le torse et se racla la gorge.

— Vous aviez besoin de moi, clama-t-il, sans affecter de fausse modestie. Étant donné que la sécurité du royaume est en jeu, je ne pouvais qu'accéder à la demande de Pharaon. Je suis l'un des rares sujets de l'Empire à connaître l'existence des adorateurs d'Apophis. Je déteste ces rats. De tels profanateurs ne sont pas dignes de fouler le sol des Deux-Terres. Votre projet a suscité mon enthousiasme. J'attendais, depuis longtemps une occasion comme celle que vous m'offrez. Nous vaincrons, commandant.

Menna avait quitté la barque et s'était approché de Djer. Il regarda le militaire droit dans les yeux pour affirmer :

— Il est certain que nous triompherons, lieutenant. Nous avons tout ce qu'il faut pour atteindre ce but. Nos gaillards sont vaillants. Je dois vous prévenir que, pour le moment, ils ne sont pas très adroits. Ils manquent d'entraînement. Toutefois, je peux déjà vous promettre qu'ils seront prêts à tous les sacrifices pour devenir de redoutables guerriers.

Après ces paroles, le jeune homme s'approcha de Leonis et de Montu. Les trois amis s'étreignirent avec vigueur et émotion. Depuis leur rencontre, neuf mois auparavant, ils n'avaient jamais été séparés durant une aussi longue période. Afin de planifier la restauration du vieux camp militaire abandonné qui servirait désormais de repaire aux combattants du lion, Menna venait de passer cinq semaines dans les marécages. Dans la quinzaine ayant précédé son départ pour le Fayoum, le nouveau commandant avait procédé au recrutement de ses futurs soldats d'élite. La tâche avait été ardue. Sia, la sorcière, avait dû

discrètement sonder l'esprit de tous les hommes sélectionnés. Cette précaution avait été nécessaire. Pharaon savait que de nombreux adorateurs d'Apophis avaient réussi à infiltrer les rangs de ses armées. Malgré cette certitude, Sia n'était pas parvenue à découvrir le moindre traître parmi les six cents hommes qui avaient défilé devant elle. Assurément, cette situation ne devait rien au hasard, et il n'avait guère fallu chercher bien loin pour déterminer la cause des insuccès de l'enchanteresse. Car, peu de temps avant que ne débutât la sélection des combattants du lion, plus d'une centaine de soldats de l'Empire avaient brusquement quitté leurs postes respectifs pour disparaître dans la nature. Tout indiquait que Baka avait été mis au courant du projet élaboré par Menna. Étant donné qu'il était fort possible que Mykérinos décidât d'étendre l'examen de la sorcière à l'ensemble de ses troupes, le maître des ennemis de la lumière avait ordonné à ses espions de désertir. Cela signifiait que le maléfique sorcier Merab n'ignorait pas l'existence des combattants du lion. Ce fait n'avait rien d'étonnant. Sia avait entrevu une telle possibilité. Avant l'arrivée des soldats, de manière à empêcher l'esprit de Merab d'y pénétrer, elle avait cerné le camp d'un voile magique. Menna avait finalement choisi quatre cent trente-trois hommes. Sans le savoir, chacun de ces soldats avait été doté d'un bouclier surnaturel qui le préserverait de la magie du terrible envoûteur. Selon la sorcière, Merab finirait forcément par découvrir l'emplacement du camp. Toutefois, il ne pourrait jamais renseigner Baka sur les opérations qui s'y dérouleraient. Il demeurerait tout de même envisageable que le maître des adorateurs d'Apophis prît la décision, un jour ou l'autre, de lancer ses hordes à l'assaut du repaire des combattants du lion. Mais cette éventualité n'inquiétait pas Menna. Le camp était très peu accessible. En outre, quelle que fût la saison, la région fourmillait de soldats de l'Empire. Les ennemis de la lumière pourraient difficilement déployer leurs hordes dans le Fayoum sans attirer l'attention.

Une heure durant, Menna dirigea la barque dans les méandres inextricables des marécages. Le ciel s'assombrissait. Inspirés par le milieu, les jeunes gens se remémorèrent l'une de

leurs premières aventures qui avait eu lieu dans un territoire appelé « le Marais des démons ». Le lieutenant Djer écoutait attentivement. Ils ne firent pas mention de la découverte du coffre qui avait couronné cette éprouvante expédition. Les combattants du lion ignoraient tout de la quête des douze bijoux. Il valait mieux qu'il en fut ainsi. Ces hommes avaient la tâche de libérer l'Égypte des ennemis de la lumière. Or, s'ils avaient su que la survie du monde était en jeu, eussent-ils accepté de risquer leur vie avec le même dévouement ? Il était permis d'en douter. Lorsqu'ils touchèrent enfin la terre ferme, Montu déclara :

— Il faudrait que nos ennemis soient très habiles pour découvrir le camp. Ici, même une femelle crocodile aurait du mal à retrouver ses œufs. J'ignore comment tu arrives à te diriger dans un tel environnement, Menna.

— Tu sais bien que je suis un excellent chasseur, Montu. Je ne m'aventure jamais dans un marécage ou dans un bois sans prendre soin d'établir des repères. Dans un endroit comme celui qui nous entoure, quiconque s'égare risque la mort Suivez-moi, mes amis ! J'imagine que vous avez une foule de choses à me raconter ! J'ai bien hâte de les entendre !

La barque fut dissimulée dans les herbes hautes. Montu, Leonis et le lieutenant Djer emboîtèrent le pas au jeune commandant. Ils franchirent un terrain boisé où la progression était difficile. De façon à ne laisser aucune trace de leur passage, Menna écartait les branches avec délicatesse. Le groupe atteignit enfin une piste étroite qui s'enfonçait sous le dôme exubérant de la végétation. En guidant les autres dans la pénombre, Menna imita le hululement de la chouette. Trois cris similaires répondirent d'emblée à son appel. Ensuite, le chef des combattants du lion lança d'une voix forte :

— Un lion rentre chez lui ! Trois lionceaux l'accompagnent !

Cette fois, il n'y eut pas de réplique. Menna expliqua :

— Ce sentier est l'unique accès à notre repaire. Il est très bien surveillé. Si quelqu'un s'y engageait sans prévenir les autres, l'alerte serait rapidement donnée. J'ai donc imité le cri de la chouette pour avertir nos hommes que nous étions des leurs. Ils ont hululé à leur tour de manière à me signaler qu'ils avaient

entendu mon appel. Par la suite, j'ai parlé à voix haute pour nous identifier. Ils savent maintenant que nous sommes quatre. Je suis un lion, car je connais le camp. Ceux qui y viennent pour la première fois sont appelés « lionceaux ». Nos sentinelles ne doivent toutefois pas se fier uniquement à ce qu'elles entendent. En ce moment, ces hommes nous observent avec discrétion pour s'assurer qu'ils ont bien affaire à l'un de leurs frères d'armes. Soyez certains que, s'ils ne m'avaient pas reconnu, nous serions déjà encerclés.

— Il doit certainement exister un moyen de s'approcher du camp sans emprunter ce sentier, présuma Leonis. Qu'arriverait-il si nos ennemis décidaient de passer ailleurs ?

— Dans ce cas, ils seraient fous, déclara Menna en riant. Notre repaire est situé sur un îlot. Les marécages qui cernent ce petit morceau de terre ferme s'étendent sur une bonne distance. En tout temps, ils demeurent impraticables. Il est impossible d'y naviguer parce que l'eau n'y est jamais assez profonde. Celui qui aurait l'idée d'y progresser à pied s'enfoncerait dans la boue sans espoir de survie. De plus, si jamais cet inconscient n'était pas entièrement englouti, les crocodiles se chargeraient de lui. Même lorsque le Fayoum est presque totalement inondé – comme c'est le cas en ce début d'année –, cette zone marécageuse ne subit aucun changement. Elle dépasse de quelques coudées le niveau du Nil au plus haut de la crue et, puisque la sécheresse ne la tarit pas, c'est probablement parce qu'elle est alimentée par des sources souterraines. Le chemin sur lequel nous marchons se trouve au centre d'une étroite bande de terre. Ce passage n'est pas naturel. Nous savons que des hommes l'ont construit il y a très longtemps. Nous ignorons toutefois ce qui a motivé nos ancêtres à se donner autant de mal pour créer un tel ouvrage. Durant le règne du roi Khéphren, un camp militaire a été aménagé sur l'îlot. Ce lieu a été abandonné deux ou trois ans après que Baka est monté sur le trône d'Égypte.

— Baka connaît donc déjà l'emplacement précis de notre repaire, fit Montu avec surprise.

— C'est bien peu probable, dit Menna. Rien ne prouve que la décision de fermer le camp provenait de lui. Un roi est toujours

tenu au courant de ce qui se passe au sein de ses armées. Baka a nécessairement dû donner son accord pour que cet endroit soit déserté. Mais, chaque jour, un pharaon a la tâche de prendre une foule de décisions administratives. Aux yeux de Baka, la fermeture d'un vieux campement de soldats n'avait sans doute aucune importance. Il n'a certainement jamais visité les environs et, à mon avis, il serait étonnant qu'il se souvienne d'un événement aussi banal.

Ils atteignirent un poste de garde éclairé par des torches fumeuses. Deux hommes chauves et armés de lances les accueillirent. Le jeune chef des combattants du lion échangea quelques mots avec eux. La nuit était tout à fait tombée. Menna se munit d'une torche et ils se remirent en route. Cette partie du trajet fut cependant de courte durée. Ils traversèrent une passerelle de bois. Puis, en contournant un gros rocher, ils arrivèrent en vue d'une enceinte peu élevée dans laquelle s'ouvrait un portail étroit. Deux autres sentinelles surveillaient cette entrée. Menna crut bon de préciser :

— Ce mur de limon est surtout destiné à nous protéger des animaux dangereux. Il y a un mois, il était dans un état lamentable. Jusqu'à présent, la majeure partie de nos travaux a été consacrée à sa réfection. À notre arrivée, nous avons passé deux journées entières à chasser quelques, hippopotames qui avaient élu domicile à l'intérieur du campement. Nous avons travaillé très fort pour parvenir à expulser ces grosses bêtes sans leur faire de mal ! Ça a été notre premier entraînement digne de ce nom... Demain, je vous ferai visiter nos installations. Vous verrez que, mis à part son emplacement, ce camp n'a rien d'extraordinaire. Toutes les habitations qui le composent menacent de s'écrouler ! Nos gaillards vont remettre tout cela en état. Je compte sur votre autorité légendaire, lieutenant Djer ?

— Soyez tranquille, répondit le militaire sur un ton réjoui. Pour me contenter, ces bougres devront refaire au moins trois fois chaque brique de chaque demeure. Il n'y a rien comme le dur labeur pour former le caractère d'un homme. Je suis très exigeant, commandant Menna.

— Je suis au courant, lieutenant. Et je n'en attends pas moins de vous. Nos ennemis sont redoutables. Quand le temps sera venu, nos hommes devront être prêts à se mesurer à eux. Le jour où nous livrerons cette bataille, nous ne pourrons guère bénéficier de l'assistance des soldats de l'Empire. Notre mission devra être accomplie dans le plus grand secret. Car même si certains savent déjà que Baka est toujours vivant, il faut éviter que la nouvelle se répande. Les soldats des armées savent désormais qu'une faction ennemie complotait contre l'Empire. La surveillance des portails de Memphis, d'Héliopolis et de Thèbes a été accrue. Nuit et jour, des gardes patrouillent dans les rues de la capitale. Puisque les combattants d'élite des adorateurs du grand serpent arborent une marque au fer rouge sur la poitrine, ces surveillants ont reçu l'ordre d'appréhender chaque homme qui ne va pas torse nu. Par contre, les troupes de Pharaon ne connaissent pas l'identité de nos adversaires. Ils ne savent pas non plus que leur chef est Baka. Car si le peuple apprenait que Mykérinos a laissé la vie sauve à son odieux cousin, la révolte gronderait dans les cités du royaume.

— Je suis déjà informé de tous ces détails, commandant, souligna Djer. Ce qui se passe au sein des armées n'a aucun secret pour moi. De plus, les ennemis de la lumière ne me sont pas inconnus. Même si, contrairement à vous, je n'ai jamais eu à affronter ces scélérats, j'ai maintes fois été mis au fait de leurs sordides agissements. Malheureusement, Baka et ses hommes sont très habiles. Nous n'avons jamais pu prévoir leurs actes et nous ne savons que peu de choses à leur sujet.

— Ce n'est que trop vrai, soupira Menna. Nous ne pouvons même pas dire combien de guerriers servent dans les rangs de nos rivaux. Pour le moment, les combattants du lion seraient probablement incapables de vaincre les adorateurs d'Apophis. Nous savons que leurs guerriers d'élite sont rigoureusement entraînés. Leurs archers utilisent des flèches empoisonnées. Nos adversaires ont aussi dressé de véritables hyènes pour les assister durant leurs combats. Ces fanatiques ne craignent pas la mort. Nous ne savons rien du lieu où ils se terrent, mais nous finirons bien par les débusquer. Nous prendrons alors leur repaire d'assaut. Lorsque nous attaquerons, nos ennemis ne

seront certainement pas tous présents sur les lieux. Mais, en frappant le cœur de leur organisation, nous saperons la volonté de ceux qui n'auront pas participé à l'affrontement. Bien entendu, la connaissance du terrain confèrera un avantage aux hommes de Baka. Pour les vaincre, il faudra les surprendre. Lorsque nous attaquerons, beaucoup de nos soldats seront tués. Nous devons les préparer en conséquence. Nos adversaires sont des êtres dangereux, sans peur et sans pitié. Je veux que les combattants du lion leur ressemblent.

3

CAPTIVE

Assise sur la paille d'un cachot, la belle Khnoumit pressentait qu'elle allait bientôt mourir. Personne ne lui avait pourtant rien dit à ce sujet, mais il s'agissait assurément de l'unique conclusion possible au cauchemar qu'elle vivait. Elle n'avait qu'une vague idée de ce qui avait pu se produire pour qu'elle se retrouvât dans cette situation désespérée. Son frère avait-il su qu'elle avait tenté de s'enfuir ? Elle se refusait à le croire. Elle était sûrement là pour un autre motif. Lorsqu'elle lui avait fait part de son désir de revoir leur sœur Sénay, Baka lui avait donné son accord. Le maître des ennemis de la lumière avait même personnellement veillé à organiser ce long voyage vers Edfou. Khnoumit avait donc quitté Memphis. Sa vieille servante Ahouri et six adorateurs d'Apophis l'accompagnaient. Trois semaines durant, le groupe avait lentement cheminé vers le sud. Rien ne laissait présager que les choses tourneraient mal. En fait, lorsque les envoyés de Baka les avaient rattrapés, les voyageurs n'étaient plus qu'à deux jours de marche de leur destination.

Ce matin-là, Khnoumit, Ahouri et les hommes qui les escortaient s'étaient remis en route. Trois ânes transportaient leurs vivres et leur matériel. Deux autres servaient de montures aux femmes. La sœur de Baka était plutôt fébrile. Car si tout se déroulait selon le plan qu'elle avait élaboré, le combattant Hay viendrait bientôt la délivrer. La tentative d'évasion était censée avoir lieu durant la nuit précédant l'arrivée du groupe à Edfou. Or, cette nuit tant attendue devrait être la suivante. Comme d'habitude, Hay avait pris soin de laisser un signe à l'intention de Khnoumit sur la piste tortueuse que la troupe longeait depuis Thèbes. Chaque jour, de manière à informer sa belle qu'il n'avait

pas cessé de la suivre, il plaçait huit cailloux pâles en bordure du chemin. Ces pierres formaient invariablement une ligne droite. Les repères que le combattant laissait sur le sentier n'étaient jamais très éloignés de l'endroit où les voyageurs avaient installé leur campement pour la nuit. Au lever du soleil, lorsque le groupe s'engageait de nouveau sur le sable rouge et craquelé de la piste, Khnoumit examinait le sol avec attention. Elle ne tardait jamais à découvrir le signe que son complice lui destinait. Alors que commençait cette tragique journée qui marquerait la fin de ses espoirs de liberté, la noble dame, comme d'ordinaire, avait aperçu les huit cailloux lisses et presque blancs. Cette fois, cependant, ils avaient été disposés en cercle. Cela voulait dire que Hay se préparait à attaquer. Lorsque la nuit viendrait, Khnoumit devrait s'efforcer de garder les yeux ouverts. Elle ne savait pas comment son amoureux s'y prendrait pour éliminer les deux hommes qui assureraient la surveillance du camp. En outre, il devrait faire en sorte de ne pas réveiller les quatre autres gaillards de l'escorte. L'opération promettait d'être très délicate. Seulement, Khnoumit avait confiance en son libérateur. Hay serait sûrement parvenu à ses fins si, dans l'après-midi de ce triste jour, les vingt hommes dépêchés par Baka ne les avaient pas rejoints.

De prime abord, en remarquant qu'ils étaient suivis, les adorateurs d'Apophis qui veillaient sur la sœur de Baka avaient montré quelques signes d'inquiétude. L'un des gardes, qui était le chef du groupe de soldats, avait demandé aux femmes de descendre de leurs ânes. Afin de préserver l'écart qui les séparait de ces individus, il valait mieux permettre aux bêtes d'avancer plus vite. Ceux qui marchaient derrière eux n'étaient sans doute pas hostiles, mais il n'y avait aucun risque à courir. De bonne grâce, Khnoumit et Ahouri avaient obéi au combattant. Les voyageurs avaient donc accéléré le pas. Malgré cela, à chaque nouvelle enjambée, les autres semblaient se rapprocher davantage. Les adorateurs d'Apophis étaient visiblement nerveux. Ils avaient vite dû se rendre à l'évidence : ces gens étaient à leur poursuite. Le maître Baka leur avait confié sa sœur. S'il arrivait quelque chose à cette dernière, ils le payeraient de leur vie. La distance diminuait dramatiquement

entre les deux groupes. Les gardiens de Khnoumit se tenaient prêts à saisir leurs armes dissimulées dans des paniers suspendus aux flancs d'un âne. Ils possédaient des arcs, des flèches, des javelines et de modestes poignards de silex. Les autres étaient beaucoup plus nombreux qu'eux. Le décor environnant était plat et désertique. Même une gerboise eût éprouvé du mal à s'y terrer de manière efficace. Toute tentative de fuite eût été vaine. Il faudrait donc se résoudre à combattre. Lorsque la meute de leurs poursuivants s'était trouvée à portée de voix, l'un d'eux avait crié :

— Nous sommes des vôtres, les gars ! C'est le maître qui nous envoie ! Oubliez Edfou ! Vous devez rentrer à Memphis !

Un frisson de terreur avait parcouru le dos de Khnoumit. D'une voix légèrement tremblante, elle avait dit au chef de son escorte :

— Ce type n'est certainement pas sérieux ! Nous sommes censés atteindre Edfou durant la soirée de demain ! Vous regagnerez Memphis si vous le voulez, mais, moi, je refuse de faire demi-tour ! Nous sommes si près du but ! Ce serait tellement ridicule de revenir sur nos pas !

— Donnez-moi un instant, vénérable Khnoumit, avait marmonné l'homme.

Un colosse s'était détaché du groupe des envoyés de Baka. Il marchait en direction des voyageurs. Le chef était allé à sa rencontre, et les deux adorateurs d'Apophis avaient discuté durant un long moment. Khnoumit et Ahouri ne pouvaient entendre ce qu'ils disaient. Néanmoins, elles flairaient que la situation était critique. La noble dame et sa vieille domestique se tenaient la main en échangeant des regards apeurés. Quand le chef de l'escorte était revenu vers elles, il arborait un sourire de carnassier. Sur un ton sinistre, il avait annoncé :

— Notre petit voyage d'agrément se termine ici, pauvre Khnoumit. Le maître a ordonné que l'on vous reconduise sans tarder au Temple des Ténèbres. Il voudrait vous interroger, semble-t-il... Quant à votre vieille servante, elle ne vous sera plus d'aucune utilité, désormais. En ce qui la concerne, c'est sa vie qui se terminera ici.

— Que... que voulez-vous dire ? avait balbutié la sœur de Baka. Je vous interdis de faire du mal à cette brave femme...

L'homme avait laissé échapper un rire fielleux avant de riposter :

— Je n'obéirai pas aux ordres d'une traîtresse, chère Khnoumit. La vie nous réserve parfois d'étranges surprises... Il y a quelques instants, j'aurais été prêt à me battre jusqu'à la mort pour préserver votre vie. À présent, j'aurais envie de rompre votre joli cou entre mes doigts de brute. Je n'hésiterais pas à le faire si notre vénéré maître ne nous avait pas demandé de vous ramener vivante.

— Je... je ne suis pas une traîtresse, avait déclaré la belle femme sans trop de conviction. Mon frère se trompe... Je vous suivrai sans résister, mais, je vous en supplie, ne faites pas de mal à Ahouri.

— Les ordres sont les ordres, avait soupiré le combattant en affectant la tristesse. Et puis, même si vous vous débattiez comme un muge sur la pointe d'un harpon, vous n'auriez aucune chance de vous en tirer, Khnoumit.

Le chef s'était ensuite tourné vers ses hommes. Il avait aboyé :

— Conduisez la vieille dans le désert ! Supprimez-la et abandonnez sa carcasse aux charognards ! Ensuite, vous nous rattraperez ! Nous retournons à Memphis !

Deux des combattants avaient encadré la frêle Ahouri. Les yeux de la brave dame exprimaient tout l'effroi du monde, mais elle n'avait pas émis une seule plainte. Khnoumit s'était laissée choir sur le sol rêche et brûlant. Le hurlement strident qui avait jailli de sa gorge avait terrifié les ânes. Avec rudesse, les gaillards avaient entraîné la vieille femme loin du chemin. Ce fut ainsi, à travers le voile trouble de ses larmes, et en répétant son nom telle une prière, que Khnoumit avait vu sa fidèle servante pour la dernière fois. La détresse de la sœur du cruel Baka avait été si intense qu'elle s'était évanouie.

Le voyage de retour avait été pénible. Étant donné leur nombre, les adorateurs d'Apophis n'eussent pu, sans risquer d'attirer les regards, emprunter le chemin qui avait conduit Khnoumit aussi près de son but. Les combattants disposaient de

suffisamment de vivres et d'eau pour s'éloigner de la vallée du Nil. Sous le soleil accablant, et dans la pâleur aveuglante de la plaine désertique, la captive avait marché sans compter les jours. Les hommes la traitaient avec rudesse et dédain. Néanmoins, ils avaient veillé à ce que leur prisonnière atteignît le Temple des Ténèbres dans un état convenable.

Khnoumit n'avait pas encore rencontré son frère. Que savait-il, au juste ? La prisonnière pensait connaître la réponse à cette question. Quand, afin de faciliter son évasion, ils avaient organisé la fausse noyade de Tati, Hay et elle avaient prévu que le maître finirait par apprendre que la sœur de Leonis était toujours vivante. Ils avaient pourtant bon espoir de pouvoir s'enfuir avant que la duperie ne fût découverte. Ils s'étaient trompés. Car, selon toute vraisemblance, le chef des adorateurs d'Apophis avait eu vent de l'arrivée de Tati au palais royal. Et, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, il n'avait pas eu d'autre choix que d'accuser Khnoumit. De l'avis de la femme, Baka devait encore s'interroger sur la façon dont elle s'y était prise pour tromper tous ceux qui avaient vu le corps de l'enfant. Il devait aussi se questionner sur l'identité du cadavre que Hay et Hapsout avaient jeté dans le Nil après le tragique événement. Ce soir-là, Hay avait profité de l'obscurité pour descendre sur la berge. Il avait feint d'être attaqué par un crocodile. Cette ruse avait parfaitement fonctionné. Par la suite, devant Baka lui-même, Hapsout avait décrit chaque instant de son horrible fin. Le vil jeune homme s'était même vanté d'avoir tenté de sauver le malheureux ! Khnoumit savait qu'il n'en était rien. Quelques jours plus tard, Ahouri avait rencontré Hay dans une cachette qui se trouvait non loin du domaine. L'homme avait expliqué à la domestique que Hapsout ne l'avait même pas accompagné jusqu'à la rive. Ce couard avait entendu des cris et des bruits de lutte. Il avait appelé, mais Hay n'avait pas répondu. Le jeune homme en avait donc conclu que tout était terminé. Il avait ensuite menti pour se targuer, aux yeux du maître, d'un acte de bravoure qu'il n'avait pas accompli. Pour Khnoumit, ce récit mensonger était inespéré. Grâce à lui, Baka ne pourrait jamais soupçonner l'implication de Hay dans le complot. Le chef des ennemis de la lumière était certainement convaincu que sa sœur

avait agi seule. Maintenant, Hay était libre. Où se trouvait-il en ce moment ? Avait-il assisté à sa capture ? Était-il parvenu à traverser la frontière sud de l'Empire pour se perdre dans le pays de Khoush ? Khnoumit l'espérait de toutes ses forces. Au nom de l'amour, l'ancien adorateur d'Apophis avait renoncé au mal. Les dieux eussent été injustes de ne pas lui permettre de vivre en paix.

La prisonnière pensait que Baka la gardait en vie par pur désir de vengeance. Il voulait l'humilier. Car une mort trop rapide n'eût pas suffi à laver l'affront qu'elle lui avait fait subir en libérant la sœur de son ennemi. Depuis des semaines, Khnoumit croupissait dans ce minuscule cachot creusé dans la pierre. L'exiguïté de cette niche ne lui permettait pas de se tenir debout. Elle dormait sur la paille, la figure plaquée contre les barreaux de bois qui quadrillaient l'entrée de sa geôle. À cet endroit, un léger courant d'air lui permettait de se soustraire un peu à l'odeur de fauve qui l'entourait. Tel un animal captif, Khnoumit était contrainte de faire ses besoins naturels dans l'espace même où elle dormait. Depuis qu'elle s'y trouvait, personne n'était venu nettoyer le cachot. Sa robe de lin était en lambeaux. Sa peau crasseuse était couverte de plaies. Ses longs cheveux étaient embroussaillés et sales. Deux fois par jour, un gardien lui apportait un bout de pain sec et un peu d'eau. Cet homme remplaçait aussi l'unique torche qui éclairait faiblement le couloir. Ensuite, sans avoir prononcé un mot, il retournait à l'endroit d'où il était venu. Dans sa solitude, Khnoumit songeait souvent au sort horrible qu'avait connu la gentille Ahouri. Elle n'eût pas dû lui demander de l'accompagner dans ce voyage. Malgré l'immense sentiment de culpabilité qui l'étreignait, la captive ne doutait pas du fait que sa dévouée servante évoluait maintenant dans le royaume du divin Osiris. Dans le monde d'en bas, une femme douce et pieuse comme Ahouri ne pourrait vivre qu'une éternité de bienfaits. La prisonnière espérait qu'elle ne se trompait pas en supposant que Tati avait enfin retrouvé son frère. Elle avait adoré cette mignonne petite fille. D'ailleurs, tout avait commencé avec elle. Cette enfant était venue agrémenter les jours mornes de la noble dame. C'était aussi grâce à Tati que Hay, l'assassin, était devenu un meilleur

homme. Sans elle, Khnoumit n'eût jamais éprouvé le désir ardent de partager sa vie avec Hay. Certes, si le destin de Tati n'avait pas croisé le sien, la sœur du maître des ennemis de la lumière n'eût jamais quitté le luxueux domaine qu'elle avait longtemps administré. Ahouri eût toujours été vivante. Seulement, Khnoumit ne regrettait rien. Dans la pénombre de son étroite prison, elle imaginait le sourire de l'enfant. Elle se rassurait en songeant que Tati goûtait à présent au plus doux des bonheurs. Cette espérance amenuisait la douleur de son cœur déchiré.

Un bruit de pas se fit entendre dans le couloir. La captive se raidit et recula de deux coudées pour se réfugier dans l'obscurité de la niche nauséabonde. Il s'écoulait toujours plusieurs heures entre les deux brèves apparitions quotidiennes de son gardien. Et, puisque cet homme était venu peu de temps auparavant, elle doutait que ce fut lui. Le pas se précisa. Khnoumit le reconnut. Lorsque la silhouette de Baka apparut devant l'entrée du cachot, elle frissonna. Dans une grimace de dégoût, le maître fronça le nez et pinça les lèvres. Il s'accroupit et plissa les paupières pour sonder l'intérieur de la minuscule prison. En apercevant sa sœur, il eut un léger mouvement de recul. Il l'observa un long moment avant de jeter :

— Tu ressembles à une bête, Khnoumit. Tu pues comme une bête et tu mérites ce qui t'arrive. Tu crois sans doute que cela m'amuse... Sache que j'ai beaucoup de chagrin, pauvre folle. Ma sœur Khnoumit que j'aimais tant n'existe plus. En ce moment, je regarde une misérable traîtresse.

Agenouillée, la prisonnière s'approcha des barreaux. De sa voix enrouée par un trop long silence, elle dit :

— Je n'ai rien fait, Baka. Je ne t'ai pas trahi. J'ignore ce qui a bien pu te faire croire le contraire. Je...

— Cesse de mentir, Khnoumit ! cria le maître. Arrête de me prendre pour un idiot ! Je sais tout ! Tu as planifié l'évasion de la sœur du sauveur de l'Empire ! Tu as également voulu t'enfuir avec Hay, l'un de mes meilleurs combattants d'élite !

Ces paroles glacèrent Khnoumit. Elle prit sa tête entre ses mains en refusant d'admettre ce qu'elle venait d'entendre. Baka se mit à rire comme un dément. Il se leva pour faire quelques

pas dans le couloir, mais il revint rapidement pour asséner un violent coup de pied dans les barreaux de bois qui le séparaient de sa sœur. L'homme se mit brusquement à genoux. Un rictus de haine déformait ses traits. Khnoumit ne le regardait pas. D'un air hébété, elle fixait la paroi. Le chef des adorateurs du grand serpent lança entre ses dents :

— Comment as-tu pu songer à me faire une chose pareille, Khnoumit ? As-tu réellement cru que tu pourrais sauver la sœur de l'enfant-lion ?

Cette fois, la femme leva les yeux. Son regard indécis croisa celui de son frère. En constatant sa perplexité, Baka enchaîna :

Cette petite vermine est morte, Khnoumit. Après ton départ pour Edfou, Hay s'est rendu compte qu'il avait commis une grave erreur. Il est lui-même venu reconduire la fillette au Temple des Ténèbres. Dire que nous pensions tous que ce bougre était mort ! Il m'a avoué qu'il t'avait aidée à planifier la fuite de Tati. Il m'a aussi dit que tu l'avais séduit et que, tous les deux, vous comptiez quitter l'Égypte. J'ai donc envoyé des hommes à ta poursuite... Après ce qu'il avait fait, je ne pouvais permettre à Hay de survivre. Il venait de démontrer qu'il était faible, et les faibles ne peuvent pas faire partie des nôtres. J'ai tout de même veillé à le récompenser pour cet ultime sursaut de loyauté en lui proposant deux manières de mourir. Il a refusé d'être sacrifié au grand serpent. Il ne se trouvait pas digne d'être livré à Apophis. Il a donc choisi de se supprimer lui-même en utilisant son poignard... Tati, Hay et Ahouri ne sont plus de ce monde, Khnoumit. Le sort de la sœur du sauveur de l'Empire était déjà décidé. Mais, sans tes stupides manigances, les autres seraient toujours vivants. Je ne compte pas te tuer. Je veux que tu songes longtemps à ce que tu as perdu en trahissant ton bienfaiteur. Tu habitais dans un splendide domaine. Désormais, ton seul domaine sera ce répugnant cachot.

Le maître se redressa. La captive ne lui fit pas le bonheur de verser une larme. Au contraire, ses lèvres sèches s'étirèrent dans un faible sourire. D'une voix froide, elle laissa tomber :

— Je m'habituerai à ce cachot, mon frère. Je suis forte. En fait, durant ma triste vie, ta présence a toujours été la seule chose qui me répugnait vraiment.

Baka poussa un court grognement de stupeur. Il eut un moment d'hésitation ; puis, se gardant de riposter, il balaya l'air de la main. Il n'eût servi à rien de s'emporter. La captive eût considéré cela comme une victoire. Sa sœur était une femme orgueilleuse. Elle le défiait ainsi pour ne rien révéler de sa douleur. Le sorcier Merab avait sondé les pensées de Khnoumit. Il avait affirmé que, de son départ de Memphis jusqu'au jour de sa capture, pas une seule fois elle n'avait communiqué avec Hay. Les amoureux devaient se revoir aux environs d'Edfou. Par chance, les envoyés de Baka avaient pu intercepter Khnoumit à temps. De plus, cette dernière ne savait pas que Tati était parvenue à rejoindre Leonis. Baka avait donc décidé de lui faire croire que la fillette et le combattant étaient morts. C'était faux, bien sûr. Grâce au puissant envoûteur, le maître n'ignorait pas que Tati vivait maintenant auprès de son frère. Quant à Hay, il avait déjà franchi la frontière sud du royaume. Pour le moment, Khnoumit crânait. Toutefois, Baka était d'avis que, lorsqu'elle se retrouverait seule, le masque d'arrogance quelle affichait devant lui se briserait pour dévoiler toute l'affliction qu'il occultait. Le chef des ennemis de la lumière n'avait pas tort de penser ainsi. Khnoumit éprouvait effectivement un immense chagrin. Les paroles de Baka avaient semé le doute dans son esprit. Toutefois, elles n'avaient pas réussi à anéantir tout espoir en elle. Ce qui restait de cet espoir résidait dans l'image de huit cailloux alignés sur le sable rouge d'un chemin. Hay n'était pas mort. Baka avait menti. Mais, si l'amoureux de Khnoumit ne l'avait pas dénoncée, comment se faisait-il que le maître fut aussi bien informé ?

4

LA LÉGENDE DE MÉROU

Dans le camp des combattants du lion, le calme régnait. Quelques feux bas et épars éclairaient faiblement le terrain jonché de débris. À cette heure, il n'y avait presque personne à l'extérieur des longues et grossières habitations de briques crues qui abritaient les soldats. Ces dortoirs, réunis en trois rangées compactes, occupaient le centre de l'enceinte. Après avoir reconduit le lieutenant Djer jusqu'à la demeure qui lui était destinée, Menna retrouva Leonis et Montu qui l'attendaient à proximité du portail. Il les entraîna aussitôt vers une petite maison située à l'écart du quartier des combattants. Une faible lueur émanait de son unique fenêtre. Ils durent se courber pour franchir sa porte basse. Sia, la sorcière d'Horus, se tenait au milieu de la seule pièce du modeste logis. Elle accueillit les nouveaux venus en s'exclamant :

— Je suis heureuse de vous revoir, mes braves !

— Nous aussi, Sia ! dit l'enfant-lion en donnant l'accolade à l'enchanteresse.

Montu fit de même. Ensuite, avec une moue de dépit, l'hôtesse invita les aventuriers à s'asseoir à même le sol de terre durcie.

— Vous me pardonnerez ce manque de confort, s'excusa-t-elle. Ces dernières semaines, j'ai été trop occupée pour songer à décorer cette ruine. De toute façon, si vous êtes là, c'est sûrement pour m'annoncer que nous partirons bientôt...

— En effet, acquiesça Leonis. Si c'est possible, j'aimerais que, d'ici deux jours, nous soyons tous rentrés à Memphis. Seras-tu prêt à nous accompagner, Menna ?

— Bien sûr, assura le jeune commandant. Je n'aurai que quelques ordres à donner. Connaissez-vous notre prochaine destination ?

— Oui, dit Leonis. Avant-hier, à ma demande, Mykérinos a procédé à l'ouverture du coffre. Nous n'avons pas eu de mauvaise surprise. Comme prévu, il renfermait trois des douze bijoux de la table solaire. Les bijoux étaient accompagnés d'un bout de papyrus indiquant l'endroit où a été dissimulé le prochain coffre... Nous devons entreprendre un long voyage, mes amis...

— Nous en avons l'habitude, fit remarquer Menna.

— C'est vrai, reconnut le sauveur de l'Empire, mais cette expédition sera bien différente des précédentes. Cette fois, nous devons nous aventurer sur la grande mer pour atteindre une île. Le dernier coffre se trouve là-bas. Cette île est très éloignée des côtes d'Égypte.

— La grande mer, répéta Menna en fronçant les sourcils. Je dois avouer que je m'attendais à autre chose, Leonis. La mer est immense et dangereuse. Généralement, ceux qui y naviguent ne quittent pas la terre de vue. La mer engloutit les grandes barques plus facilement que Montu dévore un gâteau.

— Vraiment ? bêla Montu en roulant des yeux affolés.

— J'exagère peut-être un peu, mon ami, répliqua Menna en s'esclaffant. Tout compte fait, j'aimerais mieux affronter la mer à bord d'un canot de jonc plutôt que de me voir transformé en gâteau à quelques coudées de ta main. N'empêche que les voyages en mer sont risqués.

— Je comprends tes craintes, Menna, déclara l'enfant-lion. Après la lecture du papyrus, j'étais moi-même découragé. Je n'ai jamais navigué sur la mer, et les histoires que l'on raconte à son sujet n'ont rien de rassurant. Mais, de leur côté, Pharaon et le vizir ne semblaient pas inquiets. En déchiffrant le nom de l'île, ils savaient déjà qu'il nous serait possible de la rejoindre.

— Quel est le nom de cette île ? demanda Sia.

— L'île de Mérou, répondit Leonis. Elle est dominée par une montagne, et on l'a nommée ainsi en l'honneur de celui qui l'a découverte, il y a environ cent quatre-vingts ans de cela. Le vizir dit que beaucoup de marins connaissent la légende du pêcheur

Mérou. Pour jeter ses filets, cet homme s'aventurait toujours très loin des côtes. La nuit sur la grande mer n'effrayait pas Mérou. Il partait souvent durant plusieurs jours. Certains le trouvaient fou ; d'autres enviaient sa bravoure ; et d'autres, plus rares, auraient bien aimé l'accompagner pour partager le fruit de ses pêches impressionnantes. Car, chaque fois que Mérou revenait au port, sa petite barque sans voile menaçait de couler sous le poids des gros poissons qu'elle transportait. Mérou n'avait pas envie de révéler ses secrets. Il naviguait donc seul sur son petit bateau pour atteindre ces endroits où abondait le poisson. Un jour, comme d'habitude, il a pris la mer. Le soir même, le ciel a tourné au gris et la tempête s'est levée. Mérou n'est pas revenu. Du moins, pas tout de suite. Pour sa femme, ses enfants et tous les gens de son village, le pêcheur solitaire était mort. Ils se trompaient...

Le disparu est rentré chez lui un an plus tard. Un autre homme vivait dans sa maison. Selon la légende, Nébet, la femme de Mérou, avait remplacé son défunt époux par un type qui refusait de naviguer en haute mer. Cet homme tremblait dès qu'il n'apercevait plus le fond de l'eau. Il était pauvre. Son travail consistait surtout à ramasser des coquillages et à réparer des filets. C'était peut-être pour cette raison que Nébet avait accepté qu'il partage sa vie : j'imagine qu'elle n'aurait pas pu tolérer que la grande mer lui brise le cœur une autre fois. Mais Mérou est revenu. Le récit raconte qu'il est rentré chez lui au beau milieu de la nuit. Il a allumé une lampe, s'est assis sur le sol et s'est mis à pleurer. Ses plaintes ont réveillé la maisonnée. Bien sûr, l'arrivée du pêcheur a provoqué tout un désordre. Croyant avoir affaire à un esprit, les enfants de Mérou, la pauvre Nébet et son craintif cueilleur de coquillages se sont vite précipités dehors pour ameuter le voisinage. Peu de temps après, les gens du village s'étaient tous réunis devant la maison de Mérou. Quand le pêcheur est sorti à son tour, il pleurait toujours. Un prêtre funéraire lui a crié que sa place n'était plus en ce royaume et qu'il devait retourner dans l'Autre Monde. L'homme de culte pouvait témoigner que la femme, les trois fils et la petite fille de Mérou avaient toujours honoré sa mémoire. Le revenant a ignoré le prêtre. Il s'est approché de Nébet et a

dit : « Tu m'as trop vite remplacé dans ma maison. Je connais cet homme qui dort maintenant sur ma natte. Il est sans, courage. Mes fils ne doivent pas suivre son exemple. Quand mes poissons faisaient l'envie des autres, lui, il ne rapportait que des coquilles. Je ne suis pas mort, Nébet. Redeviens mienne et je t'offrirai une île. »

L'enfant-lion laissa planer un silence. Montu le brisa en ajoutant :

— Nébet, Mérou et leurs enfants ont aussitôt quitté l'Égypte pour aller habiter sur cette île lointaine. Le pauvre ramasseur de coquillages, qui avait très peur de se mouiller les cheveux, a pleuré durant trente ans sur le bord de la mer. Ses larmes se mêlaient aux flots. La légende dit que c'est pour ça que, de nos jours, l'eau de la mer est salée.

— C'est complètement faux, Montu ! protesta Leonis.

— Je sais, mon vieux, dit le garçon avec un sourire en coin. Je trouvais que cette fin était plus jolie que la vraie, c'est tout.

Le sauveur de l'Empire pouffa avant de concéder :

— Tu as raison, mon ami. D'ailleurs, s'il t'arrivait de raconter la légende de Mérou à tes futurs enfants, il vaudrait mieux que tu la termines ainsi. Sinon ils risqueraient d'être déçus.

— Est-ce que cette histoire se termine mal ? demanda Menna.

— Oui, acquiesça Leonis, et sa conclusion n'est pas très captivante. Mérou a expliqué aux gens de son village qu'il s'était perdu dans la tempête et que sa barque n'avait pas résisté aux vagues et aux vents qui avaient fait rage cette nuit-là. Le pauvre pêcheur s'était retrouvé à l'eau. Agrippé à un débris, il avait lutté jusqu'à l'aube pour ne pas rejoindre le royaume des Morts. Lorsque les vents s'étaient calmés, Mérou était épuisé. À ce moment, il avait espéré que la tempête l'ait ramené non loin des côtes d'Égypte. Il s'était dit que sa survie en dépendait. Accroché à son morceau de barque, le naufragé avait dérivé durant des jours. Il avait fini par s'évanouir et il s'était réveillé sur une plage. C'était la nuit. La peau de Mérou, brûlée par le soleil et le sel, le faisait beaucoup souffrir. Tous ses muscles étaient douloureux et durs comme la pierre. Lorsqu'il avait senti le sable sous sa joue, il avait su qu'il se trouvait sur la terre

ferme. Malgré cela, il s'était senti trop faible pour s'en réjouir. Il n'arrivait plus à remuer un doigt, et il était prêt à se laisser mourir. Il n'aurait sans doute jamais ouvert les yeux si une douleur, plus vive que toutes celles qu'il éprouvait déjà, n'était pas venue le tourmenter. Des crabes avaient entrepris de le dévorer vivant. Pour échapper à une mort aussi horrible, Mérrou avait puisé dans des forces qu'il ne croyait plus avoir. Il avait rampé en direction d'un rocher assez élevé pour qu'il puisse, en s'y hissant, échapper aux crabes. Il avait réussi et, une fois en sécurité, il s'était débarrassé des bêtes qui s'accrochaient toujours à sa chair. Ensuite, il s'était endormi...

Le lendemain de son arrivée sur l'île, Mérrou avait déjà trouvé de l'eau douce. Il s'était fabriqué un harpon et il avait pu se nourrir sans problème. Dans son village, personne n'ignorait que cet homme était un marin aguerri. Même si, après son naufrage, il n'avait aucune idée de la distance qui le séparait de chez lui, Mérrou aurait pu construire un radeau et tenter de regagner l'Égypte en se guidant avec les étoiles. Mais, en l'écoutant, les siens ont vite compris qu'il n'avait jamais songé à les rassurer. Après avoir repris des forces, Mérrou s'était plutôt consacré à l'exploration de l'île. Le bois a toujours été rare en Égypte, et cet endroit regorgeait d'arbres. De plus, Mérrou avait découvert des champs où poussait une plante au parfum suave. La résine de cette plante était en fait de l'encens. L'encens, c'est de l'or pour le nez. Cette découverte avait réjoui le pêcheur. Il s'était dit que, lorsqu'il retournerait en Égypte, il deviendrait un homme riche. Au hasard de ses recherches, le naufragé avait aussi remarqué que la pierre de l'île était beaucoup plus légère que celle des Deux-Terres. Il avait pensé que cette pierre, que les grandes barques pourraient aisément transporter, permettrait au peuple du Nil de bâtir de magnifiques temples. Grâce à elle, les ouvriers forceraient moins. Les travaux avanceraient donc beaucoup plus vite. L'île comptait également quelques bassins d'eau douce. L'un de ces bassins était particulier. L'eau y était très chaude, comme celle d'un récipient déposé un long moment sur de la braise...

— Mérrou avait découvert une île de feu, murmura Sia, comme pour elle-même.

Leonis, Montu et Menna observèrent la sorcière avec perplexité. Du revers de la main, la femme se frappa doucement le front. D'un air amusé, elle dit :

— Pardonnez-moi, mes amis, il m'arrive parfois d'oublier que je ne suis pas parmi les miens... Comme vous le savez, la science de mon peuple est grande... Pour l'instant, oubliez ce que je viens de dire. Tu peux continuer ton récit, Leonis. En revenant chez lui, Mérrou a-t-il regagné le cœur de Nébet ?

— Non, Sia. Malgré toutes les merveilles promises par Mérrou, Nébet a pris la décision de demeurer auprès de son nouvel époux. En cet homme, elle avait trouvé un compagnon aimant et dévoué. Il n'était peut-être pas très courageux, mais il était toujours là lorsque Nébet avait besoin de lui. Mérrou était un être ambitieux. Pour devenir et demeurer le meilleur pêcheur de son village, il avait toujours négligé sa famille. En retrouvant les siens, il leur a avoué que, dans le but d'amasser suffisamment de preuves pour convaincre le souverain d'Égypte de la splendeur et des richesses de son île, il s'était absenté durant une année entière. Avait-il au moins songé au chagrin que sa disparition avait pu causer chez ses proches ? Il faut croire que Nébet n'en était pas convaincue, et que, dans son cœur, Mérrou, malgré son retour, était bel et bien mort. Ses enfants et elle l'avaient longtemps pleuré. Ils avaient sans cesse veillé à livrer les offrandes devant son tombeau vide. Le pêcheur n'a également trouvé aucun allié parmi ses trois fils. Sa fille, qui avait à peine trois ans la dernière fois où il l'avait vue, ne le reconnaissait pas. Furieux, Mérrou a regagné le solide radeau qui lui avait permis de revenir sur sa terre natale. Il a campé quelques jours sur la grève avant de se rendre au port où se trouvait toujours l'une de ses petites barques. Des hommes l'ont aidé à la transporter jusqu'à la mer. Mérrou a déposé de nombreux paquets dans l'embarcation. Ces paquets fabriqués avec des feuilles de palmier doum contenaient des choses rares qu'il avait découvertes sur l'île. Mérrou a dit aux marins qu'il longerait la côte pour s'enfoncer dans le delta. Il avait l'intention de se rendre dans la vallée du Nil pour y rencontrer le roi Khâsekhemoui. Il est parti. Par la suite, il n'est jamais retourné dans son village...

Le souverain a reçu Mérou. Il a été impressionné par les choses que lui a montrées le pêcheur. Mérou a aussi parlé des merveilles qu'il avait vues sur l'île, et il a conclu un marché avec Khâsekhemoui. Si le roi désirait organiser une expédition, Mérou serait disposé à conduire ses équipages vers l'objet de sa découverte. En échange de l'île, il demandait des terres sur le sol d'Égypte. Il désirait également une bonne quantité d'or. Il exigeait aussi que l'île porte son nom. Le roi a dit que, si les paroles de Mérou étaient vraies, il promettait de le satisfaire. L'expédition s'est bien déroulée. À leur retour, les envoyés de Khâsekhemoui ont affirmé que le pêcheur n'avait pas menti. Le souverain a tenu sa promesse. Mérou est devenu riche. L'île ne l'intéressait plus. Il a délaissé la mer dans le but de se consacrer à ses terres. Toutefois, ses silos sont toujours restés vides. Les terres de Mérou étaient excellentes, mais il n'y a jamais rien semé. Il s'est plutôt mis à boire et à fréquenter des endroits peu recommandables. La légende dit qu'il a très vite dilapidé sa fortune. À sa mort, moins de dix ans plus tard, Mérou n'était plus qu'un misérable ivrogne. Il mendiait, il était affamé et il dormait sur le sol des rues d'Héliopolis.

— Mais, heureusement, une île portait son nom, intervint Montu d'une voix teintée d'ironie. Cet ivrogne était célèbre ! Comment a-t-il pu finir sa vie comme ça ? En plus, l'histoire de Mérou est devenue une légende. Je ne comprends pas trop pourquoi...

— Cet homme a toujours cherché la richesse, dit Sia. Pour devenir un pêcheur envié de tous, il a d'abord négligé ce qu'il avait de plus précieux : sa famille. Plus tard, une tempête l'a jeté sur une île luxuriante et, même s'il venait de frôler la mort, Mérou a songé à l'or plutôt que de s'empresse de rassurer les siens. Il a finalement obtenu cet or, mais son égoïsme lui avait déjà fait perdre son épouse et ses enfants. Une fois riche, Mérou a jugé qu'il n'avait plus besoin de se soucier de rien. Il a délaissé ses terres pour se consacrer uniquement au plaisir. Avant de mourir, pauvre et esseulé, Mérou aurait certainement aimé que Nébet, sa fille et ses fils soient auprès de lui. En outre, il avait possédé des champs et il devait maintenant mendier pour une poignée d'orge. La fin de ce récit est triste. Le ramasseur de

coquillages, malgré sa simplicité et sa peur de la mer, aura certainement connu un meilleur sort que ce pauvre Mérou. Les légendes ne sont pas toujours des récits traitant d'actes héroïques et de personnages vertueux, Montu. Celle de Mérou est en fait une leçon de vie.

Menna se grattait le menton d'un air songeur. Il demanda :

— Pour quelle raison le quatrième coffre s'est-il retrouvé sur l'île de Mérou ? Le grand prêtre à qui Djoser l'a confié a pris un grand risque en emportant les bijoux sur la grande mer. Si sa barque avait fait naufrage...

— Nous n'aurions eu aucune chance de les retrouver, compléta Leonis. Le vizir nous a raconté que le roi Khâsekhemoui avait vite abandonné l'idée d'exploiter les richesses de l'île de Mérou. À cette époque, le royaume était plutôt instable. Il a fallu attendre le règne de Djoser avant que des gens retournent là-bas. L'île n'était pas très vaste, mais son climat était parfait. Djoser comptait y planter de l'orge. Ainsi, en cas de grave sécheresse, les réserves de l'île pourraient venir s'ajouter à celles des Deux-Terres. Une centaine d'hommes et de femmes se sont embarqués volontairement pour l'île de Mérou. Un village et un temple y ont été construits. Selon le vizir Hemiounou, qui a déjà vu des dessins du paysage de l'île, la montagne qui la domine ressemble un peu à une pyramide. En riant, Pharaon a dit que le grand architecte Imhotep s'était peut-être inspiré de cette montagne pour bâtir le magnifique tombeau de Djoser... Des gens ont donc vécu sur l'île découverte par Mérou. Ils ont vite constaté que l'orge ne poussait pas bien à cet endroit. Malgré tout, leur aventure a duré sept ou huit ans. Puis, un jour, l'île s'est mise à trembler très fort. Ses habitants ont eu peur. Ils ont vu dans ce phénomène un message des dieux leur demandant de partir. Leurs barques étaient en bon état. Ils ont donc pu regagner l'Égypte par leurs propres moyens, Djoser les a reçus. Il les a écoutés et il les a crus. Finalement, le roi a décidé de renoncer à l'île de Mérou. Depuis, elle est redevenue déserte.

— Mais le coffre est resté là-bas, soupira Menna.

— Son gardien est mort sur l'île, expliqua l'enfant-lion. Sa sépulture s'y trouve encore. Le coffre a été dissimulé dans le

naos du temple que ces gens ont bâti autrefois. Si ce lieu de culte ne s'est pas écroulé depuis, nous n'aurons probablement aucun mal à retrouver les trois derniers bijoux.

— Rien n'est sûr, soupira Sia. Puisque Mykérinos ne m'a pas autorisée à doter le palais royal d'un bouclier surnaturel, Merab doit savoir que le coffre a été ouvert. Il connaît probablement notre prochaine destination. J'ignore si les adorateurs d'Apophis ont les moyens de naviguer vers l'île de Mèrou, mais nous ne devons pas rejeter cette éventualité.

— Nos ennemis ont beaucoup de moyens, dit Menna. Cependant, s'ils décidaient d'entreprendre un tel voyage, il serait très étonnant qu'ils parviennent à atteindre l'île de Mèrou avant nous. Il ne faut pas mésestimer les adorateurs du grand serpent, mais nous devons être réalistes ; les troupes de Pharaon sont certainement mieux organisées que celles de Baka. Parmi toutes les barques qui naviguent sur le Nil, celles du roi sont les plus rapides et les mieux conçues. Le vizir ne négligera aucun détail. Et puis, même si nous n'avons qu'une vague idée du nombre de combattants dont dispose Baka, nous pouvons être certains que, comparé à celui des soldats de l'Empire, leur nombre est négligeable. Ce genre d'expédition comporte son lot d'incertitudes. Elle ne peut être menée que par des hommes expérimentés. À mon avis, Baka n'est pas en mesure d'envoyer des guerriers d'élite au cœur de la grande mer. Si ces gaillards ne revenaient pas, ce serait une trop lourde perte pour lui. Il n'osera pas prendre ce risque.

— Tout dépend de l'influence que Merab exerce sur cet homme, répliqua l'enchanteresse. Maintenant que le sorcier de Seth s'est allié aux ennemis de la lumière, j'ai la conviction que Baka n'est plus maître de rien.

5

MERAB PRÉPARE SA REVANCHE

Entre le pouce et l'index de sa main droite, Baka emprisonna un petit fragment de bois qui s'était faufilé dans une maille de sa robe sombre. Il l'arracha d'un geste brusque et il s'en débarrassa d'une chiquenaude. Après quoi, il tourna lentement les yeux vers le vieillard qui se tenait près de lui. Le front soucieux, le maître du Temple des Ténèbres hocha la tête à quelques reprises avant de demander :

— Es-tu sûr de ce que tu avances, Merab ?

— Absolument, Baka, répondit le vieil homme d'une voix rauque et nasillarde. Il y a deux jours que je suis au courant.

— Ne pouvais-tu pas m'en parler plus tôt ?

— Si, mais j'ai préféré attendre. Hier soir, à ton retour de voyage, tu as appris que ta sœur était emprisonnée dans un cachot du temple. Tu étais fatigué et nerveux. Je désirais disposer de toute ton attention. Je m'en suis donc tenu à répondre aux questions que tu me posais au sujet de Khnoumit.

— Tout à l'heure, j'ai vu Khnoumit, dit le chef des adorateurs d'Apophis.

— Tu dois bien te douter que je ne l'ignore pas, Baka.

— Je lui ai raconté que Hay et Tati étaient morts. Pourrais-tu lire dans les pensées de ma sœur, là, maintenant ? Je veux savoir si elle m'a cru.

Les lèvres rêches de l'envoûteur tracèrent l'esquisse d'un sourire. Il inspira profondément, exhala un long soupir et annonça :

— J'ai déjà sondé l'esprit de Khnoumit. En ce moment, elle est convaincue que tu lui as menti à propos de Hay. C'est à

cause d'un petit détail qui, jusqu'à présent, m'avait échappé. Durant son voyage vers Edfou, Khnoumit apercevait chaque matin quelques cailloux alignés en bordure du chemin. Ces pierres lui signalaient que Hay suivait l'expédition.

Le maître s'asséna un violent coup de poing sur la cuisse. Il émit un grognement, mais il n'ajouta rien. Merab tenta de le rassurer en affirmant :

— Tu peux dormir tranquille, Baka. Malgré cette faible lueur d'espérance, ta sœur est très malheureuse. Sa vieille servante est morte. Elle l'aimait beaucoup. Et puis, Khnoumit ne sait pas que Tati est saine et sauve. Dans l'ombre de son cachot, mille questions viennent la tourmenter. Au fond, ce qui compte, c'est que tes hommes soient intervenus au bon moment...

— J'aurais tant aimé mettre la main sur Hay ! cracha Baka. N'y avait-il aucun moyen de le rejoindre ?

— Tu le sais bien, répliqua le vieillard. Il aurait fallu que je sois là-bas, avec tes envoyés. En tout temps, je pouvais savoir où se trouvait Hay, mais, d'ici, il m'était impossible de lancer tes hommes sur sa piste.

— Alors, que peux-tu faire, sorcier ? Ne pourrais-tu pas jeter un sort à ce sale traître ? Quoique cela m'étonnerait... La dernière fois où tu as usé de ta magie, tu as osé prétendre que le sauveur de l'Empire serait anéanti. Pourtant, tu as lamentablement échoué...

Le visage parcheminé de Merab se crispa et vira au pourpre. Le temps d'un souffle, l'idée de terrasser le maître lui traversa l'esprit. Baka disait vrai. Et rien n'eût pu rendre l'envoûteur plus furieux que l'évocation de ce récent échec. Un mois auparavant, le vieil homme avait utilisé ses pouvoirs pour plonger la fille du pharaon Mykérinos dans un profond sommeil. Mis à part Leonis, personne n'eût pu rompre cet envoûtement. Merab avait donc prévu que Sia convierait l'enfant-lion à intervenir pour sauver la princesse. Le sorcier avait eu la prétention de dire à Baka que son redoutable plan était parfaitement au point. Merab n'avait pas la certitude que Leonis mordrait à l'appât qu'il lui préparait. Il pouvait néanmoins prévoir que, si l'adolescent renonçait à libérer la princesse Esa du sort qui la retenait prisonnière, il serait, par la suite, accablé par le regret

de n'avoir rien tenté pour sauver la vie de celle qu'il aimait. Toutefois, Leonis n'avait pas hésité à se lancer au secours d'Esa. Le piège s'était donc refermé sur le sauveur de l'Empire. À partir de ce moment, il était condamné ; même la sorcière d'Horus ne pouvait plus lui venir en aide. Comment Merab eût-il pu prévoir que Chery, son propre serviteur, viendrait contrecarrer ses plans ? Le sorcier était à un cheveu de célébrer son triomphe lorsque ce petit imbécile avait tout gâché en brisant le bassin de terre cuite qui emprisonnait l'esprit d'Esa. En commettant cet acte insensé, Chery avait rompu l'envoûtement. Il s'était aussitôt enfui. Durant des jours, l'âme du vieux Merab avait survolé le désert dans l'espoir de localiser le fugitif. Ses recherches avaient été vaines. Depuis cet événement, le cœur du maléfique envoûteur était rempli de ressentiment. Les dernières paroles de Baka étaient venues attiser sa colère. Il dut faire un effort considérable pour se calmer. En apercevant la hargne qui étincelait dans les yeux de Merab, le maître des adorateurs du grand serpent prit conscience qu'il était allé trop loin. D'instinct, il recula d'un pas. Ce geste rasséréna un peu le vieillard qui éclata d'un rire fielleux. Il pointa un doigt accusateur vers l'homme qui ne put réprimer un gémissement de frayeur. Merab aboya :

— Tu trembles comme un chien battu, Baka ! Un pitoyable chien battu qui aurait commis l'erreur de mordre son maître ! Ne t'avise plus jamais de te moquer de moi ! Il me suffirait de claquer des doigts pour t'anéantir ! En douterais-tu ?

— Je... je suis dé... désolé, Merab, bégaya Baka. Sincèrement... je... je ne doute pas de ta puissance. Je n'en douterai jamais... Puisque tu peux lire dans mes pensées, tu peux certainement ressentir l'inquiétude qui m'habite. Le sauveur de l'Empire a déjà retrouvé neuf des douze bijoux de la table solaire. Sa mission est presque achevée ; et, jusqu'à maintenant, mes hordes ont été incapables d'arrêter ce gamin. Dernièrement, j'ai suivi ton conseil : j'ai ordonné aux adorateurs d'Apophis qui se trouvaient parmi les soldats de l'Empire de désert. Ces informateurs constituaient l'une de nos principales forces. La tâche d'infiltrer efficacement les rangs des armées du pharaon a été longue et difficile. Je sais que mes

sujets n'ont pas compris ma décision. Certains d'entre eux doivent même commencer à douter de ma raison. En outre, la sœur de Leonis était entre nos mains. Ma propre sœur a permis à cette pouilleuse de s'enfuir. La majorité de mes sujets croient toujours que Tati s'est noyée dans la piscine de notre domaine de Memphis. Mais, moi, je suis au courant de la trahison de Khnoumit. Je tremble de rage en songeant qu'elle a osé me trahir. J'ai été stupide ! Il faut me pardonner, sorcier. Tous ces tracas me portent sur les nerfs. Je devrais plutôt t'être reconnaissant, car, sans toi, ma sœur et ce traître de Hay auraient franchi ensemble la frontière sud.

Merab fit quelques pas sur les dalles sombres de sa tanière. Il revint vers Baka et s'immobilisa prêt de lui pour le toiser d'un long regard oblique dans lequel se mêlaient l'irritation et l'arrogance. Le maître baissa les yeux. L'envoûteur déclara :

— Tu me dois plus que de la reconnaissance, Baka. Si je n'avais pas pris la décision de combattre à tes côtés, ton autorité aurait sûrement déjà été remise en cause et tu aurais dû renoncer à tes projets. Sans moi, Tati n'aurait jamais été entre tes mains. J'ai guidé tes hommes vers l'atelier où elle besognait. Sans moi, tu ne saurais rien de ce qui se passe au palais de Memphis, car l'espion qui te transmettait des renseignements en provenance de la grande demeure a été démasqué. Sans mes informations, comment aurais-tu pu suivre la progression de la quête du sauveur de l'Empire ? De plus, tu peux être certain que, si je ne m'étais pas allié à toi, personne n'aurait pu empêcher Leonis d'atteindre son objectif. La dernière fois que j'ai tenté d'éliminer ce garçon, mon petit serviteur a fait une grosse bêtise. Il a accidentellement heurté le fragile bassin dans lequel se trouvait l'esprit envoûté de la princesse. N'eût été cette maladresse, l'enfant-lion ne serait plus de ce monde. Chery savait que je ne lui pardonnerais jamais ce faux pas. Il s'est enfui en s'enfonçant dans le désert. Il n'a pas survécu. Ma seule erreur a été de demander à ce nabot de me prêter assistance...

Le sorcier s'interrompit. Son regard devint vague et il se réfugia dans un long silence méditatif. Il avait menti à Baka, car il était hors de question d'avouer à quiconque que le petit Chery avait défié son autorité. Le bris du bassin n'avait rien eu

d'accidentel. Cette nuit-là, Chery avait agi de façon délibérée en utilisant un maillet de pierre pour rompre la paroi de terre cuite du vaste récipient. Qu'est-ce qui avait poussé le misérable serviteur à agir ainsi ? Merab n'avait aucun moyen de le savoir. Il n'avait pas retrouvé Chery. Il tentait de se convaincre que le désert avait eu raison de lui, mais, si ce ridicule moucheron s'était dirigé vers la vallée du Nil, il était probablement toujours vivant. Merab l'imaginait : dissimulé dans un bosquet, nu comme un ver et tremblant de peur à l'idée que son maître le retrouvât bientôt pour lui faire payer son inqualifiable geste. Cette image n'apportait pourtant aucun réconfort au sorcier. Car s'il vivait toujours, Chery comprendrait bien assez tôt que Merab avait perdu sa trace. Personne n'eût pu échapper ainsi à l'envoûteur. Mais Chery était un être différent. Il était le fils de Sia, la sorcière d'Horus. En grandissant, il eût été censé devenir un très redoutable sorcier. Or, pour quelque obscure raison, il n'avait jamais été ne fût-ce que l'ombre de ce personnage exceptionnel. Après l'enlèvement de l'enfant, Merab avait constaté qu'il ne vieillissait pas. Puisque ses pouvoirs devaient se manifester durant sa puberté, le fils de Sia, outre le fait qu'il était immortel, était toujours demeuré un vulgaire petit être sans don particulier. Néanmoins, au cours des cinquante dernières années qu'il avait passées en compagnie de Merab, Chery avait acquis la faculté de se soustraire aux fouilles mentales de son maître. Le petit en avait-il été conscient ? Le sorcier n'en doutait pas. Et, même si elle puisait sa source dans une infime parcelle de magie, cette barrière psychique avait toujours eu pour effet de contrarier le vieillard. À présent, elle le remplissait d'une indignation aussi lourde qu'impuissante.

Plongé dans ses réflexions, Merab fixait le vide en marmonnant une suite de paroles chuintantes et presque inaudibles. Il semblait avoir oublié la présence du chef des adorateurs d'Apophis. Ce dernier se racla la gorge. Le vieux sursauta légèrement. Il tourna les yeux vers Baka en affichant l'air hagard d'un dormeur subitement extirpé du sommeil. Il émit ensuite un râle bref, et un sourire fendit son visage sillonné de rides comme une datte séchée.

— Pardonne-moi, Baka, dit-il. Je songeais aux supplices que j'aurais aimé faire subir à ce moustique si le désert n'avait pas déjà fait le travail... Cette nuit-là, je n'aurais pas dû lui demander de m'aider. Leonis était vraiment à ma merci lorsque Chery a trébuché pour aller s'écraser contre la paroi du bassin. L'enfant-lion a eu beaucoup de chance. Seulement, de semblables coups du sort n'ont rien de coutumier. La prochaine fois, le sauveur de l'Empire ne s'en sortira pas. Tu devras simplement veiller à me fournir des hommes et des bateaux.

— Mes combattants ne se sont jamais aventurés au large de la grande mer, Merab. Je peux aisément et rapidement te fournir des barques et des rameurs, mais, pour entreprendre un tel voyage, tu aurais besoin de marins expérimentés...

— Ne t'inquiète pas, Baka, lança le sorcier en fouettant l'air de ses doigts longs et noueux, je saurai guider tes hommes. D'après moi, l'enfant-lion et ses compagnons ne seront pas en mesure de prendre la mer avant trois semaines. Je tiens à atteindre l'île de Mérou bien avant eux. J'aimerais partir dans dix jours. Serait-ce possible ?

— Ça ne me laisse pas beaucoup de temps, soupira le maître en se massant les tempes. Malgré tout, j'estime que je pourrai te satisfaire... C'est étrange, j'ai occupé le trône d'Égypte durant sept ans, et je n'ai jamais entendu parler de cette île.

— Ton cousin Mykérinos l'a connue grâce à son vizir. Les archives du royaume contiennent de nombreux rouleaux de papyrus qui traitent de cette petite île. De nos jours, la légende du pêcheur Mérou est surtout racontée dans les villages de marins. Cependant, le vizir Hemionou, qui éprouve une véritable passion pour les choses du passé, la connaît depuis longtemps. Les archives lui ont presque tout appris sur l'histoire de l'île. Il sait notamment qu'une montagne s'élève au milieu et que, durant le règne de Djoser, des habitants d'Égypte y ont vécu. Des papyrus stipulent que ce peuple a tenté de cultiver de l'orge sur la terre fertile de ce petit paradis. Cette expérience n'a pas donné de très bons résultats. On raconte que, après quelques années de labeur quasi inutile, la montagne s'est mise à trembler et que, apeurés, les gens de l'île ont tous regagné l'Égypte. Mais aucun des nombreux papyrus poussiéreux que le

vizir Hemiounou s'est plu à déchiffrer ne parle de la centaine de personnes qui ont été abandonnées là-bas. Ce matin, durant plusieurs heures, j'ai visité l'île en esprit. Les descendants de ces oubliés la peuplent toujours. Avec le temps, ils se sont divisés en deux tribus. L'une d'elles est restée fidèle aux divinités que louaient leurs ancêtres. L'autre groupe voue plutôt un culte au dieu du feu qui fait trembler la montagne. Ces deux peuplades sont ennemies. Elles partagent toutefois un sentiment commun : elles détestent l'Égypte. Cette antipathie plus que centenaire provient de la rage qu'ont ressentie leurs prédécesseurs en comprenant qu'ils ne verraient plus jamais la terre des pharaons. Lorsque les barques de Mykérinos atteindront l'île de Mérou, j'ai l'impression que leurs équipages seront très mal accueillis. Leonis et son escorte devront sans doute défendre chèrement leur vie.

— Notre expédition ne risque-t-elle pas de connaître le même sort ?

— Je serai du voyage, Baka. Je sais précisément ce qui nous attend en ce lieu. J'ai un plan. J'espère simplement que Leonis pourra échapper aux habitants de l'île. Je tiens à m'occuper personnellement du sauveur de l'Empire. Là-bas, il reverra l'une de ses vieilles connaissances.

Le maître des adorateurs du grand serpent demanda :

— Parlerais-tu de Hapsout, sorcier ? Serait-il déjà prêt à passer à l'attaque ? Sa transformation ne devait-elle pas durer trois mois ?

— Lorsque le moment viendra, Hapsout sera prêt. Sa métamorphose se déroule mieux que prévu. Quand je la libérerai, la créature qu'il sera devenu sera bien assez puissante pour accomplir sa tâche... Crois-moi, Baka, le mot « horreur » est trop faible pour décrire ce que vivra Leonis sur l'île des Oubliés.

6

LES LIONS S'AMUSENT

Au point du jour, le camp des combattants du lion grouillait déjà d'activité. En s'éveillant, Leonis et Montu avaient tous deux éprouvé une certaine confusion ; les bruits qui les entouraient n'étaient pas sans évoquer ceux du chantier du palais d'Esa où, durant de fort pénibles années, ils avaient besogné comme esclaves. La veille, Menna avait invité ses amis à dormir dans sa demeure. Il s'agissait d'une petite habitation de torchis, meublée seulement d'une table basse, d'un tabouret bancal et de quelques nattes usées, épineuses et cassantes. Lorsque l'enfant-lion et son fidèle ami s'étaient levés, Menna n'était plus avec eux. Avant de sortir à leur tour, les adolescents avaient mangé un peu de pain d'épeautre. Ensuite, ils avaient quitté la cahute pour se mêler à l'effervescence qui régnait au-dehors.

Comme l'avait mentionné Menna à l'arrivée de ses compagnons, le camp était en très piteux état. Malgré tout, il était impressionnant de voir tous les hommes qui s'y affairaient. Le sauveur de l'Empire savait que Menna avait choisi quatre cent trente-trois guerriers. Mais, en voyant la foule qui peuplait l'enceinte, la force que représentaient les combattants du lion devenait une évidence. À première vue, les soldats se ressemblaient tous. Ils étaient jeunes, grands et musclés. Leur crâne était rasé et leurs traits exprimaient une volonté farouche qui avait quelque chose d'intimidant. Malgré la fraîcheur matinale, une forte odeur de sueur flottait dans l'air. Leonis et Montu traversèrent le camp en éprouvant l'étrange impression d'être invisibles. On leur lança bien quelques regards furtifs, mais aucun des combattants ne les salua. Montu se pencha sur l'épaule de son ami pour lui glisser à l'oreille :

— Ces types semblent plus désagréables qu’une rage de dents. Qu’est-ce que Menna leur a fait, à ton avis ? Si l’un de ces soldats osait sourire, mériterait-il le fouet ?

— Je n’en ai aucune idée, répondit Leonis. J’avoue que je suis un peu étonné. Si je ne savais pas que ces hommes sont de notre côté, je ne me sentirais pas en sécurité dans cette enceinte.

— Si nous faisons semblant de nous amuser, crois-tu que ces figures de granit nous jetteraient aux crocodiles ?

— On ne sait jamais, fit l’enfant-lion en réprimant un fou rire. Selon moi, ils n’oseraient peut-être pas aller aussi loin. Je crois plutôt qu’ils se contenteraient de nous... lapider. Après tout, puisque nous sommes ici c’est parce que nous faisons partie de cette tendre famille, non ?

Devant les deux amis, un personnage beaucoup plus âgé que les autres donnait des directives à un groupe de combattants. Comme tous les guerriers, il avait le crâne rasé. Il s’exprimait d’un ton ferme et ses gestes étaient prompts. Ceux à qui il s’adressait hochaient la tête avec respect. À n’en pas douter, il s’agissait d’un supérieur. En apercevant Montu et Leonis, l’homme releva sèchement la tête. Sa figure devint rouge de colère. D’une poussée, il écarta un soldat qui se tenait devant lui. Il fonça ensuite vers les adolescents. En braquant sur eux un regard hargneux, il lança :

— On ne vous a peut-être pas appris les règles, mes chatons ?
Le sauveur de l’Empire bredouilla :

— Nous... nous n’avons pas...

— Ferme-la ! s’exclama le supérieur. Pour l’instant, ton petit camarade et toi avez moins de valeur qu’une crotte de babouin ! Dites-le haut et fort pour que les autres vous entendent bien !

— Quoi ? s’indigna Leonis en roulant des yeux stupéfaits. Vous n’espérez tout de même pas... ?

— Tu m’as parfaitement compris, mon chevreau ! Je veux vous entendre crier que vous valez moins qu’une gluante et malodorante crotte de singe ! Ce n’est pourtant pas si difficile !

— Vous vous trompez, répliqua calmement l’enfant-lion. Nous sommes des amis du commandant Menna et...

Le supérieur lui coupa la parole en s'esclaffant. Dans un claquement, sa paume percuta son crâne lisse. Emporté par son puissant rire, il se plia en deux et se frappa les cuisses avec énergie. On eût dit qu'il venait d'entendre la plus hilarante des anecdotes. Ce petit jeu dura un court moment. Soudain, l'homme cessa de rire et se redressa. Sa figure rougeaude était maintenant figée dans une expression sinistre. Il serrait les mâchoires et grinçait des dents. D'une voix blanche, Montu chuchota :

— Au moins, nous savons maintenant que ces faces de pierre sont capables de rigoler.

Cette remarque n'échappa guère au supérieur. Il inspira profondément et avança son visage cramoisi et suintant à un doigt de celui de Montu. Son haleine empestait l'ail et le poisson avarié. Le garçon déglutit de crainte et il grimaça de dégoût. Mordant dans chacune des syllabes qui fusaient de sa bouche tordue en déchaînant de répugnantes éruptions de salive, l'homme lança :

— Tu es très drôle, petit morveux. Sache que, ici, les farceurs dans ton genre sont très appréciés... car nos lions adorent se faire les griffes dessus ! Malheureusement, les plaisantins comme toi ne survivent jamais bien longtemps...

— Ça suffit ! lâcha sèchement Leonis. Allez chercher le commandant Menna ! Il vous dira qui nous sommes !

Le désagréable personnage se redressa. Il fixa le sauveur de l'Empire en feignant la stupeur. Puis, d'un seul coup, sa figure se détendit. Il dodelina de la tête, esquissa un sourire bienveillant et affirma :

— Je sais qui vous êtes, mes chatons. Que croyez-vous que le commandant Menna pourrait m'apprendre à votre sujet ? S'il était là, il me dirait que vous êtes de jeunes effrontés qui ont rejoint ce camp pour jouer les vaillants guerriers, mais qui, probablement, brailleront comme des veaux dès qu'ils écorcheront l'un de leurs fragiles genoux. Seulement, ça, je le sais déjà... Ici, mes fillettes, on ne s'amuse pas. Ici, on se tient droit comme une flèche, on ne réplique pas à ses supérieurs et on respecte les règles...

L'homme leva brusquement la main. Deux colosses empoignèrent Montu et Leonis. Les adolescents tentèrent de se dégager, mais la force des gaillards qui les clouaient sur place était vraiment impressionnante. Ils durent vite renoncer à se débattre. Devant eux, le supérieur fouilla dans le revers de son pagne pour en sortir un objet rectangulaire qui accrocha un rayon du soleil matinal. Il s'agissait d'une mince lame de cuivre aux tranchants affûtés. Un large sourire révélait les dents jaunâtres de l'homme. Celui-ci remua les sourcils d'un air narquois avant de continuer :

— Les règles sont importantes. La première d'entre elles consiste à se raser le crâne dès que l'on pose un pied à l'intérieur de ce camp. Vous avez dû oublier ce détail, mes chatons. Mais la chance vous sourit. Car, à l'occasion, j'aime beaucoup rendre de petits services aux jeunes recrues indisciplinées. Je vais donc m'occuper de vos jolies têtes ! Je vous conseille de ne pas bouger, sinon je pourrais vous entailler la peau. Vous ne voudriez pas que votre crâne soit plein de coutures comme une outre, n'est-ce pas ?

L'homme s'approcha de Montu. En respirant très fort, il avança lentement la lame vers la tête du garçon, qui put facilement distinguer les hiéroglyphes qui la décoraient. En tapant des pieds, l'infortuné hurla à pleins poumons :

— Lâchez-moi ! J'ai la rage ! Si vous touchez à un seul de mes cheveux, je vais vous mordre ! J'ai la rage, je vous dis ! Mennaaaaaa ! Mennaaaaaa ! Un fou veut nous raser la tête ! À l'aide ! Mennaaaaaaaaaaaaa !

Montu sentit la main qui le retenait se desserrer légèrement. Il parvint à dégager son bras gauche, et il asséna quelques fougueux coups de coude sur la cuisse du combattant qui essayait de l'empêcher de bouger. Ce dernier demeura solide comme un rocher. Pourtant, il relâcha subitement son étreinte. Montu s'affala de tout son long sur le sable. Il se releva vite en brandissant les poings et en bombant le torse. Ce qui arriva ensuite le plongea dans l'ahurissement le plus complet. Leonis, toujours retenu par un soldat, éclata d'un rire sonore. Le colosse libéra l'enfant-lion et pouffa à son tour. Foudroyé par un puissant accès d'hilarité, l'homme à la lame de cuivre laissa

choir son outil et tomba à genoux. De grosses larmes rampaient sur ses joues. Comme pour réclamer un répit, il frappait le sol d'un poing impétueux. Il renifla puissamment à trois reprises. On eût dit que les nombreux combattants qui avaient assisté à la scène n'avaient attendu que ce signal de leur supérieur. Le roulement de leurs rires virils et conjugués vint subitement couvrir tous les bruits de l'enceinte. Sans savoir d'où il venait, Montu vit Menna fendre la foule pour s'approcher de lui. Comme tous les autres, le jeune commandant s'amusait beaucoup. Comprenant enfin qu'il avait été victime d'une énorme plaisanterie, le garçon baissa les poings et hocha la tête d'un air vexé. Sans perdre son sourire, Menna lui demanda :

— Tu m'as appelé, mon vieux Montu ?

— Vous êtes vraiment très drôles ! s'écria l'adolescent en tapant du pied. Ah ! c'est fou comme je m'amuse ! Et Leonis qui était au courant ! Faux frère ! Vous n'avez rien de mieux à faire que de vous moquer de moi ? Au lieu de me regarder comme ça et de s'amuser comme des gamins, ces soldats ne devraient-ils pas s'entraîner au combat et reconstruire cet affreux campement ? À moins que... Ah ! je sais ! Vous espérez battre les adorateurs d'Apophis en leur préparant des plaisanteries qui les feront mourir de rire ! Dans ce cas, vous devriez vous nommer « les farceurs du lion » ou « les amuseurs du lion » ! Et puis, pourquoi avoir choisi le lion pour vous représenter ? À mon avis, le singe aurait été un bien meilleur choix !

Montu se tut. Autour de lui, les visages n'avaient rien perdu de leur bonne humeur. En faisant de gros efforts pour ne pas rire, le sauveur de l'Empire déclara :

— Calme-toi, Montu. Ce n'était qu'une plaisanterie. Il n'y a vraiment pas de quoi... s'arracher les cheveux.

Cette boutade provoqua quelques roucoulements dans le groupe de guerriers. Montu baissa les yeux et fixa la lame de cuivre qui reposait toujours sur le sable durci. La colère l'avait quitté. À présent, il peinait pour conserver son sérieux. Menna fit mine de ne pas remarquer ce changement. Il se tourna vers l'enfant-lion pour soupirer :

— Je crois que notre ami est vraiment fâché, Leonis. J'espère qu'il nous pardonnera vite... Cette farce a offensé Montu, mais

elle n'aura pas été inutile. Elle m'aura au moins inspiré le cri de guerre des combattants du lion...

— Vraiment ? fit Leonis.

— Oui, approuva le commandant. Et ce cri nous permettra sûrement de terroriser nos ennemis. Selon moi, quand nous passerons à l'attaque, les adorateurs d'Apophis perdront tous leurs moyens en entendant nos braves guerriers rugir d'une seule et même voix : « Mennaaaaaaaaaaaaa ! »

Le hurlement nasillard, perçant et enrôlé du jeune homme ressemblait à s'y méprendre à celui de Montu. Pour en rajouter, Menna accompagna son imitation d'une pose guerrière et menaçante qui ne s'harmonisait pas du tout avec ce long cri de canard furieux. Un nouveau déferlement de rires gras fit vibrer l'enceinte. Montu ne put se retenir davantage. L'éclat de son rire se mêla au tumulte. Il se laissa mollement tomber sur le sol et il commença à se tortiller comme un poisson hors de l'eau. Lorsqu'il fut enfin en mesure de reprendre son souffle, il aperçut le supérieur qui ramassait sa lame. L'individu s'avança vers lui et lui tendit la main pour l'aider à se relever. Le garçon s'agrippa à sa poigne vigoureuse et, aussitôt, il fut debout. L'homme lui toucha l'épaule.

— Bienvenue parmi nous, mon garçon ! lança-t-il. Je suis le lieutenant Taousrê ! J'espère que tu ne m'en veux pas trop...

— Non, monsieur, le rassura Montu en balayant le sable qui salissait son pagne. Mais, pour tout vous dire, vous m'avez fait très peur. Vous aviez l'air tellement sérieux !

— J'ai peut-être exagéré un peu, admit le lieutenant. Ce que tu ne sais pas, c'est que, pendant qu'il faisait mine de protester, Leonis m'encourageait du regard.

— Faux frère ! répéta Montu en tirant sa langue à l'enfant-lion. Tu es sûrement responsable de cette plaisanterie...

— On ne peut rien te cacher, mon vieux, avoua Leonis. Cette idée m'est venue hier soir. J'en ai discuté avec Menna. Ce matin, tandis que nous dormions encore, il a tout organisé. Le lieutenant Taousrê a été plus que convaincant !

Montu approuva de la tête et renchérit :

— Les combattants du lion n'ont rien à lui envier. Tout à l'heure, en voyant la tête que ces gaillards faisaient, j'ai réellement songé que le bonheur était interdit dans ce camp.

D'une voix suffisamment basse pour que les soldats ne perçussent pas ses paroles, Taousrê expliqua :

Nous passerons de longs mois dans ce repaire sans pouvoir le quitter. Il ne faudrait surtout pas que cet endroit finisse par ressembler à une prison. Nos soldats sont tous de vaillants volontaires. Avant de rallier ce camp, chacun d'eux était au courant des sacrifices qu'il devrait consentir. Mais, entre ce que l'on croit pouvoir subir et ce que l'on peut réellement tolérer, il y a souvent un fossé aussi large que le grand fleuve. Ces hommes travailleront et s'entraîneront beaucoup. Ils vivront comme en exil au cœur de leur propre patrie. Le sable de cette enceinte sera vite imbibé de leur sueur, de leurs larmes et de leur sang. Ces braves seront forcés d'endurer ces désagréments sans broncher, tout en sachant que, lorsqu'ils quitteront ce camp pour accomplir leur unique mission, ils seront nombreux à mourir. Malgré leur bonne volonté, je suis certain que beaucoup d'entre eux auront parfois l'impression d'avoir fait, une énorme erreur en se joignant à nous. Leur séjour ici sera pénible. Nous les encourageons fortement à s'amuser, sinon nous aurions vite droit à une révolte. En outre, le rire noue des liens. Pour le moment, ces guerriers se connaissent peu. Nous voulons qu'ils deviennent des frères. Car un homme est toujours prêt à se sacrifier pour un frère.

Autour d'eux, les combattants du lion se dispersaient. Menna déclara :

— Mes compagnons savent très bien ce que vous voulez dire, lieutenant. J'ai souvent combattu aux côtés de Leonis et de Montu. Notre amitié a fait de nous une solide et infailible équipe.

— C'est vrai ? s'étonna Taousrê. Je savais que ces jeunes gens étaient vos amis, commandant Menna, mais j'ignorais qu'ils étaient déjà... habitués au combat. Bien entendu, vu qu'ils ont pénétré dans cette enceinte, je ne pouvais qu'en déduire qu'ils étaient des nôtres. Toutefois, j'ai pensé que vos compagnons étaient simplement venus afin de vous transmettre des

directives en provenance du palais. Montu et Leonis sont bien jeunes. Certaines de nos recrues n'ont pas seize ans, mais ces garçons sont encore loin d'être des combattants aguerris.

— Mes amis possèdent des dons particuliers, dit Menna. Pharaon les a désignés pour accomplir une mission qui doit à tout prix rester un secret. Je suis chargé de les assister. C'est d'ailleurs pour cette raison que je m'apprête à quitter le camp. Et puis, lieutenant, étant donné que je n'ai moi-même que dix-neuf ans, ne me trouvez-vous pas trop jeune pour diriger ces troupes ?

— Cela m'a effleuré l'esprit, admit Taousrê. Mais, en vous voyant à l'œuvre, j'ai pu constater que Pharaon avait fait le bon choix... Si vous le permettez, commandant, je dois maintenant retourner à ma tâche...

Le chef des combattants du lion approuva d'un signe de tête. Taousrê salua cordialement Leonis et Montu avant de tourner les talons. En le suivant des yeux, Menna murmura :

— Taousrê est très compétent. Et puis, j'ai rarement rencontré un meneur d'hommes aussi sympathique que lui.

— Sans doute, maugréa Montu en pinçant les lèvres. Il est bien gentil... Mais son haleine pourrait faire vomir un chacal.

LA DÉCEPTION DE RAYA

Il y avait maintenant seize jours que le sauveur de l'Empire et ses compagnons étaient revenus du camp des combattants du lion. Tandis que le vizir Hemiounou veillait aux préparatifs de leur prochain périple, Leonis, Montu et Menna, profitant des bienfaits qu'offrait la vie dans l'enceinte du palais royal de Memphis, étaient tant bien que mal parvenus à chasser la nervosité qui les étreignait à l'approche de leur voyage au cœur de la grande mer. En songeant qu'ils devraient bientôt affronter cette immense étendue imprévisible et inconnue, les jeunes gens nourrissaient bien quelques inquiétudes. Toutefois, la principale cause de leur fièvre venait du fait que cette nouvelle aventure scellerait l'issue de leur importante mission. L'enfant-lion et ses amis étaient sûrs de réussir. Jusqu'à ce jour, leur quête avait été ardue. La souffrance, l'horreur et le désespoir avaient jalonné le chemin qu'ils avaient parcouru pour retrouver les neuf premiers bijoux de la table solaire. Mais, bientôt, cette longue consécution d'épreuves prendrait fin. Ils pouvaient le ressentir dans chaque fibre de leur être. Et, en réalisant qu'ils étaient aussi près du but, ils eussent aimé pouvoir accélérer les choses. La sorcière d'Horus partageait leur optimisme. De surcroît, elle répétait souvent aux aventuriers que leur voyage vers l'île de Mérou se déroulerait bien. La mer avait peu de secrets pour le peuple de Sia. La femme avait une grande connaissance de la science des Anciens. Elle assurait que, grâce à ses indications, les barques atteindraient l'île de Mérou sans avoir rencontré le moindre danger.

Étendu dans l'ombre d'un grand sycomore, Leonis était sur le point de s'assoupir lorsqu'il perçut le bruissement d'un pas léger qui foulait l'herbe non loin de lui. Il ouvrit les yeux et fut

aveuglé par le soleil de ce chaud après-midi. Une silhouette vint s'interposer entre l'enfant-lion et l'astre du jour. Afin de remédier à son éblouissement, l'adolescent se frotta énergiquement les paupières. Il reconnut sa servante Raya lorsqu'elle lui demanda :

— Puis-je te tenir compagnie un moment, Leonis ?

Le sauveur de l'Empire acquiesça dans un bâillement :

— Bien sûr, mon amie. J'allais m'endormir. Depuis quelques jours, je paresse comme un gros chat trop nourri. Si ça continue comme ça, je me mettrai bientôt à ronronner.

La domestique eut un petit rire. Le lin de sa longue robe frissonna lorsqu'elle la releva à mi-cuisse pour s'agenouiller. Leonis huma une bouffée de parfum délectable qui vint affadir brièvement ceux de la terre et de l'herbe humide. Raya s'attarda un moment à la contemplation d'un minuscule papillon qui, de ses ailes insuffisantes, battait la faible brise comme s'il se fut agi d'une furieuse tempête. Leonis s'appuya sur un coude. Il décela une ombre de chagrin dans la jolie figure de la jeune fille. Cette dernière laissa le papillon à son vol laborieux pour poser les yeux sur l'enfant-lion. Dans un soupir, elle annonça :

— Aujourd'hui, on m'a confirmé ce que je redoutais depuis plusieurs semaines... Quand la princesse Esa s'est remise de sa mystérieuse maladie, Mérit et moi n'avons pas pu la voir. La reine Khamerernebtj nous a dit que sa fille allait bien, mais qu'elle avait besoin de reprendre des forces avant d'être disposée à recevoir des visiteurs. Par la suite, chaque fois que nous y sommes retournées, les gens de la cour nous répétaient la même chose. Tout à l'heure, je me suis de nouveau rendue au palais... J'ai croisé Pharaon. Contrairement aux autres, Mykérinos n'a pas hésité à me dire la vérité. Il m'a appris que, désormais, ma sœur et moi ne serions plus autorisées à fréquenter Esa... Je ne comprends pas ce qui a pu pousser le roi à prendre une telle décision. Esa est une amie d'enfance. Et puis, nous avons toujours agi convenablement dans la grande demeure.

— Ta sœur Mérit et toi n'avez rien à vous reprocher, ma douce Raya. Pharaon sait maintenant que sa fille m'aime. Cette

situation est loin de lui plaire. Je crois qu'il veut éviter que je communique avec la princesse en me servant de vous.

— Comment a-t-il pu savoir qu'Esa t'aimait, Leonis ? Mérit et moi avons toujours été très discrètes à ce sujet. Je te prie de me croire.

— Je n'en doute pas, fit l'adolescent en posant sa paume sur le poignet délicat de la jeune fille. En fait, c'est Esa elle-même qui est responsable de cette situation...

Leonis s'interrompt un moment. Même si elle avait déjà vaguement entendu parler de Merab, Raya ignorait que ce maléfique personnage avait envoûté la princesse. La nuit durant laquelle, dans le but de la libérer du sort que lui avait jeté le vieux sorcier, le sauveur de l'Empire avait rejoint Esa dans ses rêves, la jeune fille et lui avaient frôlé la mort de très près. Cette terrifiante aventure avait semblé durer une éternité. Pourtant, dans le monde réel, il ne s'était écoulé que quelques heures. En compagnie de Sia, Leonis était rentré chez lui aux premières lueurs de l'aube. Seuls Montu et Menna les attendaient devant le porche. Tati et les jumelles dormaient dans le quartier des femmes. Elles n'avaient donc rien soupçonné des événements qui venaient de se dérouler au palais royal. Le mal virulent qui avait accablé Esa avait été mis, par les médecins de la cour, sur le compte d'une piqûre d'insecte. Leonis éprouvait beaucoup d'affection pour Raya et sa sœur jumelle Mérit. Il avait confiance en elles. Néanmoins, il jugeait qu'il ne pouvait leur dire la vérité au sujet de l'envoûtement de la fille de Mykérinos. S'il l'avait fait, les servantes auraient pu en discuter entre elles, et l'enfant-lion n'avait pas envie que sa petite sœur Tati fût témoin d'une semblable conversation. Il y alla donc de cette explication :

— L'étrange maladie de la princesse l'a plongée dans un profond sommeil. Esa était fiévreuse et elle délirait. Sans en avoir conscience, elle a crié mon nom. Elle a aussi dit une foule de choses qui ont renseigné son père sur notre amour... Mykérinos a fouillé sa chambre. Il a découvert des rouleaux de papyrus révélant tout des sentiments qu'Esa ressent pour moi. Le roi m'a convoqué au palais. Il m'a interrogé et je lui ai tout avoué. Depuis ce moment, je sais que je dois oublier mon rêve

d'épouser Esa sur la terre d'Égypte. Si la princesse ne renonçait pas à moi, Pharaon la renierait. Esa serait condamnée à l'exil. Pour unir nos vies, nous devrions partir. Mais, afin d'éviter d'en arriver là, le roi fera tout pour tenter de convaincre la princesse d'épouser un personnage de son rang. J'aurais beau sauver son royaume de la fin des fins, Mykérinos me trouverait toujours indigne de sa chère fille.

— Je suis désolée, Leonis, chuchota tendrement la domestique. Après tout ce que tu as accompli, je croyais bien que Pharaon ne pourrait pas te refuser la main d'Esa... L'exil est un châtiment terrible pour un habitant des Deux-Terres. Esa est forte, mais elle n'a jamais connu autre chose que son existence de princesse. En songeant à l'inconfort et aux privations qu'entraînerait la punition de son père, pourrait-elle s'entêter longtemps ?

Avec assurance, Leonis déclara :

— J'ai la certitude qu'Esa abandonnera cette vie. Lorsque l'Égypte sera sauvée, nous la quitterons. Puisque sa fille en aura décidé ainsi, Mykérinos ne s'y opposera pas. Il m'en a fait la promesse.

— Et Tati ?

— Ma petite sœur viendra avec nous, évidemment.

Un voile d'inquiétude était venu assombrir les traits de la servante. Leonis crut bon de préciser :

— Ne t'en fais pas, douce Raya. Mérit et toi, vous resterez ici. Quand je partirai, je n'aurai d'ailleurs plus le moindre privilège. Et, même si je pouvais le faire, je ne vous demanderais jamais de quitter la terre des pharaons.

Sur un ton un peu trop tranchant, Raya jeta :

— Il ne s'agit pas de Mérit et de moi, Leonis. Je pense plutôt à ta petite sœur. Ne crois-tu pas que Tati mériterait un meilleur sort ? Elle est bien, ici. Si tu veux réellement son bonheur, comment peux-tu songer à la condamner à une vie de vagabondage ?

Les paroles de la servante médusèrent l'enfant-lion. Il ne dit rien et baissa les yeux. Raya continua sur sa lancée :

— Je sais ce que tu vas me dire, Leonis. Tu vas me dire que ta sœur et toi n'étiez que des esclaves avant de venir habiter dans

l'enceinte de ce palais. Tu vas aussi me dire que la vie vous a habitués à la souffrance et que les privations ne vous font pas peur. Sache que tu peux très bien affirmer tout cela en ton nom, mon ami, mais tu ne peux pas parler au nom de Tati. Que ça te plaise ou non, ta petite sœur aime sa nouvelle vie. Malgré ce qu'elle a vécu, Tati est née pour les joies du cœur. En l'observant, il est facile de s'en rendre compte. Toi, tu ne cesses d'évoquer ton passé difficile pour te moquer des bienfaits que Pharaon t'a offerts. Mais, chaque fois que, devant Mérit et moi, tu prétends que toutes ces choses n'ont aucune importance, tu nous offenses. Lorsque tu es venu habiter dans ta demeure, j'ai dit, sans savoir d'où tu venais, des choses méprisantes à propos des esclaves. Ma jumelle et moi considérions qu'un esclave avait moins de valeur qu'un âne, tu te rappelles...

Le sauveur de l'Empire fit oui de la tête. La domestique pleurait doucement. Elle renifla avant de poursuivre :

— Maintenant, j'ai l'impression que c'est toi qui nous méprises, Leonis. Il y a de la vanité dans tes paroles lorsque tu parles des souffrances que tu as dû endurer. J'ai le sentiment que tu cherches à nous faire voir à quel point ce qui est essentiel pour nous est ridicule pour toi. Nous vivons, ma sœur et moi, selon les valeurs que nos parents et nos maîtres nous ont transmises. Bien sûr, nous ne sommes sans doute que de stupides capricieuses... Il n'est pas donné à tout le monde de pouvoir besogner sur un chantier pour apprendre ce qu'est la vraie vie...

Ces paroles firent sursauter l'enfant-lion. Il ébaucha un sourire chargé d'amertume et répliqua :

— Je ne suis pas fier d'avoir besogné comme esclave, Raya. Avant la mort de nos parents, Tati et moi n'avions jamais manqué de rien. Sur le chantier, je rêvais souvent de choses aussi banales qu'un pagne propre ou un bout de pain frais. Je rêvais de choses que j'avais à peine remarquées lorsqu'elles faisaient encore partie de mon quotidien. Quand ma mère Henet faisait rôtir une oie, la maison sentait bon. Ça me plaisait, mais je m'y étais habitué. Il n'y avait rien d'extraordinaire là-dedans. Mais, un jour, sur le chantier du palais d'Esa, des gardes ont fait rôtir quelques oies à proximité de l'atelier aux

ornements où je sculptais la pierre. Tous les esclaves qui se trouvaient dans l'atelier ont réagi en sentant cette bonne odeur. Certains grognaient en disant que les gardiens cherchaient à les provoquer, d'autres se contentaient de renifler le vent avec envie et, moi, j'ai pleuré discrètement. Car, dans ce parfum, il y avait mon ancienne maison. Il y avait aussi ma mère Henet, mon père Khay et ma sœur Tati. Ma famille et mon enfance heureuse se retrouvaient dans cette simple odeur de chair brûlée. J'ai fermé les yeux et, durant un instant, je me suis retrouvé chez moi. C'était comme une fête. J'aurais voulu emprisonner cette odeur dans un flacon pour avoir la joie de revivre ce moment. Ce flacon aurait été mon trésor... Tu as raison, Raya, j'ai tendance à me moquer des richesses que m'a offertes Mykérinos, mais, en agissant ainsi, je n'ai jamais voulu vous blesser, Mérit et toi. Je ne vous méprise pas. J'ai même beaucoup d'estime pour vous. Si je ne peux pas comprendre ce que c'est que de naître dans l'abondance et d'y passer une vie entière, tu ne peux pas davantage voir les choses de mon point de vue. Et puis, je sais que, peu importe où nous irons, ma petite sœur sera heureuse. J'aime Esa. Pour elle, le palais est une prison. Je vais la libérer... Tu es en colère, et je dois t'avouer que ta réaction m'étonne. Tu connais la princesse. Tu sais aussi bien que moi qu'elle déteste sa vie. Avant aujourd'hui, tu m'as toujours encouragé quand je doutais de mes chances d'épouser la fille de Pharaon. Même si, elle et moi, nous étions obligés de nous aimer ailleurs, ne voudrais-tu pas nous savoir heureux ?

— Si, Leonis, souffla la domestique en fixant le sol. Pardonne-moi. Je... je m'inquiète pour Tati, c'est tout. Ta petite sœur est très intelligente... Ses années d'esclavage l'ont engourdie, elle a encore beaucoup de retard à combler, mais elle apprend vite... Elle serait devenue une grande dame si...

Raya fit le geste de chasser une mouche. Son regard noir et rêveur se leva vers le ciel et elle reprit dans un soupir :

— Je me mêle encore une fois de ce qui ne me regarde pas, Leonis. Bien entendu, je serais très heureuse si j'apprenais un jour qu'Esa et toi aviez enfin trouvé le bonheur... J'espère de tout mon cœur que tout ira bien pour vous. Et puis, tu as bien raison de dire que la princesse n'aime pas sa vie...

La servante se leva et lissa sa robe de ses longs doigts soignés. Elle afficha ensuite un sourire las pour conclure :

— J'avais un rêve, Leonis. J'aurais tellement voulu que l'enfant-lion se sente chez lui dans sa demeure. C'était notre mission, à Mérit et à moi. Nous avons travaillé très fort pour obtenir le privilège de servir dans la belle maison de l'élú annoncé par l'oracle de Bouto. Nous devions vivre à tes côtés pour toujours... On ne nous a jamais appris à désirer autre chose.

Sur ces mots, Raya quitta Leonis pour se diriger d'un pas pressé vers l'allée principale. Le sauveur de l'Empire haussa les épaules. La jeune fille était triste, mais il ne se sentait pas fautif. Après tout, il n'avait jamais demandé une grande maison avec des servantes. En vérité, il n'avait rien demandé du tout. Mérit et Raya avaient été éduquées dans le but précis de combler les moindres désirs de l'élú des dieux. Toutefois, après le départ de leur maître, la vie continuerait pour les jumelles. Montu avait d'ailleurs la ferme intention d'épouser Mérit. Cette dernière le désirait aussi. Elle entrevoyait sans doute son avenir avec bonheur. Quant à Raya, si elle voulait toujours œuvrer comme domestique, ses innombrables qualités la conduiraient sûrement dans la demeure d'un véritable seigneur. L'enfant-lion pouvait comprendre la déception de sa servante. Raya avait beaucoup de caractère. Elle n'hésitait jamais à exprimer ce qu'elle ressentait. Pour le moment, elle considérait que le futur départ de son maître signifierait l'échec de la tâche que Pharaon leur avait confiée, à sa sœur et à elle. Raya finirait cependant par comprendre quelle n'avait rien à se reprocher. Quand Leonis quitterait l'Égypte, il le ferait pour l'amour d'Esa. Et Raya, avec son bouillant tempérament, s'amuserait en songeant que la princesse, son amie, avait osé aller à l'encontre de la volonté de son père pour poursuivre un destin qu'elle avait elle-même choisi. En voyant disparaître la domestique derrière un massif de lauriers-roses, Leonis murmura :

— Chère Raya, tu possèdes la grâce, la beauté et la douceur de la déesse Hathor. Mais, tout comme elle, tu peux parfois te changer en lionne. Ta place est auprès d'un prince. Un jour, tu sauras que je n'en étais pas un.

Dès qu'elle fut certaine que Leonis ne pouvait plus l'observer, Raya se réfugia derrière un buisson pour pleurer en silence. Si elle avait entendu les dernières paroles de son maître, elle eût pu lui répliquer qu'elle savait très bien qu'il n'était pas un prince. C'était d'ailleurs cette réalité qui, depuis plusieurs mois déjà, faisait couvrir en elle un déchirant sentiment d'espoir coupable. Son amie Esa aimait l'enfant-lion. Devant cette évidence, la jeune servante s'était toujours montrée enchantée ; elle avait parfois fait preuve d'un enthousiasme si persuasif qu'elle était elle-même parvenue à le croire sincère. Mais, au fond de son cœur, Raya espérait que les jeunes gens renonceraient à unir leurs destinées. Car elle était tombée amoureuse de son maître. Rien ne lui déplaisait plus que cette vérité, mais elle n'y pouvait rien. Maintenant, Raya était horriblement jalouse d'Esa. Elle s'en voulait beaucoup. La jeune fille espérait que Leonis n'avait rien soupçonné du véritable motif de sa colère. Elle finirait forcément par se guérir de cet amour insensé... Il le faudrait bien.

8

ANGOISSE

La grande mer et le ciel se confondaient dans le lointain. Au cœur de cette immensité d'un bleu vertigineux, l'horizon n'était plus perceptible. Seuls le soleil et les stries incandescentes de son reflet dans l'eau venaient rompre cette toile sans nuance. Depuis quelques heures, un bon vent soufflant du sud gonflait les voiles carrées des deux grandes barques des ennemis de la lumière. Les rameurs profitaient de l'élan, mais aucun signe de soulagement ne se lisait sur leur figure. Ces braves guerriers avaient peur. Cinq jours auparavant, ils avaient cessé de distinguer la bande réconfortante de la côte pour s'égarer sur cette nappe infinie et calme. Trop calme, selon eux, pour ne pas leur réserver quelque épouvantable surprise. Et, perdus, les adorateurs d'Apophis l'étaient bel et bien. Car aucun de ces gaillards n'eût su orienter les bateaux pour leur faire regagner l'Égypte. De surcroît, les équipages se retrouvaient à la merci des décisions d'un vieillard qui, en dépit de son apparente bonne santé, devait considérer chaque nouveau battement de son cœur comme un présent des dieux. Les trente-cinq hommes qui accompagnaient le sorcier Merab éprouvaient une anxiété de chaque instant. Le moindre crépitement des coques de cèdre les faisait sursauter. Leurs entrailles se nouaient dès que le vent allait un peu au-delà de ce qu'ils attendaient de lui. Le silence qui les enveloppait était seulement rompu par le grincement des cordages de papyrus, ainsi que par le bruit sec des voiles agitées qui rappelait le claquement d'ailes saccadé des pigeons.

Bien entendu, l'inquiétude des hommes de Baka n'échappait guère au sorcier Merab. D'ordinaire, s'il n'avait eu à supporter cette bande de brutes que durant quelques heures, l'appréhension naïve qui les étreignait l'eût plutôt amusé. Mais,

même s'il avait pu prévoir toutes les contrariétés inhérentes à ce long périple vers l'île de Mérou, le vieillard était exaspéré. Il avait les voyages en horreur. Il ne se sentait heureux que dans la solitude d'un lieu clos et paisible, un endroit où il pouvait donner libre cours à sa science maléfique, sans subir ni les rigueurs du climat ni le bouillonnement du monde. Pour Merab, l'intense lumière du soleil représentait un outrage au bien-être. L'activité incessante des risibles mortels l'irritait au plus haut point. En outre, son or lui manquait. Le sorcier ne dormait bien que sur un amoncellement de ce précieux métal et, dans l'étroite cabine de toile de cette embarcation ballottée par les flots, il devait se contenter d'une vulgaire natte de jonc. Quand le commandant Neb poussa le rideau de lin terne qui masquait l'entrée de la cabine, Merab était en train de refermer, en quelques coups de poing expéditifs, le couvercle du cercueil de bois qui se trouvait à ses côtés. Neb posa un regard craintif sur la longue caisse. Sans tourner les yeux vers le nouveau venu, le sorcier demanda :

— Que veux-tu ?

— Mes hommes sont inquiets, sorcier.

Merab secoua la tête d'un air excédé. Il se moucha violemment dans la manche de sa tunique rouge avant de lâcher :

— Je sais très bien que tes gaillards sont effrayés, Neb. La nuit, même s'ils dorment sur le pont, l'odeur de leur peur m'empêche de fermer l'œil. Et puis, depuis que la terre n'est plus en vue, tu viens m'entretenir au moins six fois par jour du grand désespoir de tes fillettes. Je sais ce que je fais, Neb. Crois-tu vraiment que, s'il n'avait pas eu confiance en moi, Baka aurait accepté de me confier autant de combattants ?

— L'eau et les vivres ne sont pas éternels, Merab. D'ici dix jours, nous n'aurons plus rien à manger et...

— Nous atteindrons l'île cette nuit, assura l'envoûteur. Là-bas, nous n'aurons aucun mal à nous ravitailler.

— Comment peux-tu être certain que nous nous dirigeons vers l'île, sorcier ? Quand tu sors pour donner des instructions aux rameurs, tu ne lèves même pas les yeux vers le ciel. Sur quoi te guides-tu donc ?

— Cette question est ridicule, Neb. Puisque je suis un sorcier, ne serait-il pas logique que j'utilise la sorcellerie pour nous guider ? Bien sûr, tu ne crois pas en la magie. Si j'en avais envie, je te convainrais sur-le-champ de ma force. Tu quitterais cette cabine en tremblant, ce qui n'aiderait certainement pas à rassurer tes hommes.

Sans rien dire et en se tordant les mains comme un enfant timide, le commandant Neb resta cloué sur place. Il observa de nouveau le cercueil qui encombra la cabine. Son regard suppliant revint ensuite vers Merab. Le vieux connaissait déjà la question qui refusait de franchir les lèvres de l'homme. Néanmoins, il fit comme s'il l'ignorait pour maugréer :

— Qu'y a-t-il, encore ?

Neb déglutit. Il désigna l'étroite caisse du menton et balbutia enfin :

— Mes... mes hommes ont... Ils craignent la chose qui se trouve dans ce cercueil... La nuit, nous entendons des bruits provenant de ta cabine... On dirait des plaintes de... de chat furieux... Qu'y a-t-il là-dedans, Merab ?

— Ce qu'il y a dans ce cercueil ne regarde que moi, Neb. Va dire à tes mauviettes que l'île sera bientôt en vue. Cette nuit, ils ne se reposeront pas. Nous profiterons de l'obscurité pour aborder le rivage.

L'adorateur d'Apophis acquiesça en silence. Il quitta ensuite la cabine pour aller rejoindre ses combattants. Merab caressa le cercueil de bois. Son visage sillonné de rides s'éclaira d'une satisfaction sans mélange. Bientôt, il pourrait libérer Hapsout. Son apparence mise à part, le jeune homme n'aurait plus rien d'humain. Il serait devenu un être doté d'une force formidable, un monstre que rien ni personne ne pourrait arrêter. Idéalement, le sorcier eût dû attendre plus longtemps avant de délivrer sa créature. Certes, quand il sortirait du cercueil, le jeune Hapsout serait extrêmement puissant. Mais, du fait que son corps serait sollicité bien au-delà de la tolérance humaine, il ne pourrait survivre ainsi qu'une vingtaine de jours. Si Merab avait laissé la métamorphose s'opérer complètement, sa créature eût alors pu survivre durant plusieurs mois. Toutefois, étant donné que l'enfant-lion rejoindrait sous peu l'île de

Mérou, il serait inutile que le redoutable prédateur disposât d'un aussi long sursis. L'île n'était pas très grande. Hapsout n'aurait probablement besoin que de quelques jours pour y débusquer ses proies. Leonis et ses compagnons ne reviendraient jamais de ce périple. La sorcière d'Horus subirait sans doute le même sort qu'eux. Quoique Merab eût bien aimé éliminer lui-même cette pitoyable enchanteresse. Au fond, ne devait-il pas son dernier échec au fils de cette femme ?

Merab s'assit sur la natte de jonc qui recouvrait le sol de la cabine. Alors qu'il songeait à Chery, toute trace de contentement avait quitté sa figure. Le vieillard semblait maintenant préoccupé. Son petit serviteur avait passé plus de deux siècles sous son joug. En tout temps, et d'un simple claquement de doigts, Merab eût pu mettre un terme à la vie de ce moustique. Aujourd'hui, il s'en voulait de ne pas l'avoir fait. Parce que, sans l'imprévisible intervention de Chery, le sauveur de l'Empire eût à présent évolué dans le royaume des Morts. La quête des douze bijoux eût été compromise et ce désagréable voyage en mer n'eût jamais été nécessaire. De plus, la fuite de Chery avait rendu Merab anxieux. Car, plus il y songeait, plus il considérait que son craintif serviteur n'eût jamais pu puiser en lui-même le courage de s'opposer à son maître. Les Anciens avaient-ils retrouvé la trace du fils de Sia ? Avaient-ils suggéré mentalement à Chery de ruiner l'envoûtement de Merab ? Le vieillard s'efforçait de repousser cette angoissante idée, mais elle revenait sans cesse le hanter. Il tentait de calmer ses appréhensions en se rappelant que, afin de respecter les règles qu'ils avaient autrefois établies, les Anciens n'avaient aucun droit d'agir contre lui. Cependant, au cours des siècles, ces règles avaient fort bien pu changer. Si c'était le cas, l'acte aberrant de Chery n'avait peut-être été, pour l'envoûteur, que le début d'une suite de malheurs. Après tant d'années, était-il possible que le peuple de Sia se manifestât pour exercer sa vengeance ? Le vieux sorcier en avait le pressentiment.

Jadis, lorsque Merab l'avait ravi à sa mère, Chery n'avait encore aucune idée des facultés qui sommeillaient en lui. Sia devait attendre la puberté de son fils avant de les lui révéler. Sans le concours du dieu Seth, le vieil envoûteur n'eût d'ailleurs

jamais soupçonné l'existence de ce garçon qui était né sur la terre d'Égypte pour combattre le mal. Seth avait annoncé à Merab que, s'il voulait vivre encore longtemps, il devrait s'assurer de supprimer l'enfant de Sia. Le vieillard avait donc fait en sorte d'enlever Chery. Après quoi, en lui promettant qu'elle pourrait y retrouver son petit, il avait entraîné la sorcière d'Horus dans le territoire du dieu du chaos. Sia s'était sûrement doutée que l'homme lui avait menti. L'espoir de revoir Chery l'avait pourtant emporté sur ses soupçons. Merab avait conduit la femme jusqu'à une oasis située au cœur des Dunes sanglantes. Il lui avait alors annoncé que son bambin était mort. La colère s'était emparée de l'enchanteresse. Elle avait pointé un index rageur vers Merab et le début d'une formule magique avait franchi ses lèvres. Mais, sa nature bénéfique lui interdisant sans doute d'engager les hostilités, Sia s'était ravisée. Le sorcier avait donc lancé une première offensive dans le but d'ébranler son ennemie sans pour autant la mettre hors de combat. Merab savait que Sia lui était nettement inférieure. Il avait voulu jouer avec elle comme l'eût fait un chat avec une souris. Mais la souris s'était révélée plus coriace que son tourmenteur ne l'avait envisagé. Un furieux affrontement s'en était suivi. La puissance de Sia, probablement accentuée par la rage qui la consumait, avait impressionné Merab. Au point que, par moments, il s'était senti gagné par l'inquiétude. Toutefois, les forces de la sorcière d'Horus s'étaient vite amenuisées. Le vieillard l'avait poussée au paroxysme de la douleur. L'idée de la tuer ne lui avait même pas effleuré l'esprit. Il avait préféré jeter à Sia un ultime sort qui devait la condamner à une éternité de solitude. Merab n'aimait pas tuer ses ennemis. Car la mort, d'un seul coup, faisait disparaître la souffrance. L'odieux personnage détestait voir ses adversaires s'en tirer à si bon compte.

La sorcière était donc restée prisonnière des Dunes sanglantes. Merab avait regagné sa sombre tanière thébaine. Le petit Chery se trouvait là-bas, endormi depuis plus d'un mois dans un coffre de bois. Avant d'entraîner Sia vers l'oasis, le puissant sorcier avait veillé à plonger l'enfant dans une léthargie voisine de la mort. Il avait également lavé son esprit de la plupart des souvenirs qu'il contenait. À son réveil, Chery avait

l'intelligence d'un garçon de cinq ans. Il marchait d'un pas sûr, il était capable d'accomplir de nombreuses tâches et il arrivait à s'exprimer convenablement. Mais, puisqu'il n'avait aucune conscience d'avoir vécu avant ce jour, le fils de Sia ne s'était pas questionné sur les habiletés qu'il possédait. D'ailleurs, Merab lui avait expliqué qu'il était sa créature ; une vulgaire poupée dont le corps avait été façonné dans de la bouse de vache. Quant à l'esprit de Chery, il avait soi-disant été dérobé à une mouche. Le sorcier avait aussi prétendu qu'il lui avait suffi de cracher sur son ouvrage pour doter son futur serviteur de vie et de raison. En sortant de son long sommeil, l'enfant avait hurlé de frayeur. Son maître l'avait de nouveau enfermé dans le coffre. Chery n'avait pas tardé à comprendre que le silence serait la clé qui lui permettrait de quitter sa minuscule prison. Il avait donc cessé de se plaindre. Par la suite, Merab l'avait souvent sévèrement puni pour des broutilles, mais, chaque fois, le petit s'était gardé de protester.

Après l'enlèvement du fils de la sorcière d'Horus, l'envoûteur avait considéré qu'il pourrait s'avérer profitable de ne pas tuer son prisonnier. Chery possédait le sang des Anciens. Le savoir de ce peuple était incommensurable, et Merab avait étudié la possibilité d'échanger l'enfant contre un peu de cette science. Toutefois, le vieillard n'eût pu prendre le risque de délivrer Chery sans avoir, au préalable, veillé à annihiler toutes les facultés surnaturelles qui couvaient en lui. Pour ce faire, cependant, le pernicious personnage devait attendre que les pouvoirs du fils de Sia se révélassent. Il comptait donc retenir Chery jusqu'à sa puberté. Malheureusement, quelques mois après l'arrivée du petit captif dans sa tanière, le vieil homme s'était rendu compte qu'il ne grandissait pas. Chery avait-il été envoûté ? Il était probable que les Anciens avaient su que leur futur sorcier avait été enlevé par Merab. Avaient-ils craint que le fils de Sia, sous l'influence de son ravisseur, devînt lui aussi un être malfaisant ? Le vieillard n'avait jamais pu répondre à ces interrogations. Par contre, il avait dû se faire à l'idée que Chery demeurerait toujours un inoffensif nabot. Visiblement, les siens l'avaient abandonné. Merab avait dû renoncer à son projet. Mais, en dépit de sa déception, il n'avait pas éliminé l'enfant. Il

avait plutôt décidé de faire de lui son trophée. Car, après tout ; l'envoûteur n'avait-il pas déjoué les plans du savant peuple de Sia ? Cette réussite ne valait-elle pas une petite récompense ? Les Anciens avaient sans doute fondé beaucoup d'espairs sur le fils de la sorcière, et l'idée de considérer ce prodige déchu comme un vulgaire esclave n'avait pas tardé à ravir Merab. Plus de deux siècles après, un simple geste de Chery lui avait fait regretter sa décision. Si ce moustique avait agi sous l'influence des Anciens, cela n'augurait rien de bon pour le sorcier de Seth. Peu de temps auparavant, le dieu du chaos avait été condamné à cent ans de réclusion dans les Dunes sanglantes. Il ne pourrait donc pas intervenir pour défendre le vieillard si jamais le peuple de Sia tentait de l'éliminer. C'était la raison qui avait motivé Merab à entreprendre ce voyage vers l'île de Mérrou. Il devait se débarrasser au plus vite du sauveur de l'Empire. Ensuite, il rejoindrait Seth dans son maléfique territoire pour lui annoncer que sa mission avait été accomplie. Le grand cataclysme anéantirait l'Égypte. Le tueur de la lumière tiendrait sa promesse. Merab n'aurait alors plus rien à craindre des Anciens. Il vivrait éternellement aux côtés de son maître.

Le vieillard fut soudainement tiré de ses réflexions. Sur le pont, un homme s'exclama :

— J'aperçois quelque chose, les gars ! On dirait une... une pyramide ! C'est là-bas, juste en dessous de ce nuage !

Les voix fébriles des rameurs se mêlèrent pour provoquer un tumulte de paroles inintelligibles. Merab se leva dans une série de craquements d'os. L'île était en vue. Même si les barques se trouvaient encore à une bonne distance de leur destination, il fallait avertir ces imbéciles de ne plus crier. Ils devaient s'habituer tout de suite à faire silence. Les équipages profiteraient de la nuit pour toucher discrètement la terre ferme. Ensuite, avant que Merab n'exécutât le plan qu'il avait préparé, aucun des habitants de l'île de Mérrou ne devrait remarquer leur présence.

9

LA VEILLE DU DÉPART

Une trentaine de convives étaient rassemblés dans la grande salle du palais royal de Memphis. Sans raison particulière, Pharaon avait convié sa cour à un banquet. Le repas n'avait pas encore été servi. Les invités guettaient l'arrivée du souverain des Deux-Terres. Des domestiques versaient du vin dans des gobelets de faïence. Les volutes blanchâtres des fumées d'encens s'attardaient dans les lueurs vacillantes des flambeaux. Elles poursuivaient ensuite leur langoureuse ascension pour aller embrumer le jardin de fleurs peintes qui ornait le haut plafond. De manière à ne pas couvrir le murmure des conversations, trois jolies harpistes faisaient timidement chanter leurs instruments. Mérit, la servante de Leonis, faisait partie de ce trio. Raya et Tati s'étaient approchées des musiciennes pour les observer. Assis devant une table basse, en compagnie de Montu, de Menna et de Sia, l'enfant-lion examinait sa petite sœur avec fierté. Elle était très belle. Elle portait une robe blanche taillée dans la meilleure étoffe. De délicats traits de galène soulignaient ses yeux. La tête de Tati était parée d'une perruque parfaitement ajustée. De longues tresses d'un noir bleuté caressaient son dos frêle. Dans quelques mois, quand le Nil se retirerait des terres, la sœur de Leonis aurait douze ans. L'adolescent était heureux d'avoir pu la retrouver à temps pour contempler encore un peu de son enfance. Pour le moment, il avait une fillette devant les yeux. Mais, derrière ses mouvements emportés, sa démarche désinvolte et son visage désarmant de candeur, la femme que Tati serait dans quelques années commençait déjà à se révéler.

Leonis eut un léger sursaut lorsque Montu lui heurta l'épaule du revers de la main. Il tourna les yeux vers son ami qui, d'un

geste du menton, l'invita à regarder à sa gauche. Le vizir Hemiounou venait de faire son entrée dans la salle. Le grand prêtre Ankhhaef l'accompagnait. En distribuant des saluts aux invités, Hemiounou rejoignit la petite tribune réservée à Pharaon, à sa famille et aux dignitaires. Il gravit les quelques marches qui conduisaient à la table de Mykérinos, mais il resta debout, les mains derrière le dos, pour embrasser la vaste pièce d'un regard satisfait. Il attendait visiblement que le souverain arrivât pour s'asseoir. Ankhhaef se dirigea vers Leonis et ses compagnons. Il salua la tablée en inclinant le buste, puis il annonça à voix basse :

— J'ai une excellente nouvelle à vous communiquer, mes amis. Me permettez-vous de me joindre à vous quelques instants ?

— Avec joie, grand prêtre, répondit Leonis.

Ankhhaef s'attabla devant le sauveur de l'Empire. D'un geste prompt, il refusa le gobelet de vin qu'un serviteur lui tendait. Leonis jeta un coup d'œil en direction de Raya. La jeune fille lui adressait un regard interrogateur. D'un mouvement de la paume, l'enfant-lion lui signala de tenir Tati éloignée de la table. Raya acquiesça avec un sourire complice. Le grand prêtre Ankhhaef se racla la gorge pour attirer l'attention de Leonis. Lorsque ce fut fait, il lança :

— Tout est fin prêt, sauveur de l'Empire. Trois embarcations vous attendent dans le port. Si vous le désirez, vous pourrez partir dès demain.

— Je suis heureux de l'apprendre, Ankhhaef, dit l'enfant-lion. Ainsi, vous avez pu trouver des hommes assez fous pour nous suivre dans cette aventure...

L'homme de culte émit un rire discret. Il passa une main sur son crâne chauve avant de déclarer :

— Il n'y a rien de mieux que l'or pour donner du courage. Les combattants qui vous accompagneront font tous partie de la garde royale. À leur retour, ces soldats recevront l'équivalent d'une année de solde. C'est beaucoup pour un périple qui n'est censé durer que quelques semaines. Deux des barques mises à votre disposition compteront chacune seize rameurs et un homme de gouvernail. Le troisième bateau sera plus petit. Il

sera remorqué et transportera tout ce qui sera nécessaire à votre expédition. Hemiounou a aussi retenu les services de deux individus qui connaissent bien la grande mer. Ces marins n'ont jamais vu l'île de Mérou, mais, en écoutant les indications que leur a données le vizir, ils ont tous deux assuré qu'ils sauraient mener les barques à destination. En ce qui me concerne, j'aurais été très inquiet de vous voir partir ainsi. Seulement, puisque Sia sera du voyage, j'ai la certitude de vous voir revenir...

— J'apprécie votre confiance, grand prêtre, dit la sorcière d'Horus, Malgré votre dévouement aux divinités, vous ne considérez pas ma magie comme un sacrilège. Je dois d'ailleurs admettre que, si je n'étais pas là, vous auriez raison de vous faire du mauvais sang. Les archives stipulent que l'île de Mérou est très petite. Les équipages pourraient donc risquer de la dépasser sans la voir. Les barques se perdraient alors au cœur de la grande mer. En se fiant aux étoiles, il est certainement possible d'atteindre l'île sans encombre. Seulement, la moindre erreur de calcul pourrait être fatale. N'en dites rien au vizir, mais je me fierai davantage à mes faucons qu'à ces braves marins qui auront la tâche de nous guider.

— Au fait, Sia, intervint Montu, il y a bien longtemps que nous n'avons pas vu tes oiseaux...

— Ils m'ont quittée quelques jours avant mon départ pour le camp des combattants du lion. Je ne peux tout de même pas demander à ces divins faucons de demeurer constamment sur leur perchoir. Toutefois, tu peux être sûr qu'Amset et Hapi seront là, Montu.

Les harpes se turent. Le grand prêtre Ankhhaef se leva. Avec une pointe de contentement dans la voix, il dit à Leonis :

— Bientôt, ta quête s'achèvera, enfant-lion. Le jour où nous t'avons trouvé, il n'y a pas trois saisons de cela, j'avais devant moi un garçon timide et effrayé. Depuis, ton apparence a bien peu changé. Tu es peut-être un peu plus grand, tu es sûrement un peu plus gras, et tu ressembles à un jeune seigneur. Toutefois, ton regard est différent. L'hésitation et la peur ne s'y lisent plus. La volonté et le courage font maintenant briller tes yeux. As-tu songé à ce que tu feras quand ta mission sera accomplie ? Tu es intelligent, jeune et beau. Et, dans peu de

temps, tu seras très riche. L'or qui est réservé au sauveur de l'Empire est entre mes mains, Leonis. Pharaon me l'a confié il y a quatre ans, lorsque l'oracle a annoncé ta venue.

Avec un vague sourire, l'enfant-lion observa :

— Pendant que je besognais comme une bête sur le chantier du palais d'Esa, j'étais riche. C'est plutôt drôle quand on y pense, non ?

Ankhhaef hocha la tête.

— Vu de cette manière, je dois convenir que c'est assez inusité, en effet. Toutefois, Leonis, cette idée n'est pas tout à fait exacte. Car, si cette fortune t'est destinée, tu as d'abord le devoir d'accomplir ta quête avant d'en disposer. Quand tu auras rapporté les trois derniers bijoux de la table solaire, ton or t'attendra dans le temple où j'officie. Je peux déjà t'assurer que peu de gens seraient prêts à recevoir une telle récompense. Tu es très brillant, mon garçon, mais tu auras besoin d'être conseillé avant d'entreprendre cette nouvelle vie. Je ne suis pas ton père. Je n'entends pas remplacer le défunt Khay dans ton cœur. Sache cependant que je te considère comme un fils. Si tu le désires, je serai toujours là pour te guider.

— Merci, grand prêtre Ankhhaef, dit Leonis avec émotion. Pharaon et le vizir ont déjà douté de moi. Vous, par contre, vous ne m'avez jamais laissé tomber. Je vous dois beaucoup...

— Je te dois encore plus, mon garçon. Tu représentes mon salut et celui des habitants de la glorieuse Égypte. Quand l'offrande suprême sera livrée, Pharaon lui-même te devra son royaume...

Le grand prêtre voulut ajouter quelque chose. Il se ravisa, se retourna pour quitter la table des aventuriers ; puis, l'air résolu, il fit volte-face et planta son regard dans celui du sauveur de l'Empire. Sur un ton préoccupé, il déclara :

— Un premier amour est forcément le plus beau, le plus fort et le plus grand de tous. Il en est ainsi parce qu'il est impossible de le comparer à aucun autre amour... Avec le temps, Leonis, tu finiras certainement par oublier Esa. Accorde-toi au moins une période de réflexion avant de renoncer aux richesses qui t'attendent... Celle que tu aimes n'est pas pour toi. Le roi, le peuple et les divinités sont contre vous. Je t'en prie, mon

garçon, réfléchis bien. À quoi bon t'entêter pour une simple affaire de cœur ? Il faut être raisonnable. La princesse a le devoir de poursuivre la divine lignée des bâtisseurs de pyramides. Quant à toi, chacune des vertus que tu possèdes est un trésor pour ce royaume. La terre d'Égypte perdrait beaucoup en vous perdant, Esa et toi. Il s'agirait d'un immense gâchis... Je... je serais très déçu de vous voir condamnés à l'exil.

Leonis ne trouva rien à répliquer. L'homme de culte ferma les paupières. Le chagrin assombrissait son visage. Soudainement, il haussa les épaules et tourna les talons pour aller rejoindre le vizir. Le sauveur de l'Empire maugréa entre ses dents :

— Voilà que Mykérinos se sert d'Ankhhaef pour tenter de me convaincre de renoncer à Esa. Dire que, durant un moment, j'ai cru que le grand prêtre était sincère.

— Ankhhaef était sincère, mon ami, affirma Sia. Ne doute pas de son affection. Selon ce brave homme, ton sang est aussi divin que celui de Pharaon. Bien entendu, le roi lui a parlé de la promesse qu'il t'a faite de te céder la main d'Esa si tu accomplissais ta quête. Il lui a également appris que le respect de cette promesse vous condamnerait à l'exil, la princesse et toi. Ankhhaef trouve cette décision injuste. Il ne peut malheureusement rien y changer. Il ne veut pas te voir gâcher ta vie, Leonis. Pour lui, l'exil est comme une mort indigne et sans tombeau. Le grand prêtre a évoqué ta future fortune pour te faire réfléchir à ce que tu perdrais si tu écoutais la voix des sentiments au lieu de celle de la raison.

— Et toi, Sia, que penses-tu de cette situation ? demanda l'enfant-lion. Tu sais à quel point Esa est malheureuse. Tu connais aussi la force de notre amour. Ces gens ne comprennent rien, mais, toi, tu nous comprends, n'est-ce pas ?

La réponse de la sorcière d'Horus ne vint pas. Une clameur admirative fusa dans la salle. Une jeune servante avait écarté la tenture colorée suspendue derrière la tribune. La reine Khamerernebtj faisait son entrée. La grande épouse de Mykérinos était magnifique. Sa robe moulante et vaporeuse avait la couleur du lait de chèvre. Un mince voile de poussière d'albâtre fardait sa figure. Ses grands yeux noirs étaient mis en

évidence par de fins traits de poudre de malachite. Le lourd médaillon d'or et de turquoise qui ornait sa poitrine était une merveille d'orfèvrerie. Il représentait un scarabée aux ailes déployées. Le vizir Hemiounou et le grand prêtre Ankhhaef s'inclinèrent devant la nouvelle venue. En souriant dignement, et sans quitter la salle des yeux, Khamerernebtty s'approcha des nobles personnages. D'autres exclamations enthousiastes s'élevèrent lorsque le jeune prince Chepseskaf s'avança à son tour sur la tribune. Le crâne de l'enfant était presque entièrement rasé. Seule une longue torsade de cheveux paraît le côté droit de sa tête. Il ne portait qu'un pagne plissé et des sandales. Le petit prince était beau. Il n'avait que sept ans. Il s'efforçait d'afficher une expression solennelle que sa moue enfantine atténuait. Ses yeux étaient rêveurs. On eût dit que le décor et les gens qui l'entouraient faisaient partie d'un autre monde que le sien. Quand Mykérinos apparut à son tour, le vizir Hemiounou prononça quelques cérémonieuses formules afin de souligner sa majesté. Les invités répétèrent quelques-uns de ces mots sur un ton mesuré et respectueux. La taille du maître des Deux-Terres était ceinturée d'un pagne semblable à celui que portait son fils.

— Il était coiffé d'un némès⁵ rouge et blanc. Un uraeus⁶ doré semblait jaillir de son front. Le roi s'assit derrière la longue table basse. Sa grande épouse et le prince Chepseskaf firent de même. De toute évidence, la princesse Esa ne participerait pas au repas. Dans la vaste pièce, des murmures d'inquiétude et de déception se firent entendre. Le sauveur de l'Empire sentit son cœur se serrer. Avant de quitter Memphis, il eût aimé se remplir l'esprit de l'image de son amour. Tati et Raya longèrent les murs recouverts de nattes et rejoignirent la table de l'enfant-lion. En s'installant auprès de son frère, la fillette l'interrogea :

— Tu vas bientôt partir, Leonis. C'est pour ça que, tout à l'heure, le grand prêtre Ankhhaef est venu te voir, n'est-ce pas ?

⁵ Némès : nom de la coiffure à rayures que portait le pharaon en dehors des cérémonies.

⁶ Uraeus : cobra dilaté, symbole de la Basse-Égypte. Le roi d'Égypte portait l'uraeus au-dessus de son front.

— Oui, ma belle. Mes amis et moi, nous partirons demain. Je ne veux pas que tu t'inquiètes. Je reviendrai vite.

— Ne t'en fais pas, mon frère, assura Tati. Tu vas me manquer, mais je ne m'inquiéterai pas. Raya et Mérit resteront avec moi. Tu sais, j'aimerais beaucoup apprendre à jouer de la harpe. Mérit va me montrer comment il faut faire. Un jour, je jouerai peut-être pour Pharaon, moi aussi. C'est tellement beau, ici ! On dirait un rêve ! Nos parents seraient fiers de nous, Leonis. Dis-moi, est-ce que tu me trouves jolie ?

— Tu es magnifique, Tati. Tu peux être certaine que Khay et Henet seraient très fiers de te voir ainsi.

— Je t'aime, Leonis, dit la fillette. Je suis très heureuse de t'avoir retrouvé. Je sais que tu prendras soin de moi. Je veux apprendre beaucoup de choses. Je veux devenir comme Mérit et Raya. Les jumelles disent que je serai une grande dame. Est-ce que tu le crois, toi aussi ?

L'adolescent affecta la joie pour répondre :

— Oui, ma belle. Tu as tout pour devenir une grande dame.

Un bruit métallique capta l'attention de Tati. Aussitôt, ses yeux s'agrandirent et son visage s'illumina. L'enfant poussa un piaaillement joyeux en pointant la grande porte d'entrée d'un doigt fébrile. Un groupe de domestiques franchissaient le seuil. Ils transportaient des plateaux chargés de victuailles. Le regard de Leonis accrocha celui de Raya. Les paroles de sa sœur venaient de confirmer les suppositions que la servante avait émises, quelques jours auparavant, dans les jardins du palais royal. Après une telle manifestation de ravissement de la part de Tati, comment pouvait-il encore songer à la priver du droit de réaliser ses rêves ? Raya avait dit vrai, donc. Malgré tout, il n'y avait rien de triomphant dans l'air qu'affichait la jeune fille. Sa mine chagrinée indiquait plutôt qu'elle partageait pleinement le dépit de son maître.

LE MESSAGEUR DU DIEU DU FEU

Selon la légende, la petite île découverte par Mérou était luxuriante. Mais, avant même de fouler le sable de la large plage qui l'entourait, le sorcier Merab savait déjà que ce n'était plus le cas depuis fort longtemps. En moins de deux siècles, les habitants de ce petit monde isolé étaient parvenus à le dévaster, tant et si bien que l'on ne voyait plus aucun arbre entre la mer et la montagne. La flore de l'île était principalement constituée de buissons rabougris. La végétation qui s'était jadis adaptée à cet environnement avait été surexploitée. Durant des millénaires, la terre et le climat avaient fait germer les semences apportées par la mer, ainsi que celles se trouvant dans les fientes des oiseaux marins. Peu à peu, une oasis s'était créée. Ceux qui étaient venus d'Égypte étaient habitués aux perpétuels bienfaits prodigués par le Nil. Ils avaient cru à tort que, sur l'île de Mérou, ils profiteraient également de la générosité des dieux. Le vieil envoûteur savait que les habitants de l'île besognaient avec ardeur pour entretenir leurs maigres cultures. Les espèces de plantes que leurs ancêtres avaient importées d'Égypte poussaient mal en ce lieu. Plusieurs d'entre elles n'avaient tout simplement pas pu survivre. Malgré tout, les deux tribus qui se partageaient les rares terrains encore exploitables de ce milieu ravagé arrivaient à y cultiver de l'orge et de l'épeautre. Leurs récoltes étaient cependant minimes, et ils tiraient principalement leur subsistance de la pêche.

Il y avait maintenant cinq jours que les adorateurs d'Apophis campaient en secret sur l'île de Mérou. Obéissant aux directives que Merab avait données au commandant Neb, les gaillards avaient attendu la nuit pour mener les grandes barques à l'intérieur d'une petite anse. En dépit de l'obscurité, le sorcier

avait guidé les rameurs vers un étroit passage qui s'ouvrait entre deux falaises. À l'arrière du bateau à bord duquel il se trouvait, une lampe brûlait dans le ventre arrondi d'un vase de terre cuite. Le récipient était couché sur son flanc. Des pierres le maintenaient immobile. Ce dispositif empêchait la lumière de se répandre. Le discret cercle lumineux que dessinait l'ouverture du vase dans les ténèbres permettait à la seconde embarcation de naviguer dans le sillage de la première. Les barques s'étaient enfoncées dans la faille. À ce moment, étant donné qu'il n'y avait plus le moindre risque de se faire repérer, Merab avait donné l'autorisation aux équipages d'allumer des torches. Le passage était suffisamment profond pour y dissimuler les bateaux, que l'on avait facilement pu amarrer aux rochers. Non loin de là, un couloir en pente conduisait dans une chambre souterraine. L'inclinaison du passage était forte. Les pieds glissaient sur la pierre, ce qui rendait l'ascension encore plus pénible. Les rameurs avaient dû gravir cette pente pour transporter le matériel de l'expédition jusqu'à la grotte. Cet éprouvant exercice les avait fait enrager. Cependant, la déclivité abrupte avait la propriété louable d'empêcher les crabes d'atteindre la caverne. Même si certaines de ces déplaisantes créatures y parvenaient, la grande majorité d'entre elles demeuraient au niveau de la mer. Elles se regroupaient au pied de la pente pour former un tapis grouillant, crépitant et nauséabond. La paroi supérieure de la caverne était basse, mais l'endroit était assez vaste pour permettre aux ennemis de la lumière de s'y installer. De longues cordes avaient été nouées au cercueil qui renfermait la créature de l'envoûteur. Quatre hommes avaient uni leurs efforts afin de hisser la lourde caisse jusqu'au campement. Les adorateurs d'Apophis avaient besoin jusqu'à l'aube. Plusieurs d'entre eux s'étaient infligé de vilaines coupures aux pieds en marchant sur les carapaces acérées des crabes. Le sol grisâtre du couloir conduisant à la grotte était maculé de sang. Lorsqu'ils avaient enfin pu profiter d'un répit, les combattants de Baka bouillaient de colère. Ils en voulaient à Merab. Sans même les laisser reprendre leur souffle, ce vieillard les avait forcés, après un angoissant périple de plusieurs jours sur la grande mer, à travailler comme des bêtes. Lorsqu'ils

avaient appris de la bouche du commandant Neb qu'ils devraient dormir dans ce trou obscur qui sentait le poisson mort, leur exaspération avait encore monté d'un cran. Néanmoins, les impétueux gaillards n'avaient pas protesté. Le maître Baka leur avait ordonné d'obéir à Merab. Et puis, sans ce vieux fou pour les guider, ils eussent sans doute été incapables de regagner l'Égypte.

Cet après-midi-là, après cinq jours d'attente dans l'atmosphère humide et malodorante du repaire souterrain, Merab avait jugé que le moment était enfin venu de passer à l'action. Il avait annoncé au commandant Neb qu'il devait quitter la grotte durant quelques heures afin d'aller à la rencontre des habitants de l'île. Il lui avait aussi ordonné d'interdire à ses hommes de quitter la caverne. Le sorcier de Seth avait gagné la plage et s'était engagé sur un sentier étroit qui serpentait vers la masse grisâtre et dénudée de la montagne. Un panache de fumée blanche couronnait son sommet. C'était la première fois que Merab foulait le sol d'une île de feu. Pourtant, le phénomène ne lui était pas tout à fait étranger. Grâce aux connaissances qu'il avait acquises au fil des siècles, le maléfique personnage savait que ces immenses dômes étaient formés par des sources ardentes provenant des profondeurs. En déchiffrant des écrits oubliés par les Anciens sur la terre d'Égypte, il avait appris que le feu provenant de la terre faisait fondre la pierre sur son passage. En atteignant l'air libre, la matière en fusion se durcissait et s'accumulait pour former la bordure d'un puits incandescent. Ces débordements répétés finissaient par créer une montagne. Merab n'ignorait pas que ce genre d'environnement était dangereux. D'ailleurs, en sondant les pensées des habitants de l'île, il avait pu percevoir toute la terreur qu'ils ressentaient. Il avait su que, depuis quelques années, la montagne tremblait de plus en plus fréquemment. En outre, la puissance de ces secousses avait augmenté de façon considérable. Le sorcier entendait profiter de la superstition et de l'effroi de l'une des deux tribus de l'île. Ce clan croyait que la montagne était habitée par une divinité. Il vouait un culte passionné à ce dieu imaginaire. Ces hommes et ces femmes n'étaient pas méchants. Ils éprouvaient toutefois un profond

mépris pour l'autre peuple de l'île qui s'entêtait toujours à vénérer les dieux égyptiens. Ce mépris était réciproque. À plusieurs reprises, l'île de Mérou avait été le lieu de sanglants affrontements. Or, depuis un certain temps, une paix précaire régnait sur ce bout de terre ravagé. Le vieux sorcier se réjouissait à l'idée que, très bientôt, et par sa faute surtout, les secousses d'une haine guerrière viendraient s'ajouter à celles de la montagne. Il n'aurait besoin que de quelques jours pour raviver l'hostilité qui couvait au sein des deux clans ennemis.

L'envoûteur dépassa les vestiges d'un ancien portail de pierres grises. Le sentier s'incurva et, à une centaine de pas devant lui, Merab aperçut un bambin qui s'amusait à lancer des cailloux. L'enfant portait un étrange pagne. On eût dit qu'il avait enfilé un panier autour de sa taille. Il tournait le dos au malfaisant personnage. Ses cheveux bruns, rêches et sales lui descendaient jusqu'aux reins. Sans bruit, le sorcier s'approcha du petit lanceur de pierres qui ne le vit pas venir. Le vieillard frappa dans ses mains avec force et l'enfant tressaillit. Il se retourna pour lever un regard affolé sur Merab. Ce dernier constata alors qu'il s'agissait d'une fillette. La figure crottée de la petite se crispa dans une grimace de frayeur. Pour elle, ce très vieil inconnu, avec son éclatant vêtement rouge, son sourire cruel et ses cheveux blancs comme la fumée de la montagne, constituait une vision des plus terrifiantes. Elle poussa un hurlement strident, resta un instant immobile ; puis, en criant à tue-tête, elle détala en direction de son village. Le sorcier émit un rire rauque et murmura :

— C'est très bien, petite pouilleuse. Va vite avertir les autres. J'ai grandement besoin de me dégourdir.

— Lorsque Merab fit son entrée dans le modeste village, un groupe d'individus tentaient de calmer la fillette. De toute évidence, ils ne croyaient rien de ce qu'elle leur racontait. L'enfant fut la première à apercevoir le sorcier qui s'avancait entre les petites demeures sans toit que les habitants avaient construites avec la pierre poreuse de l'île. Elle hurla de nouveau et se débattit avec fureur pour échapper à l'homme qui enserrait l'un de ses bras graciles. Quand, à leur tour, les adultes virent Merab, ils devinrent muets. Celui qui retenait la fillette la libéra.

Secouée de sanglots, elle courut se réfugier dans l'une des maisonnettes. Les trois hommes et les quatre femmes qui se trouvaient là demeurèrent pétrifiés. Ces villageois portaient, eux aussi, des pagnes qui ressemblaient à de grossiers paniers. Le haut de leur corps était nu. Merab s'immobilisa et il annonça ; je suis venu rencontrer Rensi, votre chef ! Allez lui dire que le messenger du dieu du feu veut lui parler !

Deux des villageois tombèrent aussitôt à genoux pour se prosterner. L'un des hommes, anxieux, mais un peu moins crédule que ses compagnons, s'avança d'une coudée pour dire d'une voix chevrotante :

— Ta tunique rouge comme la bave de la montagne ne suffit pas à me convaincre, vieil homme. Le dieu du feu n'a jamais eu besoin d'un messenger. Il nous montre sa colère en faisant trembler la terre.

Merab laissa entendre un puissant éclat de rire. Il cracha ensuite une succession de syllabes gutturales, plaqua sa paume droite derrière sa tête et tendit l'autre bras pour pointer son index noueux vers celui qui avait osé mettre sa parole en doute. Les yeux de l'homme s'arrondirent de stupéfaction. Il porta les mains à son ventre en émettant un râle de douleur. Après quoi, en criant et en s'assénant de violentes claques sur la poitrine, il se mit à sautiller sur place. De la fumée commença à jaillir de ses oreilles, de sa bouche et de ses narines. Ses hurlements devinrent atroces. En battant l'air de ses bras, il exécuta une danse saccadée. De nombreux villageois alarmés s'étaient précipités pour venir voir ce qui se passait. Des flammes bleuâtres commencèrent à ramper sur la peau déjà noircie du malheureux. Soudainement, il s'embrasa comme une torche devant le regard ahuri d'une vingtaine de témoins. Ses hurlements cessèrent vite. L'homme s'effondra et se démena encore un moment avant de mourir. L'air sentait la chair brûlée. À l'intérieur du cercle formé par les gens qui observaient la scène, des plaintes aiguës et des vagissements de panique s'élevèrent. Ceux qui n'avaient pas vu Merab jeter le sort n'avaient pas la moindre idée de ce qui avait pu se produire. Avec horreur et perplexité, ils regardaient le cadavre qui brûlait, Rensi, le chef du clan, était arrivé en trombe au moment où la

torche humaine s'écroulait. En apercevant Merab, il eut aussitôt conscience que ce vieil étranger vêtu de rouge avait quelque chose à voir avec ce qui venait d'arriver. Néanmoins, il ignora le sorcier pour foncer en direction du corps en flammes. En raclant frénétiquement le sol à l'aide de ses pieds nus, il essaya de projeter du sable sur la victime, mais le sable était dur, et la tentative fut vaine. Rensi se mit à crier :

— Il faut l'éteindre ! Allez chercher du sable ! De l'eau ! Il me faut de l'eau ! Ne restez pas plantés là !

Le chef était maintenant agenouillé non loin du cadavre. Il grattait le sol de ses ongles furieux. Ses ordres fouettèrent les villageois qui se dispersèrent dans une confusion semblable à celle d'un troupeau d'oryx effarouchés par la présence d'un fauve. Merab s'approcha à son tour de celui qu'il venait de tuer. Devant les yeux de Rensi, il plaça ses paumes au-dessus du corps embrasé. Les flammes s'éteignirent spontanément. Des cris bouleversés se firent entendre. Une femme pleurait. Le chef de clan demeura à genoux. Son souffle court produisait de faibles sifflements. Bouche bée, il fixait Merab en tremblant. L'envoûteur déclara :

— Cet homme a provoqué ma fureur ! Il a douté de ma parole, et le feu divin l'a terrassé ! Je suis le messenger du dieu du feu ! Ceux et celles qui oseront contester mes dires subiront le même sort que ce misérable Nakht !

Rensi qui, avant ces mots, n'avait manifestement pas encore identifié la victime, se jeta face contre terre. Un douloureux sanglot jaillit de sa gorge. D'une voix étouffée, il gémit :

— Nakht ! Non ! Nakht était mon frère ! Il était grand prêtre de Netjer, le puissant dieu du feu ! Nakht adorait Netjer ! Il ne méritait pas ce châtiment ! Pourquoi l'as-tu tué, divin messenger ? Mon frère vénérât notre maître à tous !

— La mort de Nakht n'est qu'un avertissement ! s'écria le sorcier. Le dieu du feu est très en colère ! Les offrandes que vous lui livrez sont misérables ! Le poisson, le crabe et les oiseaux que vous lui présentez ne lui suffisent plus !

En heurtant de son front le sol de sable durci, Rensi se lamenta :

— Nous n'avons rien d'autre à jeter dans le ventre ardent de la montagne sacrée ! Nous offrons à Netjer les choses que nous apporte la grande mer ! Depuis des années, il n'y a même plus d'encens à brûler pour embaumer l'autel du dieu du feu ! Cette île est morte ! Nous ne savons plus que faire pour attirer sur nous la grâce de Netjer ! Dis-nous ce que notre impétueux maître attend de nous, messenger ! Que pouvons-nous lui offrir pour apaiser sa colère ?

Merab faisait de gros efforts pour conserver son sérieux. Il éprouvait beaucoup de plaisir à jouer les messagers divins. Malgré le fou rire qui le gagnait, il parvint à prendre un ton solennel pour clamer :

— J'ai apporté la mort avec moi, Rensi, mais je suis également porteur d'une excellente nouvelle ! Le dieu du feu n'a besoin que d'un unique sacrifice pour être satisfait ! Si ton clan lui livre ce qu'il réclame, Netjer cessera aussitôt de faire trembler la terre ! Il vous touchera également de sa grâce ! Cette seule offrande vous comblera de bienfaits ! Cette île revivra ! Et sa terre sera encore plus généreuse que celle de vos ancêtres !

Il y eut un silence entrecoupé de murmures et de pleurs discrets. Tous les villageois étaient maintenant agenouillés. Ils soufflaient des prières au dieu du feu. La perte du grand prêtre Nakht leur causait beaucoup de chagrin, mais leur peur était plus grande encore. Ils souhaitaient de toutes leurs forces que le messenger quittât leur modeste village sans faire de nouvelle démonstration du divin courroux. Avec une hardiesse digne de son rôle de chef, Rensi se leva. Ses jambes flageolaient, des larmes coulaient sur ses joues, mais il fit face à Merab et le fixa d'un air résolu pour lancer :

— Parle, messenger ! Transmets-nous les demandes du dieu du feu ! Netjer aura ce qu'il attend de ceux qui le vénèrent. Même s'il nous fallait rejoindre la terre d'Égypte pour acheter un bœuf bien gras au méprisant peuple du Nil, nous le ferions. Nous devrions cependant voler la seule grande barque qui se trouve sur cette île. Car elle appartient à nos ennemis.

— Vous n'aurez pas à regagner l'Égypte, Rensi ! Un vulgaire bœuf ne pourrait satisfaire le dieu du feu ! Ce qu'il veut est à votre portée ! Vous aurez tout de même à le ravir à vos

ennemis ! Ce clan offense Netjer en perpétuant les grotesques croyances de vos aïeux venus d'Égypte ! Netjer n'a pas l'intention de les punir en détruisant l'île, car, du même coup, il sévirait contre vous ! Le dieu du feu préfère se montrer clément en considération de ses fidèles ! Ce que vous devrez livrer au ventre ardent de la montagne sera beaucoup moins difficile à voler qu'une grande barque...

L'envoûteur s'interrompit et fit craquer ses phalanges à quelques reprises. Il jeta ensuite un regard à la ronde et haussa encore la voix pour être bien entendu de tous les villageois :

— Il y a deux mois, la reine Miou a donné naissance à un fils ! Pour apaiser la colère de Netjer, votre dieu, il vous faudra lui livrer cet enfant en offrande !

— C'est affreux ! protesta Rensi. Nous ne pouvons tout de même pas sacrifier un petit homme...

— Je reviendrai dans six jours ! trancha Merab avec un sourire carnassier. Si vous avez l'enfant, je vous assurerai de la gratitude de Netjer ! Sinon... son feu divin vous anéantira !

DES NOUVELLES DE L'ÎLE

Construites minutieusement avec des planches de cèdre de la meilleure qualité, les deux grandes barques royales qui naviguaient vers l'île de Mérou étaient d'une beauté remarquable. La toile qui recouvrait leur cabine était taillée dans un épais tissu de lin aux couleurs éclatantes. Leur voile d'un blanc d'albâtre était plus scintillante que l'écume des flots. À leur proue, une magnifique effigie dorée de la déesse Isis fixait la mer en affichant une moue paisible. Chaque fois que de pareilles embarcations voguaient sur le grand fleuve, nombreux étaient les sujets de Pharaon qui se regroupaient sur la rive pour admirer leur splendeur. Leur coque effilée était conçue pour fendre l'onde du Nil avec aisance. Toutefois, sur cette étendue trop grande pour eux, les prestigieux bateaux, avec leurs longues rames manœuvrées en cadence, ressemblaient à de délicates araignées d'eau. La mer les rendait instables et leur retirait toute apparence de force. Comme l'avaient fait les adorateurs d'Apophis avant eux, les soldats de Pharaon progressaient avec angoisse au cœur de cette immensité inconnue. Toutefois, l'assurance des deux marins expérimentés qui les accompagnaient parvenait à les réconforter. Ce périple était mieux organisé que celui des ennemis de la lumière. Remorqué par la seconde barque, un bateau plus modeste était destiné au transport des vivres et au repos des gaillards. Il était doté d'une cabine qui pouvait abriter six hommes. Quand l'un des rameurs commençait à se sentir fatigué, il faisait en sorte de le signaler au chef des équipages. Ce dernier l'autorisait alors à rejoindre l'embarcation de queue. Aussitôt, un camarade frais et dispos venait le remplacer. En comptant Leonis, Montu, Menna et Sia, quarante-sept personnes participaient à l'expédition. Les

deux marins choisis par le vizir ne faisaient pas mentir leur réputation. En se fiant aux savantes informations inscrites sur le papyrus du troisième coffre, ils observaient les étoiles pour guider les barques. Ces hommes étaient de la même trempe. Ils parlaient très peu et se consultaient sans jamais élever la voix. Leur visage, tanné par le soleil et le souffle salé de la grande mer, affichait une expression déterminée. Sous leurs paupières plissées brillaient des yeux perçants. Une volonté inébranlable émanait d'eux, mais il n'y avait rien de présomptueux dans leur attitude. La mer leur avait enseigné l'humilité. Jusqu'à présent, la sorcière d'Horus n'avait pas eu à intervenir pour orienter les bateaux qui naviguaient jour et nuit. Elle assurait à ses compagnons que les faucons Amset et Hapi volaient loin devant eux. Les divins oiseaux de proie ne s'étaient cependant pas montrés. Car, même si le faucon était la représentation du bénéfique dieu Horus, Sia craignait que la présence de ses oiseaux dans le ciel marin ne fût considérée comme un mauvais présage par les membres des équipages.

Deux jours auparavant, les barques royales avaient laissé le delta du Nil derrière elles pour s'éloigner de la côte. Depuis ce matin-là, le temps était radieux, et les vents faibles et changeants avaient à peine contribué à l'avancée des bateaux. Malgré tout, la mer était un peu agitée. Ses flots se creusaient et ballottaient les embarcations. De temps à autre, les rames s'enchevêtraient. Les rameurs devaient alors suspendre leurs efforts afin d'attendre que les cris cadencés des hommes de gouvernail leur permissent de retrouver leur rythme. En quittant le grand fleuve, il avait été pénible de gagner le large. De nombreux soldats avaient souffert du mal de mer. Les nausées n'avaient guère épargné Montu, Menna et Leonis, Sia avait prévu le coup. Elle avait offert aux malades un gobelet d'eau contenant un remède de sa confection. Parmi les combattants, personne n'avait refusé d'ingérer l'amère mixture. Avant leur départ de Memphis, le vizir Hemiounou leur avait présenté Sia en leur affirmant qu'elle était une prêtresse-guérisseuse attachée au temple de Rê d'Héliopolis. Les gaillards n'avaient donc aucune raison de se méfier d'elle. D'ailleurs, l'efficacité de son remède avait démontré qu'elle maîtrisait

parfaitement sa science. Mis à part le chef des équipages, aucun des soldats ne connaissait le véritable motif de cette expédition vers l'île de Mérou. Officiellement, il s'agissait d'un voyage d'exploration, qui, en dépit de son caractère exceptionnel, avait pour unique but de rapporter quelques spécimens de plantes médicinales que les envoyés du roi Djoser avaient jadis répertoriées sur l'île. Ce prétexte justifiait qu'une envoyée du temple participât à l'aventure. Pour les soldats, l'enfant-lion était simplement un jeune scribe chargé de noter les observations et les découvertes de la femme. Montu était le serviteur de Sia. Quant à Menna, il avait la tâche de diriger la mission. Il représentait le vizir. Le chef des équipages était donc sous ses ordres.

La nuit était tombée. L'air était frais. Les rameurs s'activaient toujours sous la voûte céleste constellée de joyaux. Leurs râles tenus et rythmés faisaient songer à la respiration d'une bête colossale. Le calme régnait dans la cabine de la première barque que partageait Sia avec ses trois jeunes amis. À la lueur d'une lampe, Leonis, Montu et Menna observaient la sorcière d'Horus. Assise en tailleur sur des coussins, l'enchanteresse avait les paupières closes. Ses lèvres remuaient en silence. Elle communiquait en esprit avec ses divins faucons. Après un long moment de méditation, elle ouvrit enfin les yeux. Ses traits exprimaient l'étonnement. Elle passa une main dans sa longue chevelure noire et, afin de ne pas être entendue des rameurs, elle murmura :

— Amset et Hapi sont maintenant sur l'île de Mérou. D'ici deux jours, nous l'atteindrons à notre tour. Mes oiseaux m'ont révélé des images de ce qu'ils ont vu là-bas...

Le visage de Sia s'assombrit. Elle hésita un instant et, sur ce ton de confiance qui allait caractériser l'intégralité de leur conversation, l'enfant-lion l'interrogea :

— Qu'y a-t-il, Sia ? Qu'avons-nous à craindre ?

— L'île est habitée, annonça-t-elle. J'ignore comment les gens qui la peuplent nous accueilleront, mais nous devons nous préparer à les rencontrer.

— Pourtant, rappela Montu, les archives de l'Empire nous ont appris que cette île était déserte...

— En effet, acquiesça la femme. C'était sans doute le cas lorsque vos ancêtres l'ont abandonnée, mais, aujourd'hui, c'est différent. Amset et Hapi ont survolé un village entouré d'une palissade de bois. Il y avait plusieurs personnes dans cette enceinte. Les faucons m'ont également transmis l'image d'un débarcadère auquel étaient amarrées une dizaine de petites barques...

Sia se tut. Elle pinça les lèvres et hocha la tête d'un air indécis. Menna demanda :

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ?

— Oui. Je suis un peu préoccupée. Car la montagne de feu qui domine l'île de Mérou est en activité...

La sorcière hésita de nouveau. Les aventuriers la fixaient d'un air où se mêlaient crainte et curiosité. Elle se massa longuement le menton avant de poursuivre :

— Bien entendu, vous n'avez pas la moindre idée de ce à quoi je fais allusion. Je suis presque certaine que nous n'aurons rien à craindre de cette montagne. Toutefois, j'aurais préféré qu'elle soit endormie. Les montagnes de feu sont plutôt impressionnantes. En l'apercevant, les soldats qui nous accompagnent pourraient s'inquiéter. De plus, pendant que nous y séjournons, il est bien possible que les tremblements de terre qui ont autrefois effrayé vos ancêtres se manifestent...

— Je dois te dire que je suis moi-même inquiet, Sia, avoua Leonis. Tu nous parles de montagne de feu et de terre qui tremble. Nous avons déjà traversé le terrifiant domaine de Seth pour te délivrer des Dunes sanglantes. L'île de Mérou serait-elle, elle aussi, le territoire d'un dieu ?

— Non, enfant-lion. J'aimerais beaucoup vous éclairer au sujet des îles de feu. Malheureusement, les lois des Anciens me l'interdisent. Vous avez déjà assisté à bien des prodiges, mes braves amis. Je sais que vous ne mettriez jamais ma parole en doute et que, si je vous disais tout, vous emporteriez mes révélations dans votre tombeau. Malgré cette certitude, je me dois de respecter les règles de mon peuple. Le savoir des miens ne doit pas être révélé aux simples mortels. Sachez seulement que la perspective de me retrouver sur l'île de Mérou ne me fait pas peur. J'appréhende surtout la réaction des soldats qui nous

accompagnent. Et puis, je souhaite de tout mon cœur que les habitants de l'île sauront nous accueillir sans hostilité. Les soldats du pharaon sont d'habiles guerriers, mais il serait dommage qu'ils soient obligés de livrer bataille. Notre mission est pacifique. Nous nous rendons là-bas dans l'unique but de rapporter le dernier coffre. J'espère que ces gens ne nous considéreront pas comme des envahisseurs... Quoi qu'il arrive, nos soldats devront faire en sorte de conserver leur sang-froid.

— J'y veillerai, assura Menna. Avant d'autoriser les équipages à débarquer sur l'île, il serait sans doute préférable d'y dépêcher un petit groupe d'hommes. J'irai avec eux pour parlementer avec les gens du village que les faucons ont survolé.

— Les soldats resteront dans les barques, dit le sauveur de l'Empire. J'irai avec toi, Menna. Bien sûr, si Sia et Montu veulent nous accompagner, ils le pourront.

— Pourquoi prendrais-tu un tel risque ? l'interrogea le jeune commandant. Les habitants de l'île de Mérou verront certainement venir nos barques. Ils nous tendront peut-être une embuscade et...

— Nous devons y aller seuls, trancha Leonis. Après tout, rien ne dit que ce peuple se montrera inhospitalier... Je songe au coffre, Menna. Que ferons-nous si ces gens l'ont découvert ? Nous devons nous renseigner à ce sujet. Les guerriers de Pharaon ne connaissent pas la vraie raison de cette expédition. Ce qui concerne la quête des douze joyaux de la table solaire doit rester entre nous. Si nous devons questionner les habitants de l'île à propos du coffre, il vaudrait mieux que cette conversation se déroule à l'écart des soldats.

— Tu as raison, mon vieux, glissa Montu d'un air pensif. Il ne faut pas voir le danger partout. Et puis, s'il se présentait, le danger, ce ne serait pas la première fois qu'il viendrait nous visiter. Au fond, ce qui me dérange, c'est de songer que les habitants de l'île ne parlent peut-être pas notre langue. Le vizir Hemiounou nous a dit que cet endroit était désert. Selon lui, nous serions les premiers habitants des Deux-Terres à nous y rendre depuis que nos ancêtres l'ont abandonné. Si c'est vrai, ceux qui demeurent sur l'île de Mérou ne sont probablement pas d'origine égyptienne.

La sorcière d'Horus déclara :

— Ne t'en fais pas, Montu. Les Anciens maîtrisent toutes les langues de l'humanité. Peu importe d'où ils viennent, je n'aurai aucun mal à communiquer avec les gens de l'île.

— Nous ne pourrions pas nous passer de toi, Sia, fit remarquer Montu. Au fait, combien y a-t-il de peuples dans l'humanité ?

— La réponse t'étonnerait, mon jeune ami, répondit Sia en souriant. Mais, encore une fois, il m'est défendu de satisfaire ta curiosité, car...

— Je ne suis qu'un pauvre mortel, compléta le garçon. Les tiens font également partie de l'humanité, non ? Du moins, c'est ce que tu nous as appris. Votre savoir serait sans doute profitable aux autres peuples. Pourquoi tenez-vous tant à conserver vos secrets ?

— C'est plutôt simple, Montu. Autrefois, les miens ont commis de graves erreurs. Ils ont compris trop tard que la science d'une civilisation progressait beaucoup plus rapidement que sa sagesse à bien l'utiliser. Par exemple, on peut penser que l'homme a imaginé la lance dans le but d'atteindre des proies qui étaient hors de sa portée. Il l'a sûrement fait avec la digne intention de se nourrir. Toutefois, l'instrument de survie du chasseur est vite devenu l'arme mortelle du guerrier. Certes, les hommes arrivaient à s'entretuer bien avant l'existence de la lance, mais la présence de cette arme dans les combats augmentait le nombre de victimes de manière considérable... De même, la science des Anciens s'est retournée contre eux... Vous vous doutez certainement que le savoir des miens, à cette époque, allait déjà bien au-delà de la conception du modeste javelot. Mon peuple a semé la destruction. Ensuite, les survivants se sont retirés dans la honte. Ils se sont confinés dans un endroit qui demeurera toujours inaccessible aux peuples de la terre. Mis à part vous trois, bien peu de mortels savent qu'ils existent. Il y a quelques mois, je vous ai expliqué que les miens veillaient dorénavant sur l'humanité. Cependant, ils interviennent rarement dans la vie des mortels. Ils vous observent et ils espèrent que vous serez plus raisonnables qu'ils ne l'ont été au temps où ils se considéraient comme les rois du

monde... Notre science doit demeurer où elle est, Montu. De toute façon, vos jambes sont beaucoup trop courtes pour les foulées qu'elle vous obligerait à accomplir.

Ils bavardèrent encore un peu avant d'éteindre la lampe pour se coucher. Leonis était contrarié. Les nouvelles que venait de leur donner Sia n'auguraient rien de bon. Si les gens de l'île avaient découvert le coffre, accepteraient-ils de s'en départir ? Faudrait-il utiliser la force contre ce peuple qui ne le méritait assurément pas ? Et puis, si ces étrangers étaient des navigateurs aguerris, les bijoux ne se trouvaient peut-être plus sur l'île... Cette nuit-là, l'enfant-lion eut beaucoup de mal à trouver le sommeil.

L'ENLÈVEMENT DU PRINCE

La jeune femme à demi nue remonta la précieuse couverture de lin souple sur la poitrine de l'enfant. Le petit gazouilla dans son sommeil. Une bulle laiteuse et frémissante luisait comme une perle sur sa lèvre inférieure. Les doigts menus de sa main droite s'étiraient pour saisir quelque chose qui se trouvait dans un autre monde : celui d'un rêve paisible. La nourrice Kemsit poussa un soupir de satisfaction. Elle demeura un instant accroupie à côté du grand panier dans lequel elle venait de déposer le fils de la reine Miou. Son index replié effleura la joue fraîche et tendre du petit. Dans un doux murmure, elle dit :

— Dors bien, petit homme. Que le dieu Bès veille sur ta vie, sur ta santé et sur ton sommeil.

Kemsit se redressa. Elle jeta un coup d'œil complice à l'effigie grimaçante du nain Bès qui se trouvait à proximité du berceau. Ensuite, elle tendit la main pour saisir la lampe à huile qui brûlait sur une table lustrée par près de deux siècles d'usage. Cette table en bois, la statue du dieu protecteur, la lampe de granit rose sculptée en forme de coupe, ainsi que la délicate couverture de lin qui enveloppait l'enfant comptaient parmi les ultimes vestiges des trésors que les premiers habitants de l'île avaient emportés d'Égypte. Depuis la naissance du prince, la nourrice côtoyait chaque jour les merveilles ancestrales qui meublaient le palais de la reine Miou. Parfois, la jeune femme contemplait ces choses en essayant d'imaginer le royaume d'abondance où elles avaient été créées. Elle y parvenait assez mal. D'autant que, comme tous les siens, Kemsit n'avait jamais connu d'environnement autre que cette petite île aussi nue que les gens qui l'habitaient.

Sur l'île des Oubliés, seuls la reine et les membres de sa garde portaient des vêtements de lin. Et encore, ils ne le faisaient que dans le cadre des cérémonies. D'ordinaire, la reine Miou, à l'instar de tous les gens de l'île, ne revêtait qu'un simple pagne de paille tressée. Au cœur de ce minuscule royaume ravagé, l'étoffe des ancêtres était une matière rare. La reine elle-même ne possédait que six robes, plus ou moins ajustées à sa silhouette, qu'elle conservait avec soin dans un coffre de cèdre aux parois enduites de résine de térébinthe. Lorsque, pour respecter les traditions, Miou enfilaient l'un de ces longs vêtements, les sujets du royaume la considéraient avec plus de compassion que d'admiration ; de nuit comme de jour, le climat de l'île demeurait des plus agréables. Il s'agissait d'ailleurs de l'un des rarissimes bienfaits que l'on pût encore apprécier au pied de la montagne de feu. C'était par manque de ressources que les Oubliés avaient anciennement renoncé à se vêtir. Cependant, après quelques années de simplicité, l'idée de soustraire leur peau hâlée à la brise caressante de la mer leur était apparue aussi dérisoire qu'incongrue.

Kemsit examina une dernière fois son protégé. Les minuscules narines de l'enfant palpaient doucement. La couverture se soulevait au rythme de sa respiration régulière. La nourrice viendrait le retrouver lorsque, environ une heure avant l'aube, il réclamerait de nouveau le sein. Elle dormait dans une chambre contiguë à celle de l'enfant. De cette petite pièce qu'elle partageait avec sa propre fille qui n'avait pas encore deux ans, Kemsit pouvait aisément entendre les pleurs du nourrisson. La jeune femme quitta le prince et gagna sa couche sans s'inquiéter. Au crépuscule, elle se réveilla en sursaut, alertée par le profond silence qui régnait dans la demeure. Ce silence était anormal pour une nourrice habituée à satisfaire les exigences d'un être qui, depuis deux mois, ne trouvait de véritable apaisement que dans la chaleur de ses bras. En proie à un horrible pressentiment, la malheureuse Kemsit se dirigea vers la chambre du bébé. En constatant sa disparition, elle tenta de se persuader que la reine avait éprouvé l'envie de prendre son fils avec elle. Mais, avant même de rejoindre Miou qui dormait à poings fermés, la jeune nourrice savait que son infime espoir de

revoir l'enfant serait déçu. Un abominable drame venait de se produire. Le prince Hor avait été enlevé.

Avec raison, Akhtoy avait été désigné par les siens pour procéder au rapt du fils de la reine Miou. Cette tâche lui répugnait. La demande du dieu du feu avait d'ailleurs été accueillie avec horreur par tous ceux qui l'adoraient. Les serviteurs de Netjer étaient des ennemis de l'autre clan de l'île. Pourtant, si elles s'étaient souvent livré de sanglants duels pour des questions de croyances, d'honneur ou de territoire, une certaine quiétude régnait dorénavant entre les deux tribus. Après la visite de Merab, le chef de clan Rensi avait réuni son conseil. L'effroyable démonstration du messenger de Netjer ne leur permettait guère de réfuter sa nature divine. Par conséquent, la requête du dieu du feu ne pouvait être rejetée. Malgré cette certitude, la résolution du conseil des serviteurs de Netjer avait été prononcée avec un immense regret. Pour Rensi et les décideurs de son clan, il était déjà honteux de priver une mère de son enfant. Toutefois, la pensée de devoir offrir un nouveau-né au ventre ardent de la montagne leur était tout à fait insupportable.

Le conseil avait fait appeler Akhtoy. Ce dernier avait souvent eu pour mission d'espionner l'ennemi. Il s'infiltrait fréquemment dans l'enceinte du village de Miou afin de connaître les intentions de la reine. Depuis qu'il opérait, l'espion n'avait rien eu d'alarmant à relater. La tribu de Miou méprisait celle de Rensi, mais, en trois années d'observation discrète, aucun des renseignements qu'Akhtoy avait glanés dans le camp adverse n'avait laissé entrevoir une possible offensive. La reine Miou et les siens semblaient même se désintéresser complètement des serviteurs de Netjer. Néanmoins, puisque ses adversaires étaient beaucoup plus nombreux que ceux de son clan, Rensi préférait se prémunir d'une éventuelle attaque en se tenant au courant de ce qui se tramait de l'autre côté de la montagne de feu.

Le soir de l'enlèvement du prince, Akhtoy avait pénétré dans l'enceinte de l'ennemi avec la même aisance qu'à l'accoutumée. La construction de la palissade de bois qui entourait le village de la reine Miou remontait à plus d'un siècle. Elle avait

grandement contribué à la disparition des grands arbres de l'île. L'ouvrage avait jadis été impressionnant. À présent, cette preuve de l'inconscience des premiers Oubliés tombait en décrépitude. De nombreuses brèches permettaient de franchir la palissade sans même s'accroupir. Deux gardes assuraient la protection nocturne de l'enceinte. Ces hommes n'étaient même pas armés et, dès qu'ils se croisaient, ils interrompaient leur ronde pour entreprendre des conversations qui duraient parfois très longtemps. Ce relâchement de la surveillance du village démontrait que Miou ne craignait pas les serviteurs de Netjer. Elle semblait avoir enterré les querelles du passé. Et puis, dans ce petit monde où il ne restait rien à conquérir, il était devenu inutile de se battre. Il y avait bien quelques trésors à l'intérieur de l'enceinte. Mais qu'eût bien pu faire Rensi de l'or de ses rivaux ? Ce métal, si précieux sur la terre d'Égypte, était sans valeur sur l'île des Oubliés. Sans nul doute, la jeune reine n'appréhendait aucun assaut de la part des serviteurs du dieu du feu. Leur présence à l'autre extrémité de l'île la laissait indifférente. En quatre ans de règne, elle n'avait jamais cherché à les provoquer. Tandis qu'il se dirigeait silencieusement vers le palais de Miou, Akhtoy s'était senti envahi par un profond sentiment d'injustice. L'acte qu'il s'apprêtait à accomplir lui semblait d'une bassesse innommable. C'était pourtant la volonté de l'impétueux Netjer. Si l'espion n'exécutait pas cette ignoble besogne, la fureur du dieu du feu déferlerait sur ses serviteurs.

Akhtoy avait attendu un long moment dans les ténèbres. Sans trop hésiter, il avait choisi de se plaquer contre un rocher qui se trouvait à proximité des quartiers de la reine. Le silence était complet. Dans le palais, il n'y avait pas la moindre lueur. Quand les cris du nourrisson s'étaient fait entendre, Akhtoy avait aisément pu localiser la fenêtre de sa chambre. Une voix féminine et chantante s'était élevée dans l'obscurité. La pièce s'était éclairée et l'espion avait vu une jeune femme y pénétrer. Ce n'était pas la reine Miou et, après tout, il valait mieux qu'il en fut ainsi ; s'il avait aperçu l'enfant blotti dans les bras maternels, Akhtoy eût sûrement trouvé sa tâche plus cruelle encore. Les pleurs du petit avaient vite cessé. Tandis qu'elle lui donnait le

sein, sa nourrice le berçait tendrement en arpentant la chambre d'un pas lent. Sans pour autant se réjouir de la situation, Akhtoy avait songé que la jeune femme était en train de lui faciliter la tâche. Car, une fois l'enfant rassasié et endormi, il y aurait beaucoup moins de risques qu'il s'éveillât durant la fuite pour alerter les gens présents dans l'enceinte. L'espion avait vu la nourrice quitter la chambre. Il avait patienté encore un peu avant de se glisser dans la pièce pour enlever le fils de Miou. Par la suite, il était rentré chez lui sans encombre. Il pénétrait dans son village lorsque le petit s'était réveillé. Le chef Rensi avait accueilli son envoyé sans le féliciter pour la réussite de sa mission. De toute manière, après avoir commis un acte aussi méprisable, Akhtoy n'avait aucune envie de recevoir des éloges.

Cette nuit-là, Merab avait quitté la caverne pour descendre sur la plage. La journée avait été éprouvante pour lui, mais il n'avait pas sommeil. Il trépignait de bonheur. Grâce à sa faculté de voyager en esprit, il venait d'assister à l'enlèvement du fils de la reine Miou. Plus tôt, il était également parvenu à localiser les barques royales. Selon toute probabilité, l'enfant-lion atteindrait l'île dans l'après-midi du lendemain. Les événements se déroulaient comme l'avait prévu le maléfique envoûteur. Il possédait maintenant les appâts. Il ne lui restait plus qu'à attendre sa proie. Le plus difficile avait été de mettre la main sur le coffre. Pour éviter d'être vus, Merab et quatre adorateurs d'Apophis avaient dû partir à l'aube. Ils avaient traversé l'île dans le but d'atteindre les ruines du temple où le précieux objet était dissimulé. Il ne restait presque plus rien de cet ancien lieu de culte. À l'époque où la montagne s'était mise à trembler, le temple avait subi de graves dommages. Les Oubliés avaient jugé bon de le démanteler. Une grande partie de ses matériaux avaient été réutilisés pour construire le palais dans lequel résidait maintenant la reine Miou. Heureusement, le lourd autel de granit du temple, autrefois cerné par les murs du divin naos, avait été négligé par les habitants de l'île. À la base de l'autel, un interstice à peine visible dessinait un rectangle dans la pierre. Afin de libérer l'accès à la niche abritant le coffre, les hommes qui accompagnaient Merab avaient besogné avec ardeur. Maintenant, les trois derniers bijoux de la table solaire étaient

en possession du vieillard. Ce dernier se sentait comblé d'une joie enfantine. Bientôt, Leonis connaîtrait la honte de l'échec. Sa mort viendrait tout de suite après.

L'ACCUEIL

Vers la fin du voyage, Sia avait dû intervenir pour guider les embarcations. La sorcière avait demandé à Menna de remplacer le soldat qui manœuvrait le gouvernail de la barque de tête. Le jeune homme s'était aussitôt exécuté. En suivant les ordres des deux navigateurs choisis par le vizir, l'expédition eût assurément dépassé son objectif. Ainsi, quand l'un de ces habiles marins venait repositionner les deux larges rames servant à gouverner la première barque, Menna faisait en sorte de les replacer discrètement selon les directives que lui soufflait Sia. Ce petit jeu avait duré toute la matinée. Puis l'un des marins avait fini par se rendre compte que quelque chose clochait. Il avait jeté de nombreux regards soupçonneux à Menna. Ce dernier s'attendait à devoir fournir des explications, mais, à point nommé, la silhouette de l'île s'était détachée sur l'horizon. Les rameurs avaient exprimé leur joie en hurlant et en riant aux éclats. Le chef des équipages avait chaudement félicité les deux navigateurs pour leur réussite. Ces derniers avaient accueilli ces louanges avec retenue.

À mesure que les barques royales s'étaient approchées de leur destination, l'allégresse des soldats avait diminué. Lorsque les hommes avaient reçu l'ordre d'immobiliser les rames, plus personne n'avait envie de s'amuser à bord des bateaux. La montagne grisâtre qui s'élevait au cœur de l'écrin bleu de la mer avait une apparence sinistre. De surcroît, par un troublant hasard, le vent avait clairement sculpté un visage dans le panache de fumée pâle qui partait de son sommet. Durant un effroyable instant, ce faciès immense et hideux était resté figé dans une expression de rage intense. On eût dit qu'un géant vapoureux observait les barques avec l'envie de les engloutir. La

fumée avait fini par prendre une forme qui n'évoquait plus rien de particulier. Malgré tout, une crainte superstitieuse s'était emparée des soldats de Pharaon. Aucun d'eux n'avait osé exprimer son angoisse, mais les traits effarés et la respiration oppressée de ces vaillants combattants révélaient tout de la vive émotion qui les étreignait.

Depuis un quart d'heure, les embarcations dérivaienent en se balançant sur l'onde calme. Menna avait rejoint Rêhotep, le chef des équipages. Les deux hommes conversaient à voix basse à l'arrière de la barque. Appuyés aux montants robustes de la cabine, Leonis, Montu et la sorcière d'Horus scrutaient l'île avec attention.

— Cette montagne ressemble vraiment à une pyramide, observa Montu. Vous avez vu ? On dirait qu'elle aspire ce gros nuage qui flotte au-dessus d'elle...

— En fait, corrigea Sia, la montagne n'aspire pas ce nuage. Elle le crache. Il s'agit de fumée. Elle provient des profondeurs de la terre. C'est l'une des caractéristiques des montagnes de feu. Il ne faut pas s'en inquiéter.

— Peut-être, soupira Leonis. Seulement, tout à l'heure, cette fumée a pris un aspect très peu rassurant. As-tu vu la même chose que moi, Sia ?

— Oui, mon jeune ami. Nous l'avons tous remarqué. On aurait dit un visage, n'est-ce pas ? Sois tranquille, car il ne s'agissait pas d'un signe des dieux. Ce n'était qu'une coïncidence.

— Je veux bien te croire, jeta l'enfant-lion sans conviction. Es-tu certaine que cette île est bien celle que nous cherchons ? Cet endroit n'a rien à voir avec le paradis décrit dans les archives...

— Il ne peut pas y avoir d'erreur, répondit l'enchanteresse. Mes divins faucons ne se trompent jamais. Cela dit, il est vrai que ce lieu est bien différent de la description que nous en a faite le vizir. Lorsque les sujets de Djoser ont abandonné l'île pour retourner en Égypte, ils ont seulement expliqué au roi que les dieux avaient fait trembler la terre. À cette époque, la montagne ne crachait sans doute pas encore de fumée. Sinon ils l'auraient mentionné. J'ignore depuis combien de temps dure ce

phénomène, mais il est bien possible qu'il ait été néfaste pour la végétation.

— Vue d'ici, cette île semble inhabitée, déclara Montu. Le village et les petites barques que tes oiseaux ont aperçus doivent se trouver de l'autre côté de la montagne.

— Nous le saurons dans peu de temps, dit la femme. Menna est en train de planifier notre débarquement.

Quelques instants plus tard, le jeune commandant quitta le chef des équipages pour retrouver ses amis. Il leur annonça :

— Les hommes passeront une partie de la nuit sur l'eau. À moins que, d'ici quelques heures, nous n'ayons déjà réussi à parlementer avec les habitants de l'île. Les rameurs vont nous conduire le plus près possible de la plage. De manière à éviter que notre barque s'échoue, nous devons sans doute nager jusqu'au rivage. Le chef Rêhotep ne sait pas encore que l'île est habitée. Je ne pouvais tout de même pas lui révéler que ce renseignement nous avait été transmis par des oiseaux. Étant donné que cet endroit est censé être désert, j'ai eu du mal à le convaincre de garder ses soldats sur les bateaux. Je lui ai parlé de la nécessité d'envoyer des éclaireurs sur l'île, et il m'a aussitôt proposé d'y dépêcher quelques-uns de ses gaillards. Enfin, puisque Rêhotep connaît le véritable motif de cette expédition, j'ai réussi à lui faire entendre que le vizir nous avait ordonné de débarquer seuls sur l'île afin de vérifier certains détails concernant le coffre. Il ne m'a sûrement pas cru, mais il a cessé de discuter. De toute manière, je crois que les soldats seront soulagés de savoir qu'ils resteront un peu plus longtemps à l'écart de la montagne. Ils semblent plutôt effrayés, en ce moment.

Le sauveur de l'Empire avança :

— Si les habitants de l'île nous ont déjà aperçus, ils seront beaucoup moins intimidés en constatant que nous ne serons que quatre à rejoindre la plage. Ils comprendront peut-être que nous ne leur voulons aucun mal. D'ailleurs, nous n'emporterons pas nos armes.

— Ces gens nous observent sûrement, glissa Montu, mais, à mon avis, il est presque certain qu'ils croient que nous ignorons qu'ils sont là. Si c'est le cas, ils ne penseront pas que nous

voulons communiquer avec eux. Et puis, comment prévoir leur réaction ? Que se passerait-il s'ils nous attaquaient ? Sans nos armes, nous n'aurions aucun moyen de nous défendre. De plus, en restant dans les bateaux, les soldats ne pourraient pas intervenir à temps.

— C'est vrai, répondit l'enfant-lion. Mais je crois que nous pouvons tout de même courir ce risque. Il y a beaucoup d'hommes sur les barques. Ceux qui habitent l'île de Mérou doivent bien se douter que, si les équipages ne nous voyaient pas revenir, ils finiraient par se lancer à notre recherche.

— De toute façon, ajouta Menna, nous ne resterons pas seuls très longtemps. Cette nuit, quand la lune sera haute, Rêhotep ordonnera à ses hommes de rallier le rivage. Je devrai allumer un feu pour guider les barques. Le jour s'achève, mes amis. Il est temps d'y aller. Puisque nous voulons éviter que les soldats connaissent le véritable motif de cette expédition, il faudrait idéalement que nous trouvions le village avant le coucher du soleil. Il se pourrait que nous soyons bien accueillis par les habitants de l'île. S'ils nous permettaient de discuter avec eux, nous profiterions alors de l'occasion pour les interroger à propos du coffre.

Menna se retourna. Il adressa un signe à Rêhotep pour lui indiquer que ses amis et lui étaient prêts. Le chef des équipages donna quelques brèves consignes aux rameurs. Ceux qui se trouvaient à bâbord s'activèrent pour orienter l'embarcation dans la direction de l'île.

Leonis et ses compagnons foulèrent le sable caillouteux de la grève. L'embarcation avait pu les mener si près du rivage qu'ils n'avaient même pas eu besoin de nager. Les aventuriers portaient de longues robes de lin blanc. Ces vêtements étaient très voyants. Ainsi, s'ils les observaient, les habitants de l'île n'auraient aucun mal à suivre leur progression. Le sauveur de l'Empire détourna les yeux de la grande barque qui s'éloignait de la plage. Il jeta ensuite un long regard circulaire sur le paysage stérile qui s'étendait au pied de la montagne. Avec un léger tremblement dans la voix, il dit :

— Nous y sommes, mes braves amis. Si personne ne les a découverts depuis que l'envoyé de Djoser les a dissimulés, les

trois derniers bijoux de la table solaire se trouvent quelque part sur cette petite île...

Un cri aigu se fit entendre dans le ciel. Ils levèrent les yeux pour apercevoir un faucon qui planait sous le nuage de fumée pâle qu'engendrait la montagne de feu. La sorcière d'Horus lança en souriant :

— C'est Amset. Son frère Hapi ne doit pas être bien loin.

L'oiseau de proie poussa une série de cris stridents. Le visage de Sia devint soucieux. Sur un ton grave, elle déclara :

— Quelque chose se prépare, mes enfants. Amset m'invite à voir ce qu'il voit. Je dois me concentrer un moment...

L'enchanteresse ferma les paupières et ses traits se crispèrent. Leonis, Montu et Menna l'observaient avec nervosité. La femme leur décrivit ce que lui révélait le regard perçant du divin faucon :

— J'aperçois le village... Il se trouve non loin de l'endroit où nous sommes. Nous ne pouvions le voir de la mer parce qu'il est situé derrière cette haute muraille rocheuse qui se dresse à notre gauche. Des gens viennent vers nous. Ils sont une trentaine... Il n'y a qu'une seule femme parmi eux. Elle est vêtue d'une robe bleue... Elle est entourée de six gaillards qui portent des pagnes de lin. Les pagnes des autres membres de ce groupe sont différents... Je n'arrive pas à voir en quoi sont faits ces vêtements... Tous les hommes sont armés. Certains ont des lances, d'autres des massues...

Sia s'interrompt. Elle ouvrit les yeux et se tourna vers Menna pour dire :

— Ces individus m'ont l'air hostile, Menna. D'ici, il m'est impossible de sonder leurs pensées. Je ne peux donc pas connaître leurs intentions. Mais leur attitude m'inquiète...

— Rien ne prouve que ces gens soient dangereux, raisonna le jeune combattant. En nous montrant qu'ils sont armés, ils comptent sans doute nous signifier qu'ils sont capables de se défendre. Puisqu'ils viennent vers nous, c'est parce qu'ils ont vu les bateaux. Selon moi, ils sont plus craintifs que malintentionnés.

— Nous n'avons qu'à les attendre, proposa Montu. Si nous restons ici, Rêhotep pourra nous observer. Lorsqu'il verra ce

groupe s'approcher de nous, il se hâtera sûrement d'agir. Si ceux qui viennent veulent nous attaquer, ils auront le temps de le faire, mais, en voyant venir les barques, il se pourrait qu'ils s'enfuient.

— C'est précisément ce que nous voulons éviter, rappela Leonis. Je crois qu'il vaudrait mieux aller à la rencontre des habitants de l'île. En pressant le pas, nous pourrions atteindre cette muraille rocheuse. Elle empêchera les équipages de voir ce qui se passe.

Ils se mirent en route. Montu maugréa :

— Et dire que ce voyage devait se dérouler sans problème...

— C'est vrai, mon vieux, acquiesça Leonis. Avant de quitter Memphis, nous pensions que la mer serait le seul obstacle entre nous et le dernier coffre. Mais, bien entendu, ç'aurait été trop beau. Nous venons à peine de poser le pied sur cette île que, déjà, nous nous préparons à rencontrer des étrangers armés de massues et de lances. Je n'ai jamais songé que ma quête serait aisée. Seulement, lorsque j'en aurai enfin terminé avec tout cela, j'espère que le danger me laissera un peu tranquille.

— Moi, quand ce sera fini, je vais cultiver des laitues, jeta Montu. Ce n'est pas dangereux, des laitues.

— Tu n'as pas tort, Montu, intervint Menna. Mais, si j'étais toi, je me méfieraient quand même. Car tu es tellement glouton que tu serais capable de t'étouffer avec tes laitues.

Lorsqu'ils aperçurent les habitants de l'île, l'enfant-lion et ses amis n'avaient pas encore atteint la barrière de pierre. Néanmoins, à cent longueurs d'homme du rivage, de hauts rochers s'interposaient entre les aventuriers et les grandes barques. Le quatuor s'immobilisa. Une jeune femme vêtue d'une robe bleue allait en tête de la tribu. Elle leva la main, et son imposante escorte fit halte. Les deux groupes s'étudièrent un moment. La sorcière d'Horus se concentra. Ses compagnons devinèrent qu'elle s'affairait à lire dans l'esprit de leurs vis-à-vis. À voix basse, elle décrivit ce qu'elle percevait :

— Ils sont encore trop loin... les pensées que je discerne sont confuses... L'enfant... Il est arrivé malheur à l'enfant... Ces gens sont intimidés par notre présence... Ils parlent notre langue... Il faut leur dire que nous venons en paix...

D'emblée, Montu s'exclama :

— Vous n'avez rien à craindre de nous !

Le sauveur de l'Empire lui fit remarquer :

— Réalises-tu que tu viens de crier ces paroles à une trentaine de gaillards armés, mon vieux ? C'est comme si une grenouille disait à un hippopotame : « Hé, mon gros ! tu n'as rien à craindre de moi ! »

Montu haussa les épaules. Menna signala :

— Je crois qu'ils s'apprêtent à venir à notre rencontre.

Le jeune homme ne se trompait pas. Là-bas, la femme à la robe bleue fit quelques gestes. Sa troupe se divisa en trois sections. Deux d'entre elles commencèrent à converger vers Leonis et ses amis. Dans le but évident de demeurer en retrait, le groupe mené par la femme se mit en branle avec un léger retard. Quelques instants plus tard, Leonis, Montu, Menna et Sia furent encerclés. Ils purent examiner les pagnes de paille que portaient les hommes qui les entouraient. La pointe effilée de leurs lances avait été méticuleusement taillée dans la pierre. Les massues étaient faites de bois. Les traits de ces guerriers étaient menaçants. S'ils étaient intimidés, ils n'en laissaient rien paraître. La sorcière d'Horus chuchota :

— Quoi qu'il arrive, mes braves, ne cherchez pas à vous défendre.

Tout de suite après cet avertissement, la femme à la robe bleue ordonna :

— Maîtrisez-les !

Quatre guerriers pointèrent leurs lances sur la poitrine des voyageurs. Quatre autres les forcèrent à s'agenouiller. Le sauveur de l'Empire et ses amis n'opposèrent aucune résistance. On leur ligota les poignets et les chevilles. Menna et Sia furent entraînés légèrement à l'écart de leurs compagnons. Les hommes portant des pagnes de paille s'écartèrent. Six combattants vêtus de lin formèrent un rang à la gauche des prisonniers. La jeune femme vint se poster devant Leonis et Montu. Elle les toisa longuement avec un regard hargneux. Après quoi, elle heurta violemment le sable de son sceptre doré. Sur un ton ferme, elle lâcha :

— Je suis Miou, la reine des Oubliés ! Je vous libérerai tous aussitôt que vous m'aurez livré l'enfant-lion !

LA REINE DES OUBLIÉS

À cette annonce, Leonis, Montu et Menna avaient sursauté. Quant à la sorcière d'Horus, elle avait perçu les intentions de Miou avant même que celle-ci ne les traduisît en paroles. Malgré tout, Sia était frappée d'étonnement. Comment ces étrangers pouvaient-ils connaître l'existence de l'enfant-lion ? Elle s'efforça de sonder l'esprit de la reine, mais, même si elle put déceler qu'une immense détresse habitait cette jeune femme, elle ne parvint pas à soutirer des informations claires du flot de ses pensées désordonnées. La sorcière fut la première à s'adresser à Miou. D'une voix calme, elle lança :

— Tu nous parles d'un enfant-lion, Miou. Mais, à bord de nos barques, personne n'est enfant ni lion. Étant donné que nous ne pouvons te livrer celui que tu nous demandes, comptes-tu nous garder prisonniers ? Ne crains-tu pas que nos soldats s'inquiètent en ne nous voyant pas revenir ? Ceux qui sont dans les barques sont armés. Nous sommes venus sans haine, mais nous sommes capables de faire face à la haine. Un affrontement serait toutefois inutile. Beaucoup des tiens mourraient. Est-ce là ta volonté ?

La reine Miou hésita. Son assurance avait baissé d'un cran. Elle inspira profondément et dissimula sa gêne sous un masque d'arrogance. Elle riposta ensuite avec férocité :

— Mes combattants seront prêts à se battre pour mettre la main sur l'enfant-lion ! S'il le fallait, nous attaquerions vos beaux bateaux pour débusquer cet enfant ! Et puis, sachez que la défaite ne me fait pas peur... Je ne crains plus rien aujourd'hui... Plus rien...

La voix de Miou s'étrangla. Elle cacha son visage sous ses paumes. Un combattant vêtu d'un pagne de lin s'approcha d'elle pour lui dire doucement :

— Ces voyageurs ne semblent pas agressifs, ma reine. Le messenger de Rensi se trompait peut-être. Nous ferions mieux de discuter avec eux...

Miou retira ses mains de sa figure. Les lignes noires qui fardaient ses yeux se diluaient dans les larmes. Elle leva sur le guerrier un regard chargé d'indignation. Elle renifla et jeta :

— N'as-tu pas entendu les mots de cette femme, Nebatoum ? Elle prétend qu'il n'y a pas d'enfant-lion à bord de ces grandes barques. Ce matin, le messenger dépêché par nos ennemis nous a révélé que ces embarcations viendraient. Elles sont bien là, non ? Et, si elles sont là, c'est que l'enfant-lion dont parlait l'envoyé de Rensi se trouve sur l'un de ces navires. Ces étrangers nous mentent. À quoi bon discuter avec eux ?

Le sauveur de l'Empire fit remarquer :

— En vous voyant, nous n'avons pas tenté de fuir. Pourtant, avant même de nous adresser la parole, vous nous avez encerclés, rudoyés et ligotés. Après un accueil pareil, si cet enfant-lion que vous cherchez nous accompagnait, nous n'aurions pas la moindre envie de vous le livrer.

— Mon ami a raison, Miou, approuva Sia. Tu nous as reçus en ennemis. Pourtant, nous sommes prêts à t'écouter. Quels que soient les tourments qui touchent ton peuple, il se pourrait que nous puissions vous venir en aide... Le soleil se couche. Cette nuit, quand la lune sera haute, nos barques seront tirées sur la grève. Les hommes qui composent leurs équipages sont des soldats du royaume d'Égypte. Ils sont munis d'arcs puissants. Je peux t'assurer que, même en cherchant à profiter de l'obscurité, vous ne pourriez vaincre de tels guerriers... Puis-je te faire une proposition ?

— Je t'écoute, dit Miou en s'essuyant les yeux.

— L'un de nous quatre devra être libéré. Ainsi, il pourra aller avertir les soldats de ne pas vous attaquer. Nos hommes gagneront le rivage pour établir leur campement. Ils viennent d'accomplir un éreintant périple et ils ont besoin de repos. Tu garderas trois prisonniers. Je peux te promettre...

— Ne promets rien, surtout ! cracha la reine. Autrefois, vos ancêtres ont promis aux miens de revenir les chercher ! Ils ne l'ont jamais fait !

— C'est d'accord, concéda l'enchanteresse avec détachement. Je ne te promettrai rien, Miou. Seulement, si tu acceptais ma suggestion, nous aurions le loisir de tirer certaines choses au clair. Au fond, il se peut bien que l'enfant-lion soit parmi nous, mais, si c'est le cas, nous ne savons pas de qui il s'agit... Si nous parvenions à l'identifier, il accepterait peut-être de se livrer lui-même à toi. Par contre, en ordonnant à tes hommes d'attaquer les barques, tu risquerais de perdre ta seule chance de mettre la main sur celui que tu cherches...

La jeune femme plongea dans ses réflexions. Elle émit un grognement et hocha plusieurs fois la tête. Elle tourna ensuite les yeux vers le magnifique coucher de soleil qui mettait le feu au ciel et à la mer. Durant la conversation, la sorcière d'Horus était parvenue à sonder efficacement les pensées de Miou. Elle était maintenant au courant de l'horrible drame que vivait la reine des Oubliés. Elle connaissait aussi les motifs qui avaient poussé la malheureuse à demander que l'on lui livrât l'enfant-lion. Sia n'avait toutefois aucun moyen de comprendre pourquoi Leonis se retrouvait mêlé à tout cela. Elle était très inquiète, mais son visage demeurait impassible. Miou se tourna vers les captifs. Elle désigna Menna et ordonna aux gardes :

— Cet homme peut partir ! Vous conduirez les trois autres au palais ! Je les recevrai dans une heure !

Sur ces mots, la reine Miou tourna les talons. Menna fut débarrassé de ses liens. En se massant les poignets, il dit à Sia :

— Si je n'ai pas de nouvelles de vous d'ici demain matin, je gagnerai le village en compagnie d'un groupe de soldats.

— Tout ira bien, Menna, assura la femme. Demain, tu te présenteras seul à l'entrée du village. Je crois que j'arriverai à convaincre Miou que nous sommes ses alliés.

À regret, le jeune combattant quitta ses compagnons. Des guerriers libérèrent les chevilles des prisonniers. Sans rudesse, Leonis, Montu et Sia furent conviés à se mettre en route.

La salle du trône du palais de la reine Miou était plus que modeste. La pièce était sans plafond. Ses murs de pierre étaient

dépourvus de tout ornement. Le trône n'était qu'un vulgaire bloc de granit incrusté de coquillages. Un feu de bois brûlait à même le sol de terre durcie. Encadrés par quatre gardes, le sauveur de l'Empire et ses amis se tenaient devant la reine des Oubliés. Ils n'étaient plus ligotés. Le visage de Miou était triste. Durant un interminable moment, la jeune femme les observa sans rien dire. Elle réfléchissait. Finalement, ses lèvres dessinèrent une moue de lassitude. Elle haussa les épaules et soupira :

— En voyant venir vos barques, mon cœur était gonflé d'espoir. J'étais sûre que les miens auraient à se battre, mais je n'aurais pas hésité à leur ordonner de vous attaquer. Parce qu'il le fallait... À présent, je n'espère plus rien. Si l'enfant-lion accompagne vos équipages, il connaît déjà mes intentions. Vos soldats aussi. Je n'aurais pas dû accepter ta proposition, étrangère. Tout sera beaucoup plus difficile, maintenant.

— Nous pourrons t'aider, affirma Sia.

La reine observa la sorcière avec mépris. Elle émit un ricanement avant de répliquer :

— Tu ne sais même pas ce qui se passe ici. Comment peux-tu prétendre que vous pourrez m'aider ?

— Tu n'as qu'à nous dire ce qui te tracasse, répondit l'enchanteresse. Ensuite, nous verrons...

— Pourquoi êtes-vous venus ? demanda Miou.

Leonis lui avoua :

— Nous venons chercher un objet qu'un grand prêtre a oublié sur cette île, il y a environ cent cinquante ans de cela.

— Bien des choses ont été oubliées sur cette île, jeta la jeune femme. Une centaine de fils et de filles d'Égypte ont autrefois été abandonnés ici par leurs frères de sang. Nous sommes leurs descendants. Nos ancêtres ont beaucoup souffert. La haine qui brûlait dans leur cœur brûle toujours en nous... Peu importe l'objet que vous venez chercher ici, sachez que nous préférierions le jeter dans la grande mer plutôt que de vous l'offrir.

Le sauveur de l'Empire s'offusqua. Il s'efforça néanmoins de conserver son sang-froid pour dire :

— Cette histoire s'est déroulée il y a très longtemps. Dans les archives de l'Empire, il est écrit que le sol de cette île avait

tremblé et que tous ses habitants avaient regagné la terre d'Égypte. Cette erreur a été commise par le roi Djoser. Nous n'y sommes pour rien. Maintenant que nous savons que vous êtes ici, nous pourrions faire en sorte de vous faire regagner l'Égypte.

L'œil vaguement amusé, Miou dévisagea l'enfant-lion. Elle inclinait la tête de gauche à droite comme si elle examinait un animal étrange. Puis elle se lança dans un long discours :

— Tout comme moi, jamais mon peuple ne voudra quitter cette île. Pourtant, ici, la terre tremble toujours. Les secousses sont de plus en plus fortes et de plus en plus fréquentes. L'an dernier, un gros morceau de la montagne s'est effondré dans la mer. En explorant ce royaume, vous pourriez voir beaucoup de larges et profondes crevasses. Elles s'agrandissent sans cesse, car l'eau de la mer s'y infiltre. L'île n'en a plus pour longtemps. Un jour, il y aura une secousse plus puissante que les autres, et les Oubliés rejoindront Osiris dans le royaume des Morts. La vie n'est pas très joyeuse, ici. J'ai la certitude qu'aucun d'entre vous ne pourrait la supporter. Nous cultivons juste assez d'orge pour faire notre pain. On se sert des tiges pour fabriquer nos vêtements et nos nattes. Nos cultures sont fragiles. Nous mangeons surtout du poisson. Ce soir, je brûle du bois pour distinguer vos visages dans l'obscurité. Mais la plus grande partie du bois que nous possédons se trouve dans la palissade qui entoure nos demeures. Il arrive que nous trouvions des morceaux de bois rejetés par la mer. Nous les faisons sécher et nous les conservons. Ce bois nous permet de fabriquer de petits objets. Il est précieux. Nous le brûlons rarement. Le feu n'est pas vraiment nécessaire, ici. Nous n'avons pas besoin de nous réchauffer. Quatre fois par année, en hommage à Osiris, nous préparons le pain dans un four selon la tradition des gens du Nil. Le reste du temps, notre pain est plat et il est cuit au soleil. Nous faisons sécher le poisson sur des pierres. D'habitude, nous sommes nus. Je porte cette très vieille robe parce qu'une reine se doit de respecter les traditions. Votre venue est un événement. Je ne voulais pas que, en me voyant vêtue d'un simple pagne de paille, vous vous imaginiez que je n'étais pas digne de vous. De toute façon, puisque vous venez de la glorieuse terre d'Égypte, vous avez certainement songé, malgré

cette robe, que je n'étais qu'une reine idiote qui régnait sur un clan d'idiots. Mon discours doit certainement vous étonner. Mais, comme vous pouvez le constater, je suis instruite. Tous les papyrus que possédaient nos ancêtres sont conservés dans cette enceinte. Chacun des miens sait déchiffrer et tracer les hiéroglyphes. Par contre, si vous aviez débarqué de l'autre côté de l'île, les choses auraient été différentes. Car nos ennemis, les serviteurs de Netjer, sont stupides comme des crabes. De notre côté...

La sorcière d'Horus jugea qu'il était temps d'intervenir. Puisqu'elle savait déjà que les tourments de Miou avaient été engendrés par ses ennemis, la sorcière en profita pour orienter la conversation sur cette piste. Elle osa interrompre la reine des Oubliés en lui demandant :

— Qui est Netjer ?

— Netjer n'est rien, répondit sèchement Miou. Il n'existe que dans l'imagination de nos ennemis. Pour eux, Netjer est le dieu du feu qui fait trembler la terre. Cette île était autrefois luxuriante. Ses premiers habitants vouaient donc un culte au grand Osiris, le dieu de la fertilité. Seulement, ces gens ont abusé des bienfaits de ce minuscule domaine. C'est pour cette raison que l'île est morte. C'est aussi pour cela que le peuple de l'île s'est divisé en deux clans. Lorsqu'ils ont constaté qu'Osiris n'entendait plus leurs prières, certains des nôtres ont décidé de le renier. Du même coup, ils ont renié toutes les divinités que nos ancêtres vénéraient sur la terre d'Égypte. Les tremblements de la montagne de feu sont impressionnants comme la tempête et le tonnerre. Il y a longtemps, les Oubliés ont vu la manifestation de Seth dans ces secousses. De ce côté de l'île, nous croyons toujours que c'est le dieu du chaos qui fait rugir la montagne. Anciennement, Osiris a été blessé par notre négligence. Il a renoncé à l'île, et Seth, son ennemi, s'en est emparé. Nous prions Osiris, Isis et Horus pour qu'ils nous protègent du tueur de la lumière. C'est notre divine mission, et nous démontrons ainsi notre foi inébranlable. Car nous glorifions avec courage le nom de notre dieu sur le territoire effrayant de son assassin. Lorsque nous rejoindrons le royaume des Morts, Osiris nous comblera de sa générosité... En ce qui

concerne nos absurdes rivaux, ils se sont inventé un dieu : Netjer. Ils prétendent que cette divinité habite au cœur de la montagne de feu. Ils ont établi leur temple à l'intérieur du ventre ardent de cette montagne. C'est à cet endroit que doit se rendre l'enfant-lion. Sinon... sinon mon fils va mourir...

Le visage de la jeune femme se crispa. Elle tenta de continuer, mais l'air lui manquait. Elle n'eut pas d'autre choix que de laisser libre cours aux sanglots qui l'étreignaient. Elle pleura un long moment. Leonis et ses compagnons baissèrent respectueusement la tête. La reine parvint à recouvrer son souffle. Les flammes faisaient briller sa figure ruisselante de larmes. Elle exhala un long soupir avant de poursuivre d'une voix étouffée :

— Ce matin, à l'aube, la nourrice du prince Hor est venue m'annoncer que mon fils avait disparu. En constatant l'enlèvement, nous ne pouvions que soupçonner les serviteurs du dieu du feu. La paix s'était depuis longtemps installée entre nos deux clans, mais étant donné que nous ne pouvions accuser personne d'autre qu'eux... Quelques heures plus tard, alors que nous nous apprêtions à quitter l'enceinte pour aller rencontrer nos ennemis, un jeune homme s'est présenté devant l'entrée de la palissade. Il s'agissait d'un envoyé de Rensi. Rensi est le chef des serviteurs de Netjer. Ce messenger a confirmé nos soupçons en nous apprenant que mon fils Hor était entre les mains de son clan. Il nous a annoncé que le dieu du feu avait demandé à ses fidèles d'enlever le prince. Il a ajouté que, si nous tentions d'intervenir, mon enfant serait aussitôt sacrifié... Ensuite, il nous a dit que le messenger du dieu du feu avait prédit l'arrivée de trois barques. Ces bateaux devaient toucher l'île avant la fin du jour... Celui que l'on nomme « l'enfant-lion » est censé se trouver à bord de l'une de vos barques. L'envoyé de Rensi a affirmé que, si, demain, au coucher du soleil, cet enfant-lion se présentait aux serviteurs de Netjer, le prince me serait rendu sain et sauf. Dans le cas contraire, mon petit sera livré en offrande au ventre ardent de la montagne.

L'ENFANT-LION SE DÉVOILE

Le sauveur de l'Empire tourna les yeux en direction de Sia. Il ne comprenait pas comment le messenger dont parlait Miou avait pu prévoir son arrivée sur l'île. Il se disait que le dieu du feu était peut-être réel. L'envoyé du clan ennemi était venu dans la matinée. À ce moment, les grandes barques royales étaient encore trop loin de l'île pour que quiconque eût pu les apercevoir. La sorcière d'Horus fit un mouvement du menton pour signifier à Leonis qu'elle ne comprenait pas davantage la situation. Après un instant de silence, la reine Miou continua :

— Je ne crois pas en Netjer. Mais, aujourd'hui, ma foi a été mise à rude épreuve. En apercevant vos barques au loin, je ne pouvais plus douter des paroles de l'envoyé de Rensi. J'ignore qui est ce personnage qu'ils nomment « le messenger du dieu du feu ». Est-ce l'un des leurs ? Le jeune homme que nos ennemis ont dépêché ne nous a rien dit à ce sujet. Une chose est sûre, cependant : celui qui a prédit votre venue ne se trompait pas. À présent, je continue à croire que l'enfant-lion est à bord de l'une de vos barques. Peu importe qui il est, il représente mon seul espoir de revoir le prince vivant. Vous comprendrez sans doute que je suis prête à aller très loin pour sauver la vie de mon enfant. Mon clan est prêt à se battre pour le dernier-né du royaume.

— Vous n'aurez pas à affronter nos soldats, assura Leonis. Car je suis l'enfant-lion.

La reine Miou sursauta. Elle ne put réprimer un gémissement. Par acquit de conscience, les gardes levèrent leurs armes. Ce geste était vain, car les captifs n'avaient aucune envie de leur fausser compagnie. Après sa révélation, Leonis se comporta de manière étrange. Il retira sa longue robe blanche et

se retrouva nu devant le regard étonné de ceux qui l'entouraient. Il se retourna pour révéler à la reine la tache de naissance en forme de lion qui marquait son dos. Après lui avoir laissé amplement le temps d'examiner ce signe qui avait naguère désigné en lui le sauveur de l'Empire, l'adolescent renfila son vêtement et fit de nouveau face à Miou. Avec un sourire, il lança :

— Cette tache de naissance est vraie. Il ne s'agit pas d'un dessin fait dans le but de te tromper. De toute manière, comment aurions-nous pu prévoir que vous étiez là et que vous attendiez l'enfant-lion ? Bien entendu, je ne suis plus un enfant ; et cette tache est l'unique caractéristique de ma personne qui me rattache au lion. Il y a un an, grâce à ce signe, un prêtre a reconnu en moi le sauveur de l'empire d'Égypte. Sur la terre des pharaons, on m'appelle « l'enfant-lion ». Comme je te l'ai déjà dit, Miou, nous sommes ici dans le but de retrouver un objet qui est important pour nous. Je suis prêt à me livrer à tes ennemis. Toutefois, tu devras d'abord nous renseigner sur ce que nous sommes venus chercher...

— Parle, enfant-lion, jeta fébrilement la jeune femme. Je ferai tout pour te satisfaire.

— Nous cherchons un coffre, annonça Leonis. Ce coffre est en or. Il contient trois bijoux magnifiques qui représentent un babouin, un vautour et un cobra. As-tu déjà entendu parler de ce coffre, Miou ?

— Non, admit la reine d'une voix tremblante. Notre trésor compte quelques objets en or, mais nous n'avons jamais vu ce coffre que tu recherches... Si nous devions échanger cette chose contre ta promesse de sauver mon fils, je...

— Ne t'inquiète pas, Miou, fit Leonis sur un ton bienveillant, je voulais seulement m'assurer que vous n'aviez jamais entendu parler de ce coffre. Sache que j'irai tout de même à la rescousse du prince. Je dois cependant te poser une dernière question...

La reine des Oubliés acquiesça silencieusement. L'enfant-lion enchaîna :

— Les renseignements qui nous ont menés jusqu'à vous nous ont appris que les premiers habitants de l'île avaient bâti un

temple au pied de la montagne. Peux-tu nous dire où est situé ce temple ?

Cette fois, la reine Miou pouffa. Sa main droite exécuta une série de mouvements rapides qui désignèrent tour à tour un mur de la salle, le modeste trône sur lequel elle était assise, ainsi qu'un tronçon de colonne fort abîmé qui occupait un coin de la pièce. Leonis ouvrit les bras pour exprimer son incompréhension. La jeune femme expliqua :

— Le temple dont tu parles est un peu partout autour de toi, enfant-lion. Les Oubliés l'ont jadis démantelé pour bâtir ce palais. Ses pierres ont aussi servi à construire quelques demeures et une petite chapelle dans ce village... La pierre de cette île se brise trop facilement. Pour bâtir un grand temple, il a fallu que nos ancêtres utilisent du granit provenant d'Égypte. Malgré tout, les tremblements de l'île ont endommagé ce lieu de culte. Il était devenu dangereux d'y pénétrer. Les Oubliés l'ont donc détruit.

Un voile d'inquiétude vint assombrir les traits du sauveur de l'Empire. Il était étonné d'apprendre que, lorsqu'ils avaient démantelé le temple, les Oubliés n'avaient pas découvert le coffre. Certes, ce renseignement signifiait que le précieux objet était probablement toujours caché quelque part sur l'île, mais, puisque la majorité des pierres du bâtiment sacré avaient été réutilisées pour la construction du palais, il faudrait peut-être démolir la demeure de la reine pour retrouver les trois derniers bijoux de la table solaire. Cette éventualité n'enchantait guère Leonis. Car, de toute évidence, Miou s'opposerait à un tel projet. Montu partageait les craintes de son fidèle ami. Il sortit enfin du mutisme qu'il gardait depuis qu'ils avaient été capturés par les Oubliés.

— Le coffre a été dissimulé dans l'autel du temple, dit-il. Il faudrait savoir ce qu'on a fait de cet autel. Le sais-tu, Miou ?

— Je dois vous avouer que je n'en sais rien. J'ignore à quoi ressemblait cet autel... En ce moment, je suis peut-être même assise dessus...

La reine s'interrompit. Elle leva les yeux pour scruter le pan de ciel étoilé qu'encadraient les murs de la salle du trône. Elle

médita un moment, puis son regard vint une nouvelle fois se poser sur Leonis. Elle déclara avec gravité :

— En te livrant à nos ennemis, enfant-lion, tu sauverais la vie du prince. Seulement, il se pourrait que tu ne reviennes jamais de là-bas. Si cela arrivait, je te promets de laisser tes compagnons chercher le coffre. Les miens les assisteraient dans cette tâche. S'ils décidaient de mettre ce palais en pièces, je ne m'y opposerais pas... Nous n'aurions qu'à le reconstruire. À l'endroit où se dressait le temple, il reste quelques vestiges. Si cet autel était trop lourd, il est possible qu'il ait été laissé sur le site.

— Nous verrons, dit le sauveur de l'Empire. En attendant, que comptes-tu faire de nous, Miou ?

— Vous dormirez dans une chambre de ce palais. Des gardes vous surveilleront... Je... je ne veux pas prendre de risque, enfant-lion. Tant que le prince ne me sera pas rendu, vous resterez mes prisonniers. Demain, mes combattants t'escorteront jusqu'au village des serviteurs de Netjer. Tes compagnons resteront ici...

— Quoi ? s'écria Montu. Je ne laisserai pas mon ami se rendre seul chez ces fous !

— Il en sera ainsi, répliqua Miou avec une soudaine froideur. L'enfant-lion représente la survie de mon fils. Même s'il me semble honnête, je ne lui laisserai aucune chance de s'enfuir. Quant à vous, je vous garderai captifs pour me protéger de vos soldats.

Leonis posa une main sur l'épaule de Montu.

— Ne t'inquiète pas, mon vieux, je reviendrai. Je reviens toujours, non ? Menna sera avec moi. Miou n'a pas d'autre choix que de le laisser m'accompagner.

— Qui est Menna ? l'interrogea la reine. Et pour quelle raison l'autoriserai-je à te suivre ?

— Menna était avec nous sur la plage, répondit le sauveur de l'Empire. Tu l'as libéré pour qu'il aille avertir nos soldats de ne pas vous attaquer. Il est le meilleur combattant du royaume d'Égypte. Tu as toi-même dit que je ne reviendrai peut-être pas du village de tes ennemis. Dans ce cas, qui te ramènera ton fils ?

Crois-tu vraiment que les serviteurs de Netjer oseront venir jusqu'ici pour te le rendre ?

— Ils confieront sûrement mon petit aux combattants qui te livreront à eux...

— Rien n'est sûr, Miou, avança l'enfant-lion. Il se pourrait que toute cette histoire ne soit qu'un piège. Je ne veux pas être cruel, mais rien ne dit que ces gens ont vraiment l'intention de libérer ton enfant. C'est étrange, tu fais confiance à tes adversaires et, pourtant, tu doutes du seul être qui peut sauver la vie du prince. Si jamais je devais me battre pour te ramener ton fils, j'aimerais mieux me défendre seul aux côtés de Menna plutôt qu'avec l'ensemble des guerriers de ton village. Si tu refuses que mon ami m'accompagne, je préfère attendre que nos soldats viennent nous chercher.

Une voix s'éleva derrière le sauveur de l'Empire :

— Il faut écouter l'enfant-lion, ma reine !

Le garde qui venait de parler ainsi s'approcha du trône. Il s'agissait de l'homme qui, plus tôt, sur la plage, s'était interposé dans le but de raisonner Miou. Le combattant posa une main tendre sur la tête de la jeune femme. À voix basse, il gémit :

— Ce jeune homme peut sauver notre fils, Miou. Il t'a révélé qu'il était l'enfant-lion. La marque dans son dos le confirme. C'est un brave qui est prêt à rencontrer les serviteurs du dieu du feu. Que te faut-il de plus ? Tu dois laisser ce Menna l'accompagner. J'irai avec eux.

La reine appuya son front sur la poitrine du combattant. Elle ébaucha un sourire triste et murmura :

— C'est d'accord, Nebatoum. Menna vous accompagnera... Tu le sais bien, mon amour, je ne suis pas une mauvaise femme... Seulement, il faut tout mettre en œuvre pour secourir notre petit... L'enfant-lion est trop important pour que je lui donne l'occasion de nous fausser compagnie.

Miou s'écarta lentement de l'homme. Elle porta son attention sur les aventuriers pour leur expliquer :

— Nebatoum est mon époux. Cela doit vous surprendre. Car, selon ce que j'en sais, vos souverains n'épousent pas les gens du peuple. Comme vous pouvez le constater, nos coutumes sont bien différentes des vôtres. Je suis reine, mais mon sang n'est

pas divin comme celui des rois d'Égypte. Ceux qui, autrefois, ont été abandonnés sur l'île étaient des individus jugés sans importance. Nos ancêtres étaient les serviteurs de la cinquantaine de nobles qui vivaient ici quand la montagne s'est mise à trembler. Sur l'île des Oubliés, les rois et les reines ont toujours été désignés par le peuple. Ce palais ne m'appartient pas, et il est entretenu par les habitants. Je n'ai aucun serviteur. Mon fils a une nourrice parce que mon lait est malheureusement insuffisant. Ma présence sur le trône est plutôt symbolique, car ce royaume est géré par un conseil de douze sujets. Bien entendu, je fais partie de ce groupe qui fait entendre ses décisions par ma voix. Le reste de ma tâche consiste à présider les cérémonies et à représenter les miens lorsque nos ennemis veulent parlementer. J'occupe le trône depuis quatre ans. Dans six ans, je devrai céder ma place. Mon fils Hor n'est donc pas vraiment un prince. On l'appelle ainsi simplement parce qu'il est mon enfant. J'avais seize ans lorsque j'ai uni ma vie à celle de Nebatoum. J'en ai maintenant vingt-trois. Après toutes ces années, je n'ai pu donner naissance qu'à un seul petit. J'en ai pourtant porté trois autres... Ils sont tous morts avant même de voir le jour... Je... je ne supporterais pas de perdre Hor... Je ne suis pas méchante, enfant-lion... Si je vous retiens captifs, tes amis et toi, c'est parce que j'ai peur que tu partes... Tu es mon seul espoir, tu comprends ? Mon seul espoir...

Une nouvelle fois, Miou se mit à pleurer à grands sanglots. Elle se jeta violemment contre la poitrine de Nebatoum. Ce dernier appuya sa lance contre le mur pour enlacer sa femme.

LE RENDEZ-VOUS

Leonis, Montu et Sia avaient été conduits dans une chambre étroite et sans fenêtre. Comme c'était probablement le cas pour toutes les pièces du palais, cet endroit était à ciel ouvert. N'eût été la présence des trois gaillards qui les surveillaient, les captifs eussent facilement pu escalader les cloisons pour tenter de fuir. Assis sur le sol, à la lueur d'une lampe fumeuse qui dégageait une odeur lourde et infecte, les prisonniers se partageaient un frugal repas composé de poisson et de pain. Le poisson était sec, salé et coriace. Le pain avait la minceur et la texture d'une semelle de sandale. Heureusement, l'eau fraîche rendait la mastication moins laborieuse. Elle atténuait aussi la morsure du sel sur leur langue. Ce repas n'avait rien pour plaire. Montu lui-même eût préféré manger son pagne plutôt que d'ingurgiter cette horrible nourriture. Toutefois, puisque Nebatoum les regardait se restaurer avec un contentement manifeste, les aventuriers s'efforçaient de ne pas grimacer. L'époux de Miou semblait convaincu que l'enfant-lion et ses amis se régalaient. Au bout d'un long moment de contemplation muette, il leur annonça :

— Le pain est frais de ce matin. Le poisson provient de ma réserve personnelle. C'est mon meilleur... Il a vieilli durant quinze ans.

Les yeux de Montu s'arrondirent. Il porta la main à sa bouche et cracha dans sa paume un infime morceau de chair sombre et saumâtre. La main de Leonis s'immobilisa au-dessus de la planche de bois sur laquelle s'alignaient des lamelles de poisson. Sia ne broncha pas. Nebatoum laissa échapper un rire. Il lança ensuite sur un ton amusé :

— Je plaisantais, mes braves. Ce poisson a été mis dans le sel il y a moins d'une semaine... J'aurais aimé vous donner autre chose à manger. Seulement, notre royaume est bien pauvre...

Le sourire de Nebatoum se dissipa. Il afficha un air de dépit avant de poursuivre :

— Depuis très longtemps, cette île n'a plus rien à offrir. Je mange du poisson presque tous les jours depuis que j'ai des dents dans la bouche. Nous arrivons parfois à cultiver quelques laitues... Notre orge et notre épeautre arrivent à peine à survivre. Le soleil et le sel assèchent la terre. Il y a aussi les souris que les anciennes expéditions ont apportées. De nos jours, elles sont des milliers de milliers. Malgré toutes nos précautions, ces vermines dévorent une grande partie de ce que nous semons chaque année... Le poisson est nourrissant, mais il ne suffit pas à combler tous nos besoins. Les miens sont souvent malades et ils ne vivent pas très vieux...

— Vous pourriez adorer Osiris sur la terre d'Égypte, dit Sia. Il suffirait de convaincre la reine d'accepter que des barques viennent vous chercher.

— Si nous avions eu la volonté de quitter cette île, il y a longtemps que nous aurions tenté quelque chose. Car nous possédons une barque semblable à celles qui vous ont menés jusqu'à nous.

— Vraiment ? s'étonna Leonis.

— C'est la vérité, répondit Nebatoum avec un haussement d'épaules timide. La première fois que l'île a tremblé, ses habitants disposaient de trois grandes barques. Les secousses avaient toutefois gravement endommagé l'un de ces bateaux. Bien entendu, même si, pour retourner en Égypte, ils se voyaient obligés de prendre les rames, les maîtres et les maîtresses se sont accordé le privilège de partir les premiers. Comme vous l'a expliqué Miou, ceux qui sont restés ici étaient leurs serviteurs. L'un des nobles a cependant décidé d'attendre le retour des barques avant de quitter l'île. Cet homme s'appelait Maanakthef. Il était prêtre, scribe et médecin. C'était un personnage doué et courageux. Il avait été l'un des premiers sujets de Djoser à s'établir sur l'île de Mérou. Comme tous les autres, Maanakthef avait très peur de rester sur l'île, mais,

puisque les bateaux n'étaient pas censés revenir avant plusieurs semaines, il avait renoncé à partir pour aider et réconforter ceux qui restaient. Les barques ne sont jamais revenues. Maanakthef a d'abord pensé qu'elles avaient fait naufrage. Mais, même en songeant à cette possibilité, il n'était pas question pour lui de se décourager. Puisque, dans le but de ravitailler les habitants de l'île de Mérou, le roi Djoser organisait trois expéditions par année, Maanakthef et la centaine de malheureux qui avaient été obligés de patienter espéraient toujours revoir leur patrie. Après des mois d'insupportable attente, ces gens ont enfin compris que Djoser les avait abandonnés. La grande barque qui avait été endommagée a été réparée. Une expédition s'apprêtait à prendre la mer lorsque des nuées d'oiseaux marins ont envahi l'île. Le savant Maanakthef savait lire les oracles. Il a réuni les siens pour leur dire que la venue des oiseaux était un message des divinités qui signifiait aux Oubliés que Seth s'était emparé de la montagne de feu, que les fidèles d'Osiris ne devaient pas fuir, et qu'ils devaient à tout prix rester sur l'île pour louer le nom de leur dieu. Les Oubliés ont alors compris qu'ils étaient des élus. La barque a été transportée dans le village. Depuis, sa coque n'a plus touché la mer.

— Un oracle, maugréa la sorcière d'Horus. Ton peuple a vécu tout ce temps sur cette île mourante parce qu'un homme a vu un message des dieux dans un rassemblement d'oiseaux. Et que s'est-il passé ensuite, Nebatoum ? J'imagine que le savant Maanakthef est devenu votre chef...

Il était rare que Sia perdît son calme. Or, le ton incisif qu'elle venait d'adopter pour s'adresser à l'homme avait surpris Leonis et Montu. Nebatoum fronça les sourcils. Les mots de l'enchanteresse l'avaient froissé. Il répliqua d'une voix tranchante :

— En ce temps, l'île était bien vivante, étrangère. Bien sûr, en raison des connaissances qu'il possédait, Maanakthef est devenu le premier roi de l'histoire de notre peuple...

— Évidemment, l'interrompit Sia. Il possédait un grand savoir et il était entouré de gens peu instruits. À mon avis, Maanakthef a constaté qu'il pouvait posséder son propre petit

royaume. Il a profité de la crédulité des Oubliés en utilisant la venue des oiseaux comme prétexte...

Cette fois, Nebatoum se fâcha. Il heurta le sol sablonneux d'un poing ferme et s'exclama :

— Maanakthef était un homme bon ! Sous son règne, les Oubliés étaient heureux !

La sorcière d'Horus baissa la tête. Plus tôt, dans la salle du trône, elle avait compris que rien ne pouvait ébranler les croyances plus que centenaires du clan de Miou. Malgré cela, elle avait tenté d'ouvrir une brèche dans les convictions de l'époux de la reine. Depuis qu'elle avait foulé sa grève, Sia pouvait ressentir dans chaque fibre de son être que la fin de l'île était imminente. Demain, Leonis devrait peut-être risquer sa vie pour sauver celle d'un enfant. Un enfant qui, au cours des prochaines années, périrait probablement dans les ultimes et incommensurables secousses de la montagne de feu. Les lèvres de Sia s'arrondirent pour prononcer un mot, mais elles se refermèrent rapidement dans un soupir de lassitude. Nebatoum semblait toujours contrarié. Toutefois, ses traits exprimaient davantage de dédain que de colère. Considérant la discussion close, il se leva et plongea ses yeux dans ceux du sauveur de l'Empire. Son visage s'éclaira d'un sourire franc.

— Dors bien, enfant-lion, fit-il. J'ai confiance en toi. Demain soir, les serviteurs de Netjer m'auront rendu mon fils.

Le lendemain matin, comme cela avait été convenu avant qu'il ne fût contraint de quitter ses compagnons, Menna se présenta seul devant l'enceinte qui entourait le village des Oubliés. On le conduisit au palais et il fut soulagé de retrouver ses amis sains et saufs. Ces derniers s'empressèrent de lui rapporter en détail la discussion qu'ils avaient eue avec la reine Miou. En apprenant que Leonis devait se livrer aux serviteurs du dieu du feu en échange du prince, Menna protesta. L'enfant-lion finit cependant par lui faire admettre que, puisqu'il leur faudrait peut-être démolir le palais pour retrouver le coffre, ils auraient besoin de la pleine coopération des Oubliés. Le sauveur de l'Empire comptait tout mettre en œuvre pour secourir le petit. Car, s'ils désiraient rencontrer l'enfant-lion, rien n'avait laissé entendre que les serviteurs de Netjer lui voulaient du mal.

Après avoir convaincu Menna de l'importance de cette mission, Leonis lui apprit qu'il serait autorisé à l'accompagner jusqu'au village des serviteurs de Netjer. Il lui dit également que, pendant ce temps, Montu et Sia seraient retenus au palais.

Le jeune commandant regagna ensuite le campement des soldats. Le soir précédent, il avait avoué au chef des équipages que l'île était habitée. Après sa visite au palais, Menna raconta à Rêhotep que Sia, Leonis et Montu avaient été reçus sans trop d'hostilité par les gens du village. Avant de retourner auprès de ses compagnons, il lui expliqua qu'il était censé revenir le lendemain. Rêhotep devrait attendre que le soleil fut haut dans le ciel. Si, à cette heure, le jeune homme n'avait toujours pas donné signe de vie, le chef pourrait alors ordonner à ses soldats d'investir le village afin d'interroger la reine Miou.

Lorsque Menna atteignit de nouveau le village des Oubliés, Leonis, la reine et quatre de ses combattants l'attendaient devant l'entrée de la palissade. Même s'il était impossible de prévoir ce que leur réservaient les serviteurs du dieu du feu, le compagnon de l'enfant-lion avait décidé de ne pas emporter ses armes. Il constata que les combattants qui étaient chargés de les escorter, Leonis et lui, étaient munis de lances. Cela suffirait. Miou salua le nouveau venu d'un bref hochement de tête. Le sauveur de l'Empire accueillit son ami avec un sourire. Sans perdre de temps, il lança :

— Nous partons tout de suite, Menna. Les serviteurs de Netjer ont fait savoir à la reine que je devrais les rejoindre avant le coucher du soleil. L'après-midi est encore jeune, mais je crois qu'il serait inutile d'attendre...

Leonis marqua une pause et désigna l'époux de Miou.

— Nebatoum et ses hommes nous conduiront jusqu'au village des serviteurs du dieu du feu. J'aimerais rencontrer leur chef avant de me livrer à eux. J'imagine qu'ils ne voudront pas que vous me suiviez à l'intérieur de leur temple, mais, avant d'y pénétrer moi-même, je tiens à me faire une idée de ce qu'ils attendent de moi... Je me doute bien qu'ils ne m'aurent pas préparé une petite fête.

— Ça ne me dit rien qui vaille, grommela Menna. Nous étions encore loin de l'île lorsque ces gens ont annoncé ta venue.

S'ils ont pu accomplir un tel prodige, nous aurons peut-être à affronter autre chose que des lances et des massues. Si nous devons combattre un sorcier, il vaudrait mieux que Sia soit parmi nous...

— Qui est Sia ? demanda Miou.

Leonis réalisa soudainement que, malgré le long entretien qu'elle avait eu avec ses prisonniers, la reine des Oubliés ne connaissait pas leurs noms. Elle n'avait même pas pris la peine de le leur demander. L'enfant-lion n'était pas loin de considérer ce comportement comme un manque de respect. Avec un soupçon d'irritation dans la voix, il répondit :

— Sia est la femme que tu retiens prisonnière, Miou. Le garçon qui est avec elle se nomme Montu. Au fait, je m'appelle Leonis. Je te le dis, car il est bien possible que je ne revienne pas. Si cela arrivait, tu connaîtrais au moins le nom de celui qui aura sauvé la vie de ton fils...

Le visage de Miou demeura impassible. Sans chaleur, elle riposta :

— Il est vrai que tu peux sauver mon fils, enfant-lion. D'ailleurs, n'ai-je pas déjà admis que tu étais mon unique espoir ? Mais, la nuit dernière, j'ai bien réfléchi à tout cela. Et j'ai maintenant la certitude que les serviteurs de Netjer n'auraient jamais enlevé le prince si vos barques n'avaient pas navigué en direction de l'île. C'est pour te rencontrer que mes ennemis menacent la vie de mon enfant. Vous venez de la terre d'Égypte. Vous avez apporté le malheur avec vous. Quand je serrerai de nouveau mon petit Hor dans mes bras, les miens vous aideront à mettre la main sur ce que vous êtes venus chercher. Ensuite, nous serons tous soulagés de vous voir reprendre la mer. En ce royaume, vous ne trouverez aucun ami. Vous êtes des étrangers, et je n'ai pas envie de vous considérer autrement. Cela dit, si vous deviez affronter un sorcier, en quoi cette Sia pourrait-elle vous aider ? Serait-elle une sorcière ?

Le sauveur de l'Empire eut un rire méprisant. Il balaya l'air de la main et déclara :

— Les étrangers que nous sommes n'ont plus rien à te dire, Miou. J'espère seulement que, quand ton fils te sera rendu, tu tiendras ta promesse. Hier, tu as prétendu que tu n'étais pas

une méchante femme. C'est peut-être vrai, mais ton cœur est sec et dur comme la pierre. Il ressemble à cette île.

— Je souffre, enfant-lion, s'offusqua la jeune femme. Je souffre et j'ai peur. Hier, dans la salle du trône, n'as-tu pas vu mes larmes ?

Leonis n'ajouta rien. Il s'éloigna en serrant les poings. Menna accorda aussitôt ses pas à ceux de son ami. Avant de convier ses hommes à se mettre en marche à leur tour, Nebatoum foudroya son épouse d'un regard chargé de reproches.

Une heure plus tard, environ, sur le chemin qui conduisait la petite troupe de Nebatoum vers le modeste village des serviteurs de Netjer, des hommes armés de lances jaillirent de derrière un amas rocheux qui s'élevait en bordure du sentier. Encerclés par une dizaine de guerriers aux visages grimaçants, Leonis, Menna et leur escorte s'immobilisèrent. De part et d'autre, aucune arme ne fut brandie. Dans un murmure chuintant, Nebatoum y alla de ce vain renseignement :

— Ce sont eux, enfant-lion. Ce sont nos ennemis.

Au même moment, le chef Rensi quitta l'ombre des rochers pour se joindre à ses combattants. Nebatoum le reconnut aussitôt. Les traits de Rensi exprimaient tout à la fois tristesse, épuisement et angoisse. Il s'approcha de l'époux de la reine Miou et, d'une voix éteinte, il jeta :

— Nous ne tenons pas à engager le combat, Nebatoum. Gardez vos lances pointées vers le ciel.

— C'est d'accord, Rensi, répliqua Nebatoum avec acrimonie. Mais je tiens à te dire que, si vous avez fait du mal à mon fils, les choses n'en resteront pas là. Mon clan est prêt à rejoindre ton village. Le geste lâche que vous avez commis a rempli nos cœurs de dégoût et de haine.

— Ton fils n'a pas souffert, assura Rensi en baissant les yeux. Ce que nous avons fait n'est pas bien, mais nous l'avons fait pour obéir à la volonté du dieu de la montagne...

— Ce dieu n'est pas dans la montagne, cracha Rensi. Il n'existe que dans votre esprit.

— Tu peux croire ce que tu veux, dit l'autre avec un faible sourire. Tu ne douteras plus de l'existence de Netjer lorsque tu

auras rencontré son messenger. Il y a une heure, ce messenger nous a annoncé que vous quittiez votre village pour rejoindre le nôtre. Il nous a dit que l'enfant-lion était avec vous. C'est celui qui porte le médaillon doré, n'est-ce pas ?

Leonis eut un frisson. Il tritura nerveusement le talisman des pharaons suspendu à son cou. Rensi remarqua ce geste. Il hocha la tête avec satisfaction avant de continuer :

— Et je suppose que ce jeune étranger se nomme Menna...

Nebatoum laissa échapper un bref gémissement, Menna et Leonis échangèrent un regard affolé. Le chef des serviteurs de Netjer bomba fièrement le torse pour conclure :

— Tu peux accompagner l'enfant-lion, Nebatoum. Menna aussi pourra pénétrer dans l'enceinte de notre temple. Malheureusement, tes combattants devront vous attendre ici. Il est temps d'y aller, maintenant. Le messenger du dieu du feu est prêt à vous recevoir.

L'EMPIRE OU L'ENFANT

Le versant nord de la montagne de feu faisait songer à la souche noircie d'un arbre immense abattu par la foudre. Les panaches de fumée qui s'échappaient des larges failles labourant cette forme sinistre venaient renforcer cette illusion. Rensi et ses guerriers avaient guidé les trois captifs sur un sentier en pente qui sortait, telle une langue blafarde, d'un passage sombre et brumeux s'ouvrant entre deux parois. En pénétrant dans ce couloir tapissé de cendre grisâtre, le sauveur de l'Empire ne put réprimer un frisson. La pierre autour de lui était lisse comme de la cire d'abeille fondue. La chaleur qui régnait en ce lieu était oppressante. L'air avait une odeur de forge qui piquait les narines et incendiait la gorge. Le passage s'élargit et le groupe déboucha dans une enceinte naturelle qui évoquait la bordure d'un lac asséché. Une crevasse s'ouvrait au centre de la vaste surface de cette arène enfumée. Les rebords ourlés de cette brèche ressemblaient vaguement à des lèvres. Les serviteurs du dieu du feu étaient probablement tous présents. Hommes, femmes et enfants se serraient dans une haie compacte et arquée qui longeait la large faille. Ils étaient nus, muets et terrorisés. Le sauveur de l'Empire ne leur accorda aucune attention. Dès son entrée dans l'enceinte, ses yeux s'étaient fixés sur un personnage vêtu d'une longue tunique rouge. Cet homme lui tournait le dos, mais il l'avait reconnu sans hésitation. C'était Merab. Au moment où il avait aperçu le maléfique vieillard, Leonis avait senti son courage l'abandonner. En dépit de la chaleur, une onde froide l'avait enveloppé. Sa gorge s'était serrée et une buée de larmes avait brouillé son regard. La présence du sorcier changeait tout. Les serviteurs du dieu du feu n'étaient plus à craindre. Merab était

là. En chair et en os. En un éclair, la certitude de ne plus revoir l'Égypte frappa Leonis. Il faillit trébucher. Menna le retint. En prenant le bras de son ami, le brave combattant put ressentir toute sa terreur. Il posa les yeux sur le visage de l'enfant-lion. Ce masque épouvanté lui fit dresser les cheveux sur la tête.

— Le sorcier se tenait à quelques coudées seulement de la crevasse. Elle était profonde et elle exhalait une haleine de four. Tandis que son groupe s'approchait de l'homme en rouge, Menna comprit à son tour que la situation était critique. Puisqu'il n'avait jamais rencontré Merab, le jeune commandant ne put le reconnaître. Toutefois, les six hommes qui faisaient face au vieux étaient facilement identifiables ; la marque au fer rouge qui ornait leur poitrine représentait un serpent enserrant le soleil dans ses anneaux. C'était la marque des Hyènes : les impitoyables combattants d'élite des adorateurs d'Apophis. Rensi conduisit ses prisonniers auprès de l'envoûteur qui ne daigna pas se retourner. D'une voix chevrotante, le chef des ennemis de Miou annonça :

— Je vous livre l'enfant-lion, divin messager.

Le vieillard fit entendre un ricanement feutré et rauque. Ses épaules tressautèrent. Il se retourna enfin avec une lenteur étudiée. Sa figure ridée rayonnait de satisfaction. Merab leva un regard outrecuidant sur Leonis. Il secoua ensuite la tête en feignant la tristesse pour jeter :

— Bonjour, enfant-lion. Je constate avec chagrin que tu n'es pas très heureux de me rencontrer. Tu m'en vois navré. Je déplore aussi le fait que Sia et Montu ne vous aient pas accompagnés jusqu'ici. J'aurais été ravi de voir la sorcière d'Horus assister en personne à un autre de mes triomphes.

— Tu n'as encore rien gagné, Merab, répliqua le sauveur de l'Empire.

— Tu m'étonnes, Leonis, dit le sorcier sur un ton railleur. Comment peux-tu douter de ma victoire ? Tu n'as aucune idée de ce que je t'ai préparé... À quoi t'accroches-tu, gamin ? Tu ressens déjà ton échec dans chaque parcelle de ta chair, mais tu t'entêtes encore à le nier.

— Où est le fils de la reine Miou ? Maintenant que je suis ici, le prince doit retourner auprès des siens.

— Ce serait beaucoup trop simple, enfant-lion, lança Merab en griffant l'air de ses doigts noueux. Ce rendez-vous était important pour moi. Il aurait été stupide que je ne profite pas de notre ultime rencontre pour me divertir un peu en ta compagnie... En fait, tu constateras que je suis bon joueur. Même si, pour le moment, la situation te semble désespérée, il te reste une chance d'accomplir ta quête. Sache tout de même que tu ne quitteras pas cette île vivant. Tu n'auras donc pas l'incomparable bonheur de contempler les trois derniers joyaux de la table solaire. Cependant, selon la décision que tu prendras dans quelques instants, il se pourrait fort bien que tu puisses sauver l'empire d'Égypte...

Partagé entre l'effroi et l'impatience, le sauveur de l'Empire demanda :

— Qu'attends-tu de moi, Merab ?

Le sorcier ne répondit pas. Il leva la main droite et, derrière lui, les adorateurs d'Apophis s'écartèrent pour révéler une scène à ce point horrifiante que l'enfant-lion mit du temps à admettre qu'elle était bien réelle. Menna cracha un juron entre ses dents. Nebatoum voulut s'élancer, mais deux adorateurs d'Apophis le maîtrisèrent. Le malheureux poussa un hurlement déchirant.

Une saillie s'élançait au-dessus du vide jusqu'au centre de la faille. Ce surplomb était très étroit. La pierre craquelée qui le composait témoignait de sa grande fragilité. Au milieu de cette corniche se dressait une balance. Ses plateaux de cuivre retenus par des cordes pendaient au-dessus de l'abîme. Son fléau de bois était parfaitement horizontal, mais il tremblait légèrement. Car sur l'un des plateaux de la balance, l'enfant de Miou et de Nebatoum agitait ses jambes et ses bras avec vigueur. Le petit était couché dans un panier. Il était bâillonné, mais ses joues presque mauves et luisantes de larmes révélaient tout des violents sanglots qui le secouaient. Dans l'autre plateau de ce pervers dispositif reposait le coffre d'or qui contenait les trois derniers joyaux de la table solaire. L'enfant-lion demeura bouche bée. Ses jambes étaient molles comme des rouleaux d'étoffe. Merab se tourna vers la balance et déclara avec désinvolture :

— Ce pauvre petit va finir par s'étouffer avec son bâillon. La chaleur qui monte de cette crevasse doit grandement l'incommoder. Il faudrait bien que quelqu'un s'en occupe... J'imagine que tu as déjà compris l'utilité de cette jolie installation, Leonis. Il m'est venu l'envie d'éprouver ton courage et ton jugement. Le coffre est à ta portée. Tu n'as donc qu'à le prendre. Seulement, tu devines sans doute que ce geste précipiterait ce mignon poupon dans ce que nos grotesques hôtes appellent « le ventre ardent de la montagne ». Si tu choisissais le petit braillard, le coffre serait perdu à tout jamais ; une rivière de feu coule dans les profondeurs de ce gouffre, et le coffre fondrait avant même d'avoir atteint cette source ardente. Bien entendu, tu pourrais choisir un plateau et tenter d'empêcher l'autre de basculer en retenant la corde. Tu dois cependant savoir que chaque partie de cette balance est huilée et glissante comme un poisson dans l'eau. Tu devras être prudent, mon garçon. Je ne voudrais pas que tu tombes dans cette crevasse, car j'ai une autre surprise pour toi.

Le sauveur de l'Empire pleurait de rage. Il dut faire un immense effort pour bredouiller :

— Tu... tu es... un monstre, Me... Merab.

— Ces mots flatteurs comblent mon cœur, versifia le sorcier en inclinant le buste. Il me tarde de voir quel sera ton choix. Sauveras-tu l'enfant ou l'Empire ? Si je ne savais pas à quel point tu peux parfois te montrer sensible, Leonis, la réponse à cette question serait évidente : l'Empire. Car, au fond, quelle vie attend ce petit homme ? Lorsque la montagne s'enfoncera dans la mer, il périra en même temps que son peuple. Si tu le sauvais, l'offrande suprême ne serait jamais livrée à Rê. La colère du dieu-soleil anéantirait l'Égypte, et cette petite île ne serait certainement pas épargnée. Et puis, la reine Miou a-t-elle su se montrer reconnaissante à l'égard de celui qui pouvait sauver la vie de son enfant ? Non, Leonis. Cette chipie vous a retenus prisonniers et vous a traités comme de vulgaires voleurs. Ton compagnon Menna t'observe, enfant-lion. Dans la tête de ce valeureux combattant, le choix est déjà fixé. N'est-ce pas la vérité, Menna ?

Le sauveur de l'Empire tourna la tête vers son compagnon, Menna soutint son regard et soupira :

— Tu feras ce qui te semblera juste, mon ami.

— Est-ce que... tu... tu prendrais le... le coffre, Menna ?

— Ce que je choisirais n'a pas d'importance, répondit le jeune homme d'une voix brisée par l'émotion. Ce n'est pas moi qui dois faire face à l'épreuve cruelle imaginée par ce vieux fou. Je veux que tu saches que, peu importe la décision que tu prendras, je la respecterai.

— Comme c'est émouvant ! minauda Merab en faisant mine de s'essuyer les yeux. Mais, pendant ce temps, le petit prince souffre. Au lieu de pleurnicher, tu devrais te hâter un peu, enfant-lion.

Leonis posa les yeux sur le bébé. Celui-ci n'agitait plus ses membres, mais sa tête dodelinait mollement. Épuisé, il semblait fiévreux et sur le point d'être emporté par le sommeil... ou la mort. Horrifié, le sauveur de l'Empire se surprit à songer que la mort de l'enfant eût rendu sa décision plus aisée. Un élan de révolte le fit tressaillir. Il remarqua ensuite que Merab l'observait avec un vif contentement. L'envoûteur avait sans nul doute perçu cette pensée ignoble. L'enfant-lion inspira et expira profondément. Ses genoux lui semblaient dépourvus de force. À la première enjambée qu'il fit en direction de la saillie, il faillit s'effondrer. Dans son dos, les pleurs de Nebatoum ressemblaient au rire amorphe d'un dément exténué. Au moment où l'adolescent atteignait la bordure de la crevasse, Merab lança encore :

— Allez, Leonis, montre-nous combien tes nerfs sont robustes ! Il ne te reste que quelques coudées à franchir pour mettre enfin un terme à ta quête ! Une seule question demeure : sera-t-elle accomplie ?

Le sauveur de l'Empire serrait les poings à s'en rompre les phalanges. Ses ongles lacéraient la chair de ses paumes. Son cœur s'emballait. Il jeta un œil dans les profondeurs du précipice. En contrebas, les parois de pierre disparaissaient dans un brouillard dense qui se teintait d'une lueur rouge et chatoyante. Sur le surplomb, la chaleur était quasi insupportable. En s'avancant vers la balance, Leonis

réfléchissait au fait que ses deux plateaux de cuivre supportaient incontestablement le même poids, mais que la valeur de leurs contenus respectifs était à mille lieues d'être comparable. Du côté gauche gisait un enfant qui lui était tout à fait inconnu. Comme l'avait mentionné le cruel Merab, l'avenir de ce petit être sur cette île dévastée qui l'avait vu naître n'aurait, sans contredit, rien de reluisant. Le plateau droit de cette odieuse balance supportait un objet qui préserverait l'existence de milliers d'enfants, lesquels méritaient autant de vivre que le fils de la reine des Oubliés. Sur ce disque de cuivre reposait le salut d'un empire, celui d'une fillette nommée Tati et, peut-être aussi, la poursuite de la belle histoire que partageait Leonis avec la douce Esa. La quête des douze joyaux avait été parsemée d'embûches. Le sauveur de l'Empire et ses compagnons avaient beaucoup souffert. Au seul nom de l'amitié, pouvait-il balayer d'un geste la somme de tant d'efforts ? Le choix que devait faire l'adolescent semblait simple, Menna eût choisi le coffre. L'enfant-lion n'en doutait pas. Le combattant possédait un sang-froid incomparable. Il eût agi avec la logique qui s'imposait. Toutefois, le sorcier Merab connaissait Leonis. Il savait à quel point l'élu des dieux était faible. Le piège était parfait.

Tandis qu'il s'approchait de la balance, l'enfant-lion évita de regarder le fils de la reine Miou. Il fixait le coffre et il put nettement distinguer les gravures qui ornaient son couvercle : un babouin, un vautour et un cobra. Le salut du royaume d'Égypte se trouvait à portée de main de son sauveur. Au mépris du tumulte qui lui martelait les tempes, Leonis fit son choix.

L'ÉCHEC D'UN SAUVEUR

À son corps défendant, Leonis se tourna vers l'enfant. Il remarqua alors qu'une bande de lin le retenait à son lit d'infortune. Le sauveur de l'Empire eut un ultime moment d'hésitation avant de s'incliner au-dessus du vide et de tendre les bras pour empoigner le panier dans lequel reposait le petit Hor. À cet instant précis, mille et un cris de protestation lui emplirent l'esprit. Néanmoins, Leonis décida de les ignorer pour obéir à l'appel ténu d'un infime espoir. Il se disait que le dieu-soleil comprendrait la dimension inhumaine de l'épreuve qu'il traversait. Les divinités arriveraient peut-être à persuader Rê de renoncer à son châtiment. Une autre chose influença la décision du sauveur de l'Empire : le temps. S'il choisissait le coffre, le nouveau-né serait aussitôt précipité vers la mort. Par contre, même si la perte des bijoux était censée condamner les hommes, il faudrait encore deux ans avant que Rê ne mît la menace du grand cataclysme à exécution. Or, contrairement au petit, le peuple d'Égypte disposerait d'un sursis. Lorsqu'il tendit les muscles pour soulever le panier, l'enfant-lion passa à un cheveu de perdre l'équilibre. Un fulgurant frisson zébra son dos. Il poussa un râle sonore et, pour la première fois, le fils de Miou remarqua sa présence. La tête du nourrisson se figea et il fixa l'adolescent. Une brève lueur apparut dans ses yeux sombres et effarés. Il tendit une main minuscule vers la figure qui se penchait sur lui.

Comme l'avait mentionné Merab, chaque partie de la balance avait été soigneusement huilée. Le fléau, les cordes et les plateaux luisaient faiblement dans la lumière du jour. Toutefois, la précaution qu'avait prise le vieil envoûteur se révélait inutile. En soulevant légèrement le panier pour évaluer

son poids, l'enfant-lion comprit qu'il lui serait impossible de s'en emparer tout en essayant de saisir le plateau ou l'une des cordes qui le retenaient. On avait lesté le panier, probablement avec des cailloux, pour qu'il eût le même poids que le coffre. Leonis avait besoin de ses deux mains pour le soulever, et son corps était trop incliné au-dessus du vide pour qu'il se permît de faire un geste brusque. Lorsqu'il retira le petit Hor du funeste dispositif imaginé par le maléfique vieillard, le fléau de la balance s'abassa brusquement vers la droite en faisant entendre un sifflement discret. Le sauveur de l'Empire n'eut pas le temps de faire volte-face pour voir le coffre sombrer dans les profondeurs du gouffre. Le plateau de cuivre qui avait supporté l'inestimable objet heurta le rebord du surplomb. Le bruit métallique que produisit le choc se répercuta à quelques reprises sur les parois de la faille. Leonis se retourna pour constater l'irréremédiable conséquence de sa décision. Le plateau droit était vide. Il oscillait sous le fléau de la balance qui reprenait doucement sa position horizontale. La quête des douze bijoux était terminée. L'élu des dieux avait échoué. D'une main tremblante, l'enfant-lion dénoua le bandeau de lin qui obstruait la bouche du petit. Le cri nasillard et éraillé du plus jeune habitant de l'île s'éleva dans le lourd silence qui régnait dans l'arène du temple des serviteurs de Netjer. Merab éclata d'un rire sardonique. Il s'exclama :

— Ne sois pas triste, Leonis ! Tu n'as jamais eu l'étoffe des vrais héros ! Le sauveur de l'Empire vient de prouver qu'il ne méritait pas ce nom !

Menna poussa un hurlement rageur. Il bondit vers Merab qui se tenait à vingt pas de lui. Lorsque le vieillard l'aperçut, la joie qui se lisait sur sa figure ne s'altéra même pas. Il ne fit pas le moindre mouvement. Une Hyène s'interposa. Le manche de caroubier d'une lance heurta violemment le compagnon de Leonis à la racine du nez. Un éclair fulgurant brouilla ses sens et il tomba à la renverse. Menna tenta de se relever, mais ses membres refusèrent de se soumettre à sa volonté. Les yeux hagards, il demeura assis sur le sol. Du sang coulait de sa narine. L'enfant-lion avait quitté la corniche. Il observa son ami d'un air hébété, puis il continua d'avancer vers Nebatoum.

Toujours agenouillé, ce dernier tendait les bras vers celui qui venait de sauver son fils. Leonis posa le panier devant le pauvre homme. Secoué par de puissants sanglots, Nebatoum fut incapable de prononcer un mot. L'adolescent lui jeta un regard fugace et dénué d'expression. Après quoi, il se retourna pour aller retrouver Menna. Le jeune combattant était maintenant debout, mais il vacillait comme un homme ivre. Leonis lui saisit le coude pour l'aider à reprendre son équilibre. D'une voix éteinte, il murmura :

— Je suis désolé, mon ami, j'ai tout gâché.

Menna s'éclaircit la gorge pour cracher un caillot écarlate sur le sol grisâtre. Il ne dit rien, mais sa main tapota l'épaule de son compagnon pour lui signifier qu'il était de tout cœur avec lui. Le sorcier Merab s'approcha des aventuriers. Avec gravité, il dit :

— Tu devrais remercier l'homme qui t'a assommé, Menna. S'il n'était pas intervenu, tu aurais goûté à ma magie. Vous êtes à ma merci, mes fillettes. Puisque vous vous retrouvez devant moi, les enchantements de Sia ne peuvent plus vous protéger. Je pourrais vous tuer d'un seul geste, mais je ne me laisserai jamais de compliquer les choses... Dans un moment, je regagnerai la plage. Nos barques sont prêtes à reprendre la mer. Je tiens à rentrer rapidement en Égypte, car j'aurai quelques tâches à accomplir avant de rejoindre Seth dans les Dunes sanglantes. Le dieu du chaos sera fier de mon triomphe... Oserais-tu encore prétendre que je n'ai rien gagné, Leonis ?

— Rê se montrera clément, répliqua l'enfant-lion. Les choses ne peuvent pas se terminer ainsi.

— Tu es presque convaincant, mon garçon. Si je ne pouvais pas sonder tes pensées, j'aurais le sentiment que tu crois fermement à ce que tu racontes. Cependant, ce n'est pas le cas. Tu es plutôt naïf, mais pas à ce point...

Leonis baissa les yeux. L'envoûteur avait raison. L'infime flamme d'espérance qu'il avait ressentie en arrêtant son choix sur l'enfant s'était éteinte. Il n'éprouvait plus qu'un vide immense et froid comme les nuits du désert, un néant que rien, désormais, ne pourrait combler. Le vieillard eut un petit rire et il enchaîna :

— Tout est perdu, Leonis. Comme je m’y attendais, tu as choisi l’enfant. Tu as pris la décision de sacrifier un royaume pour préserver la vie d’un insignifiant morveux. Tu croyais trouver la gloire sur cette île, mais c’est l’humiliation qui t’y attendait. L’humiliation et la mort. Te reste-t-il au moins un soupçon de bravoure, enfant-lion ? Et toi, Menna, après ce vilain coup que tu viens de recevoir, seras-tu capable de te battre pour protéger une nouvelle fois l’insuffisant élu des dieux ? J’espère de tout mon vieux cœur que vous serez en mesure d’apprécier à sa juste valeur le petit cadeau d’adieu que je vous ai préparé...

Merab se tourna vers les serviteurs du dieu du feu. Tétanisés par la peur que leur inspirait le sorcier, les membres du clan de Rensi se serraient les uns contre les autres. Ils étaient silencieux et immobiles comme des statues. Au centre du grand arc que décrivait leur rang, un homme était agenouillé. Les yeux fermés, il baissait la tête dans une attitude de prière. Ses cheveux étaient ras. La taille de ses oreilles frôlait la démesure. Leonis tressaillit. Il venait de reconnaître son ancien contremaître Hapsout. Il ne pouvait pas y avoir d’erreur. Mais comment ce désagréable personnage avait-il pu se transformer à ce point ? L’homme que Leonis avait connu, sans pour autant être chétif, n’eût pu être qualifié de très vigoureux. À présent, le volume des muscles qui jouaient sous sa peau était impressionnant. Ses veines saillaient comme les nervures d’une feuille d’arbre. Merab fit un mouvement de la main. Hapsout leva la tête et ouvrit les paupières. Leonis ne put réprimer un râle de stupeur. Les yeux du jeune homme étaient entièrement noirs. Ils luisaient comme des gouttes d’encre humide sur la palette d’un scribe. Le vieux sorcier s’approcha de sa créature et déclara :

— Même si tu avais choisi le coffre, enfant-lion, il aurait été étonnant que les bijoux puissent retourner en Égypte. Il aurait fallu que l’un de vous soit assez rapide pour quitter cet endroit, atteindre la plage et inciter les rameurs des barques royales à gagner le large le plus vite possible. Ç’aurait été difficile, mais tout de même réalisable. Je n’aurais pas utilisé ma magie, car j’avais une autre arme en réserve... Tu as reconnu ce cher Hapsout, Leonis. Il a bien changé, n’est-ce pas ? Il n’a plus rien

du poltron qui se plaisait à tourmenter les malheureux esclaves de ce chantier que tu n'aurais d'ailleurs jamais dû quitter. À lui seul, ce bougre serait capable d'anéantir tous les habitants de cette charmante petite île. Et, pour tout vous dire, c'est sûrement ce qu'il fera. Ses muscles et ses nerfs sont tendus au point d'empêcher les flèches de pénétrer sa chair. La force qu'il possède dépasse l'entendement. Les soldats du pharaon qui campent sur la plage seraient incapables de l'arrêter. Le seul sentiment humain qui subsiste en ce monstre est celui de la haine pure qu'il éprouve à ton endroit, Leonis. Il veut te tuer. Lorsque ce sera fait, il n'aura d'autre désir que celui de continuer à répandre le sang... Je lui ai cependant désigné quelques proies. Après t'avoir éliminé, enfant-lion, Hapsout jettera son dévolu sur Menna. Ensuite, ce sera le tour de Montu et de Sia. Bien entendu, cette bête écumante n'achèvera sa mortelle besogne qu'au moment où elle ne trouvera plus personne à supprimer sur l'île. Puisqu'elle n'a pas plus de jugement qu'une pastèque, ma créature se lancera probablement dans la mer. Elle nagera durant des semaines dans le but de trouver des êtres vivants pour assouvir son inextinguible besoin de tuer. Bien sûr, elle finira par se noyer, mais allons-nous nous mettre à pleurer pour cela ?

Menna intervint :

— Personne ne pourrait posséder une telle force, Merab !

— Tu verras bien, Menna. Si, avant de mourir, tu veux profiter d'un court moment pour penser à ta mère et à ton père, tu ferais bien de te mettre à courir sur-le-champ... Je dois maintenant vous quitter, mes agneaux. Une partie de mon esprit restera avec vous, car je tiens à assister à votre dernier combat. Il sera bref, croyez-moi.

Le chef Rensi s'écarta de la haie humaine formée par son clan. Sur un ton hésitant, il lança :

— Tu... tu es un puissant homme. Nous avons obéi à ta volonté... Mais tu... tu n'es pas le messager du dieu du feu. Tu nous as trompés.

— Oui, fit Merab, je vous ai trompés. De toute manière, Rensi, vous n'aviez pas d'autre choix que celui d'obéir à ma volonté. Tu as bien vu ce qui est arrivé à ton frère Nakht. Vous

deviez me craindre. Votre dieu n'existe pas. Vos offrandes et vos prières ont toujours été vaines. Comme le sont vos pitoyables vies.

Des murmures se firent entendre dans l'enceinte du temple, mais personne ne riposta aux paroles sacrilèges du vieillard. Le teint terreux de Rensi était devenu livide. Il serra les poings, mais n'ajouta rien. Le sorcier ne se préoccupait déjà plus de lui. Il signala aux adorateurs d'Apophis que le moment était venu de partir. Il toucha ensuite la tête de Hapsout. Le jeune homme se leva. Ses inquiétants yeux noirs cillèrent. Dans un chuchotis qui ressemblait à un râle d'agonie, il prononça un seul mot :

— Leonis.

Merab donna quelques légères tapes sur la joue de sa créature. Il gloussa de satisfaction avant d'approuver :

— Oui, Hapsout, c'est ce misérable Leonis.

— Leonis, répéta Hapsout de sa voix faible et enrouée.

Le vieil envoûteur se retourna une dernière fois vers l'enfant-lion. Il leva la main pour le saluer et accompagna ce geste d'un ricanement grinçant. Ensuite, Merab tourna les talons pour se diriger vers la sortie de l'enceinte. Sans mot dire, les six adorateurs d'Apophis le suivirent. D'un air dépit, le chef des serviteurs du dieu du feu regardait le sorcier qui s'éloignait. Rensi, qui se trouvait malencontreusement entre Hapsout et Leonis, ne vit pas venir le danger. Le monstre marcha droit sur lui et ne fit rien pour le contourner. De la gorge de Hapsout fusa un bruit qui ressemblait au feulement d'un chat. Son poing percuta le menton de Rensi dans une détente presque trop rapide pour que l'œil la perçût. Le choc produisit un craquement atroce. L'infortuné fut soulevé de terre. Il était déjà mort lorsque son corps s'écrasa sur le sol, à dix coudées de l'endroit où il avait aspiré sa dernière goulée d'air. La créature de Merab n'avait même pas ralenti. Elle s'avavançait d'un pas rapide vers l'enfant-lion en répétant : « Leonis... Leonis... Leonis... » Elle grommelait ce mot de sa voix chuintante comme des braises subitement aspergées d'eau. Tous ceux qui se trouvaient sur les lieux demeurèrent paralysés. Les guerriers de Rensi, qui, en compagnie de leur chef, avaient escorté

Nebatoum, Leonis et Menna contemplaient la scène d'un air ahuri. Aucun d'eux ne souleva sa lance. Menna hurla :

— Sauvons-nous, Leonis ! Cette chose est trop dangereuse !

Il saisit le poignet de son ami pour l'entraîner avec violence. Le bras droit de Hapsout décrivit un arc de cercle. Son poing frôla la tempe de Leonis. Il érafla le côté gauche de son crâne, lui arrachant au passage une généreuse touffe de cheveux. En raison de l'extrême nervosité qu'il éprouvait, l'adolescent ne ressentit qu'une vague brûlure. Son compagnon et lui détalèrent à toutes jambes. Sans ralentir sa course, Menna arracha une lance de la poigne molle de l'un des guerriers de Rensi. Dans le dos des fuyards, la créature poussa un cri de chat égorgé. Leonis avait toujours été très rapide. Il n'avait jamais eu son pareil pour courir. Il dépassa facilement Menna qui l'encourageait à foncer vers la sortie. L'enfant-lion n'avait certes pas le loisir de réfléchir, mais la certitude de pouvoir distancer Hapsout était présente en lui. Il courait en fixant la terre dans le but d'éviter d'éventuels débris. Menna poussa une exclamation de surprise. Une ombre véloce dépassa Leonis qui eut l'impression qu'un oiseau énorme planait au-dessus de lui. Il rentra la tête dans ses épaules avant de lever les yeux. Il vit alors Hapsout filer dans les airs. Le monstre s'écrasa lourdement sur le sol en soulevant un nuage cendrex. Il roula sur lui-même à quelques reprises et se releva sans peine pour faire face à Leonis qui chargeait directement sur lui. En tentant de modifier la trajectoire de sa course, l'adolescent trébucha. Il parcourut la faible distance qui le séparait de Hapsout en battant des bras pour rétablir son équilibre. Le coude de la créature l'atteignit au flanc. L'enfant-lion ressentit une vive douleur. Il entendit ses os se rompre et il perdit le souffle. Ses pieds quittèrent le sol. Il s'affaissa sur un monticule de poussière qui amortit légèrement sa chute. Couché sur le dos et frôlant l'asphyxie, Leonis entendit Menna vociférer de rage. Il parvint à soulever la tête pour apercevoir son compagnon qui se ruait sur la bête.

Le jeune combattant pointa d'abord sa lance sur la poitrine extraordinairement musclée de Hapsout. Il changea d'avis au dernier moment en songeant que son ventre était sans doute plus fragile que le reste de son corps. La pointe de l'arme toucha

sa cible à la hauteur du nombril. Menna avait l'assurance de porter un coup mortel. Mais, en touchant Hapsout, il eut l'impression de frapper un rocher. La lance dévia et se brisa en deux. Le compagnon de Leonis passa bien près de s'empaler sur le manche rompu de l'arme. Entraîné par sa lancée, il entra en collision avec la créature. Celle-ci ne fut même pas ébranlée. Il n'en alla pas de même pour le jeune homme. Sa tête heurta violemment l'épaule du monstre. Le choc l'assomma et il s'écroula. Hapsout ne lui accorda aucune attention. Il se tourna vers l'enfant-lion qui était toujours étendu sur le sol à quelques pas de lui. Leonis suffoquait. À chaque tentative qu'il faisait pour respirer, une douleur fulgurante vrillait son thorax. En voyant son ennemi faire un pas dans sa direction, il fit un effort incommensurable pour remplir ses poumons. Il émit un râle sifflant, et il fut secoué par une quinte de toux qui emplit ses yeux de larmes et sa bouche de sang. Dans un brouillard laiteux, l'enfant-lion vit Hapsout s'approcher de lui. Il avait la certitude de mourir lorsqu'il entendit le cri d'un faucon.

Quand l'oiseau de Sia percuta sa figure, la terrible créature de Merab tendait les mains vers la gorge de Leonis. Amset planta ses serres dans les joues de Hapsout. Son bec puissant lui lacéra le front et lui creva l'œil droit. Avec un miaulement sonore, le monstre commença à tourner en se débattant pour tenter de saisir la masse furieuse qui s'acharnait ainsi sur son visage. Leonis parvint enfin à faire entrer un peu d'air dans ses poumons. Péniblement, il réussit à s'asseoir. En dépit de son regard troublé, il put assister à la fin de la lutte que livra le brave Amset à l'implacable personnage. Ce dernier saisit l'une des ailes de l'oiseau et la tordit. Les os cédèrent, mais le faucon de Sia refusa de lâcher prise. Même après que la maléfique créature lui eut brisé le cou, le faucon s'accrochait encore, son aile intacte battant l'air avec véhémence. Sans un cri, Hapsout se débarrassa brutalement de ce masque grouillant. La peau de son visage se déchira. Il saignait abondamment, mais il ne semblait pas souffrir. Il jeta au loin le cadavre du faucon. Le corps du divin Amset rebondit sur le sol poussiéreux. Il fut enveloppé d'un halo de lumière bleue et il disparut. Sans attendre, l'ancien contremaître revint vers l'objet de sa haine.

Des lambeaux de chair pendaient sur la partie inférieure de son visage, mais ses blessures semblaient peu profondes. Un liquide sombre et visqueux coulait de son œil crevé. De toute évidence, les yeux de cet être de cauchemar étaient son unique point sensible. Leonis savait qu'il était perdu. La présence des serviteurs du dieu du feu lui interdisait de se métamorphoser en lion. Au mépris de cette conviction, il prononça trois fois le nom de la déesse-chat Bastet.

Contre toute attente, la transformation s'opéra. Les disciples de Netjer virent la silhouette du jeune étranger devenir floue comme un reflet dans l'eau, et elle fut remplacée par une forme pâle, massive et velue. Jusqu'à ce moment, les sujets du défunt Rensi n'avaient pas osé bouger. Lorsque le puissant fauve blanc se matérialisa devant leurs yeux stupéfaits, un hurlement de femme retentit. Ce cri suraigu réveilla l'assemblée. La panique s'empara des serviteurs du dieu du feu. Dans un flot désordonné et criard, ils prirent la fuite. Le lion poussa un puissant rugissement qui se répercuta longuement dans l'enceinte du ventre ardent de la montagne. Menna avait recouvré ses esprits. Il aperçut le lion blanc, mais ses idées n'étaient pas encore assez claires pour qu'il saisît le sens de la scène que lui révélaient ses yeux. La mémoire lui revint, quelques instants plus tard, pendant qu'il assistait au furieux duel opposant un divin lion à un homme qui n'en était plus un.

Le lion blanc bondit sur Hapsout et le plaqua au sol. Sa gueule écumante se referma sur l'un de ses bras. L'animal fit un bond de côté et secoua la tête avec férocité. La créature de Merab fut agitée en tous sens. Menna fut certain que le bras serait arraché du corps. Il n'en fut rien. Le fauve s'essouffla et fit une légère pause. Le poing libre du monstre atteignit trois fois sa robuste mâchoire. Le lion blanc vacilla légèrement. Hapsout parvint à libérer son bras, et Menna constata avec une stupeur horrifiée que la peau du membre était à peine entamée. Le lion eut un moment d'hésitation. Hapsout se jeta sur lui, mais l'animal se déroba. La créature rata sa cible et tomba face contre terre. Le lion rugit et détala pour aller s'asseoir à un jet de pierre de son adversaire. La créature se leva en grognant pour se lancer à sa poursuite. Le fauve demeura immobile. Une nouvelle

fois, Hapsout plongeait et mordait la poussière. Leonis s'éloigna de nouveau et, comme précédemment, il s'arrêta. Le manège se répéta plusieurs fois avant que Menna ne comprît les intentions de son ami. D'une voix teintée d'espoir, le combattant murmura :

— C'est bien, mon vieux. Tu peux y arriver.

Leonis parvint à attirer Hapsout en bordure de la large crevasse. Lorsque la créature se précipita sur lui, il se dressa sur ses pattes arrière pour l'accueillir d'un redoutable coup de griffes. Le monstre retomba à trois coudées du précipice. Il se releva aussitôt. Menna porta son regard sur le lion blanc. Avec un pincement au cœur, il remarqua qu'il avait peine à tenir sur ses pattes. Les quelques coups que lui avait assénés Hapsout l'avaient manifestement ébranlé. L'animal trouva néanmoins la force de livrer un dernier assaut. Ses muscles se contractèrent, son ventre s'abaissa et il bondit. Ses puissantes pattes heurtèrent la poitrine de la créature. La poussée projeta Hapsout sur le sol. Il roula sur lui-même et tomba dans la faille. Il sombra vers la mort sans en avoir conscience. Avant même qu'il n'atteignît la roche en fusion, son corps s'embrasa. Il eut le temps de murmurer une dernière fois :

— Leonis.

Le lion blanc fit demi-tour. En boitant, il alla à la rencontre de Menna qui se dirigeait vers lui. Ils étaient seuls dans l'enceinte. Le compagnon de Leonis leva la main pour exhiber le talisman des pharaons dont la chaîne s'était brisée durant la métamorphose. Il lança d'une voix émue :

— Tu as perdu quelque chose, mon ami !

Le fauve poussa un faible rugissement et il chancela. Menna fronça les sourcils avec inquiétude. Il accéléra le pas. Le lion s'effondra lourdement. Les contours de son corps s'estompèrent, sa silhouette se contracta et Leonis reprit sa forme humaine. En se penchant sur son ami, Menna constata qu'il respirait péniblement. L'adolescent le fixait de ses yeux verts. Une coulée de sang maculait son menton. Dans un soupir douloureux, il dit :

— J'ai... j'ai tout perdu, Menna. Je... je n'étais pas digne de...

— Ne parle pas, mon ami, chuchota Menna en réprimant un sanglot. Tu dois conserver tes forces.

Leonis toussa. Une écume rougeâtre apparut aux commissures de ses lèvres. Il esquissa un faible sourire et bredouilla :

— Ma... ma sœur... Il... il faut lui dire que... que je l'aime...

— Tu lui diras toi-même, mon ami...

Mais l'enfant-lion n'écoutait plus. Il venait de fermer les paupières pour sombrer à son tour dans un gouffre profond. Sa chute vers la mort serait probablement plus longue que celle de Hapsout, mais elle semblait tout aussi inexorable.

Grâce à ses faucons, Sia avait pu voir que Merab attendait Leonis dans l'enceinte du temple des serviteurs de Netjer. À grands cris, elle était parvenue à convaincre Miou de l'urgence de la situation. Sia, Montu, la reine et vingt combattants s'étaient alors mis en route vers le village des disciples du dieu du feu. Ils avaient d'abord croisé Nebatoum qui avançait d'un pas prudent en serrant son fils contre sa poitrine. Miou et ses combattants n'étaient pas allés plus loin. Sia et Montu avaient marché longtemps avant d'apercevoir Menna. Le combattant portait Leonis dans ses bras. Des larmes sillonnaient sa figure souillée de sang séché. Ses compagnons le rejoignirent. Le jeune homme posa un regard sévère sur la sorcière. Il maugréa :

— Merab était là, Sia. Il était sur cette île et tu n'as rien vu.

Sia resta muette. Menna avait raison. Mais, pour l'heure, il fallait oublier les remords et la rancœur. Il fallait regagner l'Égypte au plus vite. La vie de l'enfant-lion en dépendait.

FIN

LEXIQUE

DIEUX DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

Apophis : Dans le mythe égyptien, le gigantesque serpent Apophis cherchait à annihiler le soleil Rê. Ennemi d'Osiris, Apophis était l'antithèse de la lumière, une incarnation des forces du chaos et du mal.

Bastet : Aucune déesse n'était aussi populaire que Bastet. Originellement, Bastet était une déesse-lionne. Elle abandonna toutefois sa férocité pour devenir une déesse à tête de chat. Si le lion était surtout associé au pouvoir et à la royauté, on considérait le chat comme l'incarnation d'un esprit familier. Il était présent dans les plus modestes demeures et c'est sans doute ce qui explique la popularité de Bastet. La déesse-chat, à l'instar de Sekhmet, était la fille du dieu-soleil Rê. Bastet annonçait la déesse grecque Artémis, divinité de la nature sauvage et de la chasse.

Bès : Dieu représenté sous l'aspect d'un nain difforme et barbu, possédant un visage grimaçant et effrayant. Bès était un dieu protecteur. Ses forces magiques éloignaient les dangers et les maladies.

Hathor : Déesse représentée sous la forme d'une vache ou sous son apparence humaine. Elle fut associée au dieu céleste et royal Horus. Sous l'aspect de nombreuses divinités, Hathor fut vénérée aux quatre coins de l'Égypte. Elle était la déesse de l'amour. Divinité nourricière et maternelle, on la considérait comme une protectrice des naissances et du renouveau. On lui attribuait aussi la joie, la danse et la musique. Hathor agissait également dans le royaume des Morts. Au moment de passer de vie à trépas, les gens souhaitaient que cette déesse les accompagne.

Horus : Dieu-faucon, fils d'Osiris et d'Isis, Horus était le dieu du ciel et l'incarnation de la royauté de droit divin. Successeur de son père, Horus représentait l'ordre universel, alors que Seth incarnait la force brutale et le chaos.

Isis : Épouse d'Osiris et mère du dieu-faucon Horus. Isis permit la résurrection de son époux assassiné par Seth. Elle était l'image de la mère idéale. Déesse bénéfique et nourricière, de nombreuses effigies la représentent offrant le sein à son fils Horus.

Osiris : La principale fonction d'Osiris était de régner sur le Monde inférieur. Dieu funéraire suprême et juge des morts, Osiris faisait partie des plus anciennes divinités égyptiennes. Il représentait la fertilité de la végétation et la fécondité. Il était ainsi l'opposé ou le complément de son frère Seth, divinité de la nuit et des déserts.

Rê : Le dieu-soleil. Durant la majeure partie de l'histoire égyptienne, il fut la manifestation du dieu suprême. Peu à peu, il devint la divinité du soleil levant et de la lumière. Il réglait le cours des heures, des jours, des mois, des années et des saisons. Il apporta l'ordre dans l'univers et rendit la vie possible. Tout pharaon devenait un fils de Rê, et chaque défunt était désigné comme Rê durant son voyage vers l'Autre Monde.

Sekhmet : Son nom signifie « la Puissante ». La déesse-lionne Sekhmet était une représentation de la déesse Hathor. Fille de Rê, elle était toujours présente aux côtés du pharaon durant ses batailles. Sekhmet envoyait aux hommes les guerres et les épidémies. Sous son aspect bénéfique, la déesse personnifiait la médecine et la chirurgie. Ses pouvoirs magiques lui permettaient de réaliser des guérisons miraculeuses.

Seth : Seth était la divinité des déserts, des ténèbres, des tempêtes et des orages. Dans le mythe osirien, il représentait le chaos et la force impétueuse. Il tua son frère Osiris et entama la lutte avec Horus. Malgré tout, il était considéré, à l'instar d'Horus, comme un protecteur du roi.

Sobek : Le dieu-crocodile, l'une des divinités les plus importantes du Nil. Par analogie avec le milieu naturel du crocodile, on l'associait à la fertilité. Il était vénéré sous son aspect purement animal ou sous l'aspect composite d'un corps

humain à tête de crocodile. On craignait Sobek, car il appartenait au royaume du dieu Seth. Le dieu-crocodile, une fois maîtrisé et apaisé, était un protecteur efficace du pharaon.

PHARAONS

Djoser (2690-2670 av. J.-C.) : Second roi de la III^e dynastie de l'Ancien Empire. Son règne fut brillant et dynamique. Il fit ériger un fabuleux complexe funéraire à Saqqarah où se dresse encore, de nos jours, la célèbre pyramide à degrés construite par l'architecte Imhotep.

Khéops (aux alentours de 2604 à 2581 av. J.-C.) : Deuxième roi de la IV^e dynastie, il fut surnommé Khéops le Cruel. Il fit construire la première et la plus grande des trois pyramides de Gizeh. La littérature du Moyen Empire le dépeint comme un souverain sanguinaire et arrogant. De très récentes études tendent à prouver qu'il est le bâtisseur du grand sphinx de Gizeh que l'on attribuait auparavant à son fils Khéphren.

Djedefrê (de 2581 à 2572 av. J.-C.) : Ce fils de Khéops est presque inconnu. Il a édifié une pyramide à Abou Roach, au nord de Gizeh, mais il n'en reste presque rien. Probablement que son court règne ne lui aura pas permis d'achever son projet.

Khéphren (de 2572 à 2546 av. J.-C.) : Successeur de Djedefrê, ce pharaon était l'un des fils de Khéops et le bâtisseur de la deuxième pyramide du plateau de Gizeh. Il eut un règne prospère et paisible. La tradition rapportée par Hérodote désigne ce roi comme le digne successeur de son père, un pharaon tyrannique. Cependant, dans les sources égyptiennes, rien ne confirme cette théorie.

Bichéris (Baka) (de 2546 à 2539 av. J.-C.) : L'un des fils de Djedefrê. Il n'a régné que peu de temps entre Khéphren et Mykérinos. Il entreprit la construction d'une grande pyramide à Zaouiet el-Aryan. On ne sait presque rien de lui. L'auteur de *Leonis* lui a décerné le rôle d'un roi déchu qui voue un culte à Apophis. La personnalité maléfique de Baka n'est que pure fiction.

Mykérinos (2539-2511 av. J.-C.) : Souverain de la IV^e dynastie de l'Ancien Empire. Fils de Khéphren, son règne fut

paisible. Sa légitimité fut peut-être mise en cause par des aspirants qui régnèrent parallèlement avant qu'il ne parvienne à s'imposer. D'après les propos recueillis par l'historien Hérodote, Mykérinos fut un roi pieux, juste et bon qui n'approuvait pas la rigidité de ses prédécesseurs. Une inscription provenant de lui stipule : « Sa Majesté veut qu'aucun homme ne soit pris au travail forcé, mais que chacun travaille à sa satisfaction. » Son règne fut marqué par l'érection de la troisième pyramide du plateau de Gizeh. Mykérinos était particulièrement épris de sa grande épouse Khamerernebtj. Celle-ci lui donna un enfant unique qui mourut très jeune. Selon Hérodote, il s'agissait d'une fille, mais certains égyptologues prétendent que c'était un garçon. On ne connaîtra sans doute jamais le nom de cet enfant. La princesse Esa que rencontre Leonis est un personnage fictif.

Chepseskaf (2511-2506 av. J.-C.) : Ce fils de Mykérinos et d'une reine secondaire fut le dernier pharaon de la IV^e dynastie. Pour la construction de son tombeau, il renonce à la forme pyramidale et fait édifier, à Saqqarah, sa colossale sépulture en forme de sarcophage.